RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCÈSE DE QUÉBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

[illegible]



QUÉBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. FRÉCHETTE, PÈRE,
IMPRIMEUR-LIBRAIRE, No. [illegible], RUE LAMONTAGNE.

Avec approbation des Supérieurs.

Pour le Noviciat de l'Hôpital Général de Québec — 17 Août — 1843

RAPPORT

SUR LES

MISSIONS

DU

DIOCESE DE QUEBEC,

QUI SONT SECOURUES PAR L'ASSOCIATION DE LA

PROPAGATION DE LA FOI.

JUIN 1843, N°. 5.



QUEBEC :

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. FRÊCHETTE, PÈRE.

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, N°. 13, RUE LAMONTAGNE.

Avec Approbation des Superieurs.

auxiliaires qui puissent les aider à faire de nouvelles conquêtes et à défendre les anciennes contre les attaques continuelles de l'ennemi; mais nous osons espérer que le temps n'est pas éloigné où ces vastes missions seront suffisamment pourvues d'ouvriers évangéliques, formés dans le sein de cette admirable société de Jésus, dont les membres brûlent d'un zèle si ardent pour la propagation de notre sainte religion, surtout parmi les nations infidèles.

Nos co-associés apprendront avec plaisir que l'union de notre association à celle de Lyon est maintenant un fait accompli. Désormais donc, comme le disait Mgr. l'évêque de Québec dans la lettre par laquelle il invitait ses diocésains à consentir à cette union, notre association, au lieu d'avoir pour fin de secourir uniquement les missions du diocèse, en aura une beaucoup plus noble et plus généreuse, celle de contribuer à répandre partout les lumières de la foi.

RAPPORT

DU

CONSEIL DE REGIE

De l'Association de la Propagation de la Foi.

LES membres du conseil, en mettant sous les yeux de leurs co-associés l'état des sommes reçues et dépensées pour le soutien des missions, depuis leur dernier rapport, ne peuvent se dispenser d'exprimer leur admiration en voyant avec quelle faveur l'œuvre est accueillie dans toutes les parties du diocèse. La recette de l'année qui vient de finir excédant de £300 celle de l'année précédente, comme celle-ci excédait d'à peu près la même somme la recette de l'année antérieure, est une preuve bien sensible de la juste appréciation que les fidèles savent faire de cette œuvre providentielle.

Convaincus des avantages précieux qui doivent résulter pour les missions du diocèse et pour leurs co-associés, de l'union de l'association à celle qui existe depuis long-temps à Lyon pour le soutien de toutes les missions du monde, ils ont accueilli avec empressement la proposition que leur a faite Mgr. l'évêque de Québec de la part du chef suprême de l'église, de concourir à cette union ; et

ils ont appris avec plaisir que l'invitation que Sa Grandeur a adressée dans le même but aux membres de l'association a reçu partout un accueil non moins favorable. Il ne leur reste plus qu'à exprimer le vœu de voir bientôt se consommer une union à laquelle sont attachées tant de grâces spirituelles, et qui doit faire entrer les membres de l'association du diocèse en participation du bien qui s'opère, par le moyen de l'œuvre, dans toutes les parties du monde. Ils ne doutent pas qu'il n'en résulte parmi les fidèles du diocèse un surcroit de zèle pour une œuvre qui leur offre de si précieux avantages.

ETAT *des sommes reçues de chaque paroisse par le trésorier de l'association, du 1er. juin* 1841 *au* 1*er. juin* 1842.

DISTRICT DE QUEBEC.

Notre-Dame de Québec (1)...	£259	5	1
St. Roch de Québec..........	138	18	6
Notre-Dame des Anges, Hôpital–général...............	6	5	3
St. Pierre, île d'Orléans.......	18	6	0½
St. Laurent, do..........	22	7	3½
St. Jean, do..........	13	0	4½
St. François, do..........	7	19	0
Ste. Famille, do..........	20	9	5½
	£486	11	0

(1) Dans la somme fournie par la paroisse de Québec sont compris le don de £25 d'une Dame amie de l'œuvre, la contribution de £12 10 (pour deux années) des Dames Ursulines, et celle de £6 (pour l'année courante) des Dames de l'Hôtel-Dieu.

Montant de l'autre part,	£486	11	0
Grondines	17	5	9
Deschambault	6	0	0
Cap-Santé	22	18	1½
Ecureuils	8	12	11½
Pointe-aux-trembles	20	13	7
St. Augustin	30	18	10½
Ste. Foye	24	3	2
Ancienne Lorette	35	7	4½
St. Ambroise	30	0	0
Charlebourg	27	6	2
Beauport	81	0	1
Stoneham	2	14	2
Ange-Gardien,	20	2	2½
Château-Richer	19	18	11½
Ste. Anne	7	6	0
St. Joachim	13	6	6
Ile aux Coudres	4	3	5
Baie St. Paul	4	18	7½
Petite-Rivière	0	10	8½
Malbaie	24	5	8
Ste. Agnès	1	14	10
Grande-Baie, Saguenay	7	10	0
St. Jean Deschaillons	5	0	0
Lotbinière	17	14	7
Ste. Croix	16	0	0
St. Antoine	20	17	7
St. Nicolas	10	16	0
St. Sylvestre	4	7	4
St. Jean Chrysostôme	4	15	0
Pointe-Lévi	41	5	0
St. Henry	22	2	0
	£1040	5	8

Montant de l'autre part,	£1040	5	8
St. Isidore..................	5	1	0
St. Anselme..................	6	9	6
St. Joseph, Nouvelle-Beauce...	9	4	5
St. Georges d'Aubert-Gallion...	5	5	6
St. Gervais..................	18	5	0
St. Charles..................	27	6	8½
Beaumont..................	6	7	4½
St. Michel..................	48	5	4½
St. Vallier..................	5	0	0
St. François, rivière du sud,....	2	9	3
St. Pierre........do.........	6	5	0
Berthier..................	2	5	10½
St. Thomas..................	8	1	3½
Île aux Grues..................	8	7	2
Cap St. Ignace..................	3	5	0
Islet..................	27	9	9
St. Jean-Portjoli..................	35	12	4½
St. Roch des Aulnets.........	31	3	6
Ste. Anne Lapocatière.........	9	7	8½
Rivière-Ouelle..................	11	2	6
Kamouraska..................	22	5	3½
St. Paschal..................	5	0	0
St. André..................	9	17	7½
Rivière du Loup..................	5	14	10
Kakouna..................	4	0	0
Isle-Verte..................	6	4	9
Trois-Pistoles..................	11	15	0
St. Simon et St. Fabien.......	4	0	0
Rimouki..................	8	9	0
Ste. Luce..................	1	16	0
Carleton, district de Gaspé....	5	0	0
Recette du district de Québec,	£1401	2	5½

DISTRICT DES TROIS-RIVIERES (1).

Trois-Rivières	£76	17	0
Pointe du Lac	10	6	6
Yamachiche	28	7	10
Rivière du Loup, (deux ans)	13	19	3
St. Léon	9	0	0
Maskinongé	6	10	0
Cap de la Magdeleine	11	18	4½
Champlain	8	16	1½
Ste. Geneviève	15	14	1½
St. Stanislas	8	0	0
Ste. Anne Lapérade	20	7	9½
St. David	1	19	5
St. François du Lac	20	0	0
Baie du Febvre	21	0	0
Nicolet	31	0	1
Séminaire de Nicolet	2	8	5½
St. Grégoire	25	17	0
Bécancourt	31	3	9
St. Pierre-Lesbecquets	10	18	10½
Recette du district des Trois-Rivières	£ 354	4	7
Recette du district de Québec,	1401	2	5½
Total	£1755	7	0½

(1) Depuis que les comptes du trésorier ont été clos, les paroisses suivantes du district des Trois-Rivières ont envoyé leur contribution, savoir : Gentilly, £4 17 9; St. Michel d'Yamaska, £5; Batiscan, £4 18 3.— La mission de Sherbrooke, dans le district de St. François, a envoyé £5 7 6.

Montant de l'autre part,	£1755	7	0½
Balance restant en caissse de l'année dernière...........	497	12	6
Produit de la vente du rapport sur les missions	4	13	9
Premium sur argent vendu....	2	15	9
Total en caisse....	£2260	9	0½

Etat des dépenses faites au compte de l'association, du 1*er. juin* 1841, *au* 1*er. juin* 1842.

Pour l'impression de 300 copies du rapport, traduit en anglais, du conseil de régie de l'association de la propagation de la foi, la somme de........	£ 3	0	0
Pour do. de 2,300 copies du 4e. rapport sur les missions qui sont secourues par l'association, y compris la reliûre,	91	8	0
Sommes allouées à différentes missions du diocèse.			
1o. En addition à la mission de Sherbrooke, pour aider à la construction d'un presbytère,	50	0	0
2o. Pour les frais de voyage de deux missionnaires allant à la mission de la Colombie....	400	0	0
	£544	8	0

Montant de l'autre part,	£544	8	0
3o. Aux missions de la Rivière-rouge..................	215	0	0
4o. A la mission de la Colombie,	551	13	9
5o. Du lac Abbitibbi..........	175	0	0
6o. Du St. Maurice..........	145	0	0
7o. Des townships de Blandford, Somerset, &c.............	30	0	0
8o. De Sherbrooke, &c......	65	0	0
9o. De Frampton, &c.........	25	0	0
10o. D'Halifax, Leeds, &c...	40	0	0
11o. De l'Ile St. Luc ou Grosse-Ile...............	64	0	0
12o. De Kingsey............	25	0	0
13o. De Drummondville, &c.	30	0	0
14o. Du Saguenay..........	30	0	0
15o. De Valcartier..........	10	0	0
16o. De Kennebec, &c......	24	0	0
17o. De Ste. Brigitte de Laval,	6	5	0
18o. De St. Giles pour aider à la desserte des townships voisins....................	20	0	0
Total....	£1800	6	9

Récapitulation.

Recette de l'année........	£2260	9	0½
Dépense de do.........	1800	6	9
Balan. en caisse, le 1 juin 1842,	£460	2	3½

Québec, 1er. août 1842.

PHI. PANET,

Prést. A. P. de la F.

N. B.—Nous espérons pouvoir adresser prochainement à tous les chefs de dizaines les numéros des annales publiés par l'association de Lyon, dans les mois de mai et de juillet derniers.

District des Trois-Rivieres (1).

Trois-Rivières...............	£76	17	0
Pointe du Lac..............	10	6	6
Yamachiche.................	28	7	10
Rivière du Loup, (deux ans)..	13	19	3
St. Léon..................	9	0	0
Maskinongé..................	6	10	0
Cap de la Magdeleine........	11	18	4½
Champlain....................	8	16	1½
Ste. Geneviève..............	15	14	1½
St. Stanislas.................	8	0	0
Ste. Anne Lapérade.........	20	7	9½
St. David....................	1	19	5
St. François du Lac..........	20	0	0
Baie du Febvre.............	21	0	0
Nicolet......................	31	0	1
Séminaire de Nicolet.........	2	8	5½
St. Grégoire.................	25	17	0
Bécancourt..................	31	3	9
St. Pierre-Lesbecquets.......	10	18	10½
Recette du district des Trois-Rivières..................£	354	4	7
Recette du district de Québec,.	1401	2	5½
Total...£	1755	7	0½

(1) Depuis que les comptes du trésorier ont été clos, les paroisses suivantes du district des Trois-Rivières ont envoyé leur contribution, savoir : Gentilly, £4 17 9; St. Michel d'Yamaska, £5; Batiscan, £4 18 3.—La mission de Sherbrooke, dans le district de St. François, a envoyé £5 7 6.

Montant de l'autre part,	£1755	7	0½
Balance restant en caissse de l'année dernière..........	497	12	6
Produit de la vente du rapport sur les missions	4	13	9
Premium sur argent vendu....	2	15	9
Total en caisse....	£2260	9	0½

Etat des dépenses faites au compte de l'association, du 1*er. juin* 1841, *au* 1*er. juin* 1842.

Pour l'impression de 300 copies du rapport, traduit en anglais, du conseil de régie de l'association de la propagation de la foi, la somme de.......	£ 3	0	0
Pour do. de 2,300 copies du 4e. rapport sur les missions qui sont secourues par l'association, y compris la reliûre,	91	8	0
Sommes allouées à différentes missions du diocèse.			
1o. En addition à la mission de Sherbrooke, pour aider à la construction d'un presbytère,	50	0	0
2o. Pour les frais de voyage de deux missionnaires allant à la mission de la Colombie....	400	0	0
	£544	8	0

Montant de l'autre part,	£544	8	0
3o. Aux missions de la Rivière-rouge....................	215	0	0
4o. A la mission de la Colombie,	551	13	9
5o. Du lac Abbitibbi..........	175	0	0
6o. Du St. Maurice..........	145	0	0
7o. Des townships de Blandford, Somerset, &c..............	30	0	0
8o. De Sherbrooke, &c......	65	0	0
9o. De Frampton, &c........	25	0	0
10o. D'Halifax, Leeds, &c...	40	0	0
11o. De l'Ile St. Luc ou Grosse-Ile.................	64	0	0
12o. De Kingsey............	25	0	0
13o. De Drummondville, &c.	30	0	0
14o. Du Saguenay.........	30	0	0
15o. De Valcartier..........	10	0	0
16o. De Kennebec, &c......	24	0	0
17o. De Ste. Brigitte de Laval,	6	5	0
18o. De St. Giles pour aider à la desserte des townships voisins....................	20	0	0
Total....£1800		6	9

Récapitulation.

Recette de l'année........	£2260	9	0½
Dépense de do.........	1800	6	9
Balan. en caisse, le 1 juin 1842,	£460	2	3½

Québec, 1er. août 1842.

PHI. PANET,

Prést. A. P. de la F.

N. B.—Nous espérons pouvoir adresser prochainement à tous les chefs de dizaines les numéros des annales publiés par l'association de Lyon, dans les mois de mai et de juillet derniers.

Mission de la Riviere-rouge.

CETTE importante mission a pris de nouveaux développemens depuis l'année dernière.— Tandis que MM. Belcourt et Darveau allaient visiter les diverses peuplades de sauvages auxquels ils avaient déjà porté la bonne nouvelle du salut, Mr. Thibault était député à près de 700 lieues du poste principal de la mission, vers d'autres tribus sauvages qui désiraient voir des prêtres catholiques avant de se décider à agréer ou à rejeter la proposition que leur avait faite un ministre de les instruire. Les lecteurs verront avec plaisir par les lettres que nous publions ci-après, que Mr. Thibault a été bien accueilli par les sauvages, et qu'il doit les visiter de nouveau le printemps prochain, pour répondre à l'empressement qu'ils montrent à connaître la vérité. Ils ne pourront néanmoins se défendre d'un sentiment de peine en voyant les obstacles que l'hérésie et l'intempérance opposent aux travaux de nos missionnaires. Ces obstacles renaîtront continuellement tant que les prêtres attachés à la mission ne seront pas assez nombreux pour qu'il en réside un constamment à chaque poste important, afin de prémunir les sauvages, si inconstans de leur nature, contre les séductions de toutes sortes auxquelles ils sont exposés. Nous espérons que la divine providence, touchée par les prières ferventes que lui adressent les associés de l'œuvre

de la propagation de la foi, voudra bien regarder favorablement cette mission, et y envoyer prochainement de nouveaux ouvriers qui joignent leurs efforts à ceux des anciens pour y établir solidement le règne de la foi.

EXTRAIT *d'une lettre de Mgr. l'évêque de Juliopolis à Mgr. l'évêque de Québec.*

St. Boniface, 30 juin 1842.

Monseigneur,

....

M. Thibault est parti d'ici le 20 avril, pour se rendre aux environs des Montagnes-rocheuses où il est attendu par une partie de la nation des *Cris*, dont il sait la langue (*a*). Un métis nommé Pichet, qui réside avec ces sauvages, doit venir le rejoindre à mi-chemin pour le guider dans le reste de sa route. J'ai eu des nouvelles de ce missionnaire à deux reprises depuis son départ. Le 2 juin, il était depuis sept jours au fort *Carleton* (*b*) où il s'était employé à l'instruction des Canadiens qui en ont la garde. Il allait a petite journée, ses chevaux étant fatigués par les mauvais pas qui se trouvent sur la route souvent entrecoupée de rivières et de marais. Il espérait avoir le plaisir de rencontrer le père de Smet au fort *Edmonston*,

---

(*a*) Voir le rapport No. 4, page 14.
(*b*) Ce fort est à environ 350 lieues de la Rivière-rouge. Il restait à M. Thibault presqu'autant de chemin à parcourir pour se rendre aux Montagnes-rocheuses.

où ce jésuite devait remonter après avoir été visiter M. Blanchet à Vancouver. J'ai peine à croire qu'il puisse revenir de cette excursion avant l'hiver.

M. Belcourt est parti le 24 mai pour sa mission du lac Lapluie, avec trois hommes qu'il doit employer à la bâtisse d'une chapelle à *Wabassimong*. M. Darveau a passé six mois avec M. Belcourt, ne s'occupant à rien autre chose qu'à apprendre la langue des *Sauteux*, qu'il parle passablement. Il est parti le 18 mai, pour aller visiter les sauvages de la baie des Canards, en compagnie de trois hommes dont un est assez instruit pour pouvoir montrer les prières et le catéchisme. Il doit faire préparer le bois nécessaire à l'érection d'une chapelle. Un ministre est allé s'établir, dit-on, dans un coin du lac *Manitooba* où M. Darveau doit passer. Mais comme les missionnaires catholiques ont déjà de l'avance sur lui, et que les sauvages de ces lieux sont presque tous baptisés, nous craignons peu qu'il les pervertisse, à moins qu'il n'emploie les présens qui ont beaucoup de puissance sur nos pauvre sauvages. Pendant l'absence de MM. Thibault et Darveau, je me trouve chargé seul de St. Boniface, M. Mayrand ayant sous ses soins la Prairie du Cheval-blanc et le village sauvage de M. Belcourt.

Je suis en relation avec Mgr. Loras, évêque de Dubuque, dont le diocèse avoisine mon district, et avec deux de ses prêtres, dont un, M. Galtier, réside au fort de la Rivière St. Pierre, à 15 jours de marche de St. Boniface, et l'autre, M. Ravoux,

est missionnaire des Sioux dont il visite les divers campemens. Ce prélat a onze prêtres, presque tous français, dans son diocèse qui n'est formé que depuis quelques années, et où cependant la religion fait des progrès considérables. Hélas ! quand pourrai-je compter un nombre égal de missionnaires dans le district qui m'est confié ! Puissent vos jeunes lévites du Canada penser aux besoins de tant d'infidèles qui y sont dispersés, et s'animer d'un saint zèle à venir leur montrer la bonne voie !

....

Autre extrait d'une lettre du même au même, en date du 22 juillet 1842.

....

M. Darveau est de retour de sa mission de la baie des Canards, pendant laquelle il a baptisé six enfans et deux adultes. Il doit retourner bientôt au même poste pour rencontrer les sauvages qui doivent s'y rendre en plus grand nombre. Il y restera jusqu'au commencement de l'hiver, pour instruire les sauvages plus à fond et les prémunir contre les séductions de l'erreur.

J'ai l'honneur, &c.

† J. N. Ev. de Juliopolis.

Extrait d'une lettre de Mr. Thibault, à son père. (*)

Fort des Prairies (Fort Edmonston), 8 juillet 1842.

Mon cher père,

Je m'étais presqu'attendu au plaisir de vous revoir cette année ; mais la divine providence en a décidé autrement, et au lieu de me rapprocher de vous, j'ai encore ajouté quelques centaines de lieues à la distance qui nous séparait déjà. Je suis parti de la Rivière-rouge, le 20 avril, avec un homme pour me guider à travers les prairies que j'avais à parcourir. Un cheval me portait, et un autre était chargé de mon bagage. Je suis arrivé ici, le 19 juin, assez heureusement, après cependant bien des petites misères qui sont inséparables d'un pareil voyage. Mon ministère a été, grâce à Dieu, assez utile, le long de ma route, partout où j'ai rencontré du monde, ici surtout, malgré les efforts d'un ministre protestant qui n'épargne rien pour m'empêcher de réussir. Les armes dont il se sert pour me combattre sont celles qu'emploient ordinairement les gens de son espèce, c'est-à-dire, le mensonge et la calomnie. Les sauvages à qui j'ai pu parler, depuis que je suis ici, se sont rendus à moi, et persévèreront, je pense ; car ils paraissent bien zélés à se faire instruire des vérités du salut. J'attends de jour en jour des sauvages qui doivent venir me chercher pour me conduire au pied des Montagnes-rocheuses, où je demeurerai environ

---

(*) M. Thibault père, est un respectable cultivateur de la paroisse de la Pointe-Lévi.

l'espace d'un mois ; après quoi je me remettrai en route pour gagner la Rivière-rouge.

J'ai à passer le reste de l'été parmi des nations bien méchantes qui pourraient bien, quelque bon jour, me lever la chevelure. Je n'ai qu'un homme pour m'accompagner et me guider dans mes courses. Que Dieu soit béni ; s'il me juge digne de plaider sa cause, il me conservera. Que sa volonté se fasse et non la mienne.

Je viens de recevoir la visite d'une bande de *pieds-noirs*, les plus méchans sauvages de ces contrées. Pendant environ quatre heures que je leur ai parlé par truchement, ils m'ont écouté avec une grande attention, et ils m'ont fait plusieurs questions bien à propos sur la manière de servir Dieu. Quand ils ont été sur le point de me laisser, chacun s'est empressé de me faire un adieu solennel, en me passant la main sur la tête, sur les épaules, sur la poitrine et sur les bras ; puis, me serrant la main avec affection, l'un me disait : " Tes paroles sont gravées dans " mon cœur, je veux suivre ton chemin." Un autre ajoutait : " Moi, je n'ai pas été un très " méchant homme ; mais je veux à présent être " bien meilleur : je te porte dans mon cœur, toi " qui me prends en pitié et qui me montre le " chemin de la vie." Un troisième me parlait en ces termes : " Moi j'ai eu un mauvais cœur, " j'ai été un méchant homme ; j'ai honte devant " toi, mais fais-moi charité ; je te promets de " vivre autrement, à présent que je t'ai vu et " entendu." Tous les autres m'en dirent à peu près autant. Je ne pouvais m'empêcher d'éprou-

ver de la confusion en voyant les témoignages de respect dont ils m'entouraient. Sur leur demande, j'ai donné à leur chef, un papier sur lequel sont marqués les jours de la semaine, afin qu'ils puissent connaître le dimanche et le sanctifier.

. . . .

Je demeure, &c.

J. B. THIBAULT, Ptre. Missionnaire.

Lettre de Mr. Belcourt à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul des Sauteux, 1er. août 1843.

Monseigneur,

La lettre que Votre Grandeur a daigné m'écrire, le 8 avril dernier, a excité en moi des sentimens de reconnaissance que je ne saurais exprimer—elle m'a communiqué un nouveau courage pour travailler au salut de nos pauvres infidèles qui intéressent si vivement votre sollicitude.

. . . .

La mission de St. Paul souffre beaucoup de mes absences continuelles. Les néophytes se soutiennent bien ; mais les infidèles ne se rendent qu'un à un et lentement, vu que je ne me trouve jamais à mon poste dans la saison où ils y descendent. Depuis six ans, aucun de mes sauvages n'avait succombé à la tentation de boire et de s'enivrer. L'hiver dernier, un métis anglais étant venu dans le village avec de la boisson, trois

de mes néophytes, pressés de boire par ce suppot du démon, eurent la faiblesse d'oublier leurs résolutions, et s'enivrèrent au point de se mettre à chanter avec grand bruit. Cette gaité un peu nouvelle les trahit. Me trouvant dehors dans le moment, et entendant leurs chants, je vis bien qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez ces pauvres gens, et j'en fus sensiblement contristé. Une personne de la famille d'un d'entre eux étant venue à passer, j'appris d'elle les noms des coupables, et je lui dis: "Cette joie se changera bientôt en douleur." Ce peu de paroles fut aussitôt répété dans le village ; le silence se rétablit, et le métis fut obligé de remporter son baril sans achever d'en débiter le contenu. Mais je n'en restai pas là. Le dimanche suivant, j'annonçai publiquement qu'aucun des coupables n'osât s'avancer plus loin que le seuil de la porte de l'église, pendant trois dimanches consécutifs, mais qu'il restât près de la porte, se considérant comme indigne de paraître devant Dieu. Imposer une pénitence publique à un sauteux, c'était une chose inouie. Cependant mes trois sauvages, pleins de foi et de repentir, s'y soumirent pendant le temps prescrit, et vinrent même assister tous les jours à la basse messe, à la place qui leur avait été assignée. Cet exemple de soumission édifia et attendrit tout le monde.

J'ai eu pendant l'hiver 40 ou 50 personnes à catéchiser tous les jours. L'abstinence et le jeûne ont été scrupuleusement observés. Un petit trait pourra en donner une idée. Un enfant de douze ans avait entrepris de jeûner pendant toute la semaine sainte. Le pauvre petit n'avait

pour alimens que des patates. Le troisième jour, dans l'avant-midi, dévoré par la faim, il attendait avec impatience que la cloche sonnant l'*angelus*, donnât le signal du diner. Il tenait à la main une patate sortant du feu ; il la tournait sur toutes les faces, il la flairait, puis la déposait un instant, pour voir si l'heure de midi n'était pas arrivée. Cependant il tint ferme jusqu'à ce que le son de la cloche se fit entendre, et alors il dévora sans scrupule la chétive nourriture à laquelle sa conscience lui défendait de toucher auparavant. Plusieurs de mes sauvages n'ont fait qu'un repas par jour tout le long du carême ; et comme je les invitais à se modérer, ils me répondaient qu'ils n'en pouvaient faire trop pour expier tant de fautes qu'ils avaient commises, avant d'avoir entendu la parole de Dieu.

Je quittai la mission de St. Paul, le 23 mai dernier, y laissant pour faire le catéchisme et l'école pendant mon absence, une fille métisse de la Prairie du Cheval-blanc, que Mr. Poiré avait instruite pendant qu'il avait ce poste sous ses soins. Mon équipage était composé de deux bois-brûlés (métis) et d'un sauvage. Je comptais sur un guide que je devais trouver au bas de la Rivière-rouge ; mais arrivé chez lui, il se dit malade et incapable de tenir sa promesse, et je fus obligé de poursuivre ma route sans son secours. Avant d'arriver à la rivière de la *Tête ouverte*, où j'avais appris que je devais rencontrer un camp de sauvages, qui désiraient ma visite, nous fûmes retenus, deux nuits et un jour, à l'embouchure de la Rivière-rouge. Comme nous étions campés sur une épaisse couche de

foin, j'avais prescrit à mes hommes de prendre toutes les précautions requises par la prudence par rapport au feu que j'exigeais qu'on éteignît absolument avant de se coucher. La seconde nuit je me couchai le premier, après avoir réitéré ma recommandation de la veille. Le lendemain, au soleil levant, je m'éveillai en sursaut, au bruit du feu qui s'était allumé dans le foin et qui dans un clin d'œil s'était attaché à la toile de ma tente. Je m'élançai à travers les flammes, et je sortis de ce danger sans autre accident qu'une légère brûlure à un doigt. Un de mes hommes avait eu l'imprudence d'allumer du feu au point du jour, auprès de ma tente, afin que j'en pusse profiter à mon réveil, et il avait eu l'imprudence plus grande encore de s'éloigner, sans éveiller ses compagnons.

Quoique cet accident eût endommagé une grande partie de mes effets de voyage, il ne me fut pas impossible de continuer ma route. Après deux ou trois heures de marche, j'arrivai au camp sauvage que je m'attendais à rencontrer. Je fus reçu avec plaisir, mais je ne pus presque rien déterminer. Cependant un des principaux sauvages, homme d'une grande *lignée*, me dit qu'il était décidé à se ranger du côté des catholiques; qu'il avait refusé bien des offres du côté des protestans, mais qu'il lui paraissait évident que le meilleur parti était celui des *vrais* prêtres. Il me demanda même de bâtir une chapelle dans l'endroit, m'assurant qu'un grand nombre des siens s'empresseraient de s'y réunir. Il me promit qu'aucun d'eux ne refuserait de faire baptiser ses enfans, lorsqu'ils seraient de retour, car la

plupart des hommes étaient alors absens. J'encourageai de mon mieux ceux qui étaient présens, et je leur dis que, quant à la chapelle, je leur répondrais lorsque j'aurais baptisé leurs enfans.—J'engageai un sauvage de la troupe à me servir de guide, et je me remis en route.

En arrivant au fort Alexander, l'interprète du poste m'informa que le premier chef venait d'en partir parfaitement décidé à me donner une réponse définitive, au nom de sa tribu, en faveur de la foi catholique, et qu'il devait m'attendre à quelques milles plus loin, sur la rivière Winnipeg. Je ne pris que le temps de confesser quelques personnes, et je me hâtai d'aller rejoindre cette tribu, où j'espérais faire une abondante moisson. En effet tous les sauvages qui la composent m'avaient l'air si bien disposés que je crus leur parti pris. Le soir, j'allai camper sur la rive opposée, vis-à-vis leur camp ; et pour donner l'élan à leur bonne disposition, je leur envoyai de quoi faire festin. Ils devaient me donner réponse le lendemain matin ; mais, le même soir, un blanc venant du lac Lapluie, avec une certaine provision de rum changea leur résolution. Ils m'apprirent eux-mêmes le lendemain qu'ils allaient se rendre au fort pour y recevoir du rum. Cette misérable boisson absorbait toutes leurs pensées : ils n'étaient plus capables de réfléchir. Aussi le chef me donna-t-il une réponse où sa pensée, comme son style, désignait un homme fou de l'idée de devenir ivre. Il ajouta qu'un sauvage venait de lui dire qu'un ministre allait passer parmi eux, et qu'il les habillerait tous en les baptisant : il me faisait sentir en même temps que la

tribu n'aurait aucune objection à se ranger de mon côté, si je voulais en faire autant. Je lui répliquai avec indignation que je ne cherchais pas à acheter les sauvages comme on achète des chiens, et que je n'avais pas besoin d'esclaves; qu'en voulant les baptiser, je voulais leur faire du bien, comme je le leur avais expliqué ; mais que je ne paîrais personne pour lui rendre ce service ; qu'enfin ils pouvaient tous, s'ils le voulaient, tomber dans l'enfer, et que je n'aurais pas à me reprocher de n'avoir pas cherché à prévenir ce malheur. Puis je m'éloignai d'eux, le cœur rempli d'amertume de voir l'endurcissement de ces malheureuses victimes de la plus dégradante des passions. Une femme veuve me suivit jusqu'à ma tente avec ses trois enfans auxquels je donnai le baptême. Ce fut la seule fonction de mon ministère que je pus exercer à l'égard de cette pauvre tribu.

Mon peu de succès auprès des sauvages dont je viens de parler, doit être attribué aux ministres qui réussissent à les rendre exigeans, en nourrissant leur fainéantise et en favorisant leur paresse. Au reste, ce n'est pas par de semblables moyens qu'ils en feront des chrétiens : ils ne parviendront tout au plus qu'à en faire des chrétiens de nom, sans les arracher à leurs mauvaises habitudes.

Je vis dans ce camp quelques sauvages de Wabassimong qui me dirent que l'on m'attendait avec impatience à ce poste, et que les chefs me recommandaient de marcher à grandes journées. Arrivé au premier portage de la rivière Winnipeg, je rencontrai les barges de la compagnie expé-

diées du lac Lapluie. Comme leur équipage faisait portage sur la rive droite, et que je me trouvais au haut du portage sur la rive gauche, les catholiques traversèrent la rivière au bas de la chute, et vinrent me trouver, en compagnie du commis en charge, Mr. Sinclair, pour s'entretenir un moment avec un compatriote. Plusieurs me parurent bien attristés de se voir dans l'obligation de passer outre sans pouvoir user de mon ministère. Nous nous séparâmes donc, après quelques instans de conversation, et nous continuâmes notre route de part et d'autre.

J'arrivai, le 4 juin, à Wabassimong où je désirais que les sauvages fissent un établissement. Un grand nombre s'y étaient réunis. Tous m'accueillirent avec plaisir, et le lendemain je baptisai 30 enfans. Quoiqu'il fût déjà bien tard pour semer, je leur donnai cependant quelques grains de semence, et je distribuai dix pioches parmi ceux qui me paraissaient les plus capables de s'en servir. Quelques-uns, en m'attendant, avaient déjà préparé leurs champs avec des bois recourbés et affilés en forme de pioches. La plus profonde misère règne parmi ce pauvre peuple. La plus grande partie des femmes n'ont pour se couvrir que des milliers de pièces cousues les unes aux autres. Le *braillet* fait tout l'habillement des hommes, et encore n'est-il souvent guères mieux conditionné que le vêtement des femmes. Un petit nombre seulement ont des capots. Ils vivent de poisson l'été, et de lièvre l'hiver, ils font avec la peau du lièvre des couvertes qui sont très chaudes, mais en même temps très-malpropres.

Le temps me pressait de me rendre au lac Lapluie. Comme j'avais résolu de bâtir une chapelle à Wabassimong, j'y laissai deux de mes hommes, un métis et un sauvage, pour scier une partie du bois nécessaire à la bâtisse. Au *portage du rat*, où je fus reçu avec la plus grande cordialité par Mr. McKenzie, commis en charge du poste, je fis dix baptêmes, et je trouvai les sauvages qui fréquentent ce poste mieux disposés que jamais, mais pas assez encore pour se décider à embrasser la vraie foi. Le lendemain, la pêche ayant été très abondante, Mr. McKenzie me dit obligeamment, au moment où j'allais partir: " Je vois bien que le tout-puissant a doublé la " pêche en faveur de son serviteur: en consé-" quence, ajouta-t-il, cette partie vous appartient;"—et en même temps il jetait dans notre canot un bon nombre de beaux poissons dont nous nous trouvâmes bien. Je le remerciai de son honnêteté, et je repris ma route. Sur le soir nous rencontrâmes le canot allége venant du Canada, guidé par les deux sauvages qui m'avaient donné leurs enfans à baptiser, l'année dernière, au lac Lapluie. Je perdais ainsi l'occasion de les fortifier dans la foi. Après les saluts ordinaires, je demandai au bourgeois qui montait dans ce canot, s'il ne lui serait pas possible de me donner les lettres à mon adresse qui devaient sans doute se trouver parmi les dépêches dont il était le porteur, et lui témoignai ma crainte de ne pouvoir pas y répondre par le retour des canots, si elles étaient emportées à la Rivière-rouge. Toutes les lettres se trouvant dans une cassette qu'apparemment on ne pouvait pas ouvrir, on ne crut pas pouvoir faire droit à ma demande, et je fus

obligé de m'éloigner sans jouir de la consolation à laquelle je m'étais attendu, de recevoir des nouvelles de personnes du Canada qui me sont si chères. Je ne saurais exprimer combien je fus sensible à cette contradiction. Il ne me restait guères d'espoir de recevoir de lettres par les canots chargés, parce qu'il est d'usage d'acheminer par le premier canot toutes celles qui sont destinées pour notre pays. Cependant, en entrant, le 13 juin, dans la rivière du lac Lapluie, je rencontrai les canots chargés. M. Allen McDonald, que je connaissais particulièrement, fit mettre à terre et me remit, à ma grande surprise, des lettres de ma famille avec quelques paquets. Après une courte conversation très amicale, il fallut nous séparer.

En remontant la rivière, je rencontrai aussi l'interprète du lac Lapluie avec un canadien du même poste et un sauvage du fort William, tous trois catholiques : ils étaient envoyés en traite chez les sauvages. Or on n'ignorait pas que je devais arriver de jour en jour au lac Lapluie. Tout semblait donc être ordonné de manière à rendre mon voyage aussi peu fructueux que possible. Je ne trouvai au poste qu'un seul homme et les femmes des voyageurs absens avec leurs enfans. Je confessai environ 15 personnes, et je fis deux baptêmes ; après quoi, ayant fait assembler les sauvages au nombre d'environ 40 hommes, je leur parlai long-temps et de la manière la plus pressante, pour les engager à se faire chrétiens et à en pratiquer les devoirs. Ils me répondirent en désespérés qu'ils s'abandonnaient à leur sort ; qu'ils ne se croyaient pas capables de

pratiquer la chasteté qu'on exige des chrétiens. L'un d'eux ajouta : " Ne pense pas que ce sont les commis qui nous empêchent de t'écouter." Or, comme je n'avais rien dit qui put lui faire faire cette remarque, je fus autorisé à penser qu'il avait reçu ordre de me parler de la sorte. Au surplus, je n'ignore pas que ceux qui m'écoutent encourent les mauvaises grâces de certains personnages à qui leur position donne nécessairement de l'influence sur les sauvages, et qu'on ne s'est pas gêné de leur dire, " Ne l'écoutez pas, c'est un " menteur, il veut vous duper, &c. ; qu'il n'ose " pas couper un seul arbre, pour vous faire une " chapelle." On a tenu de semblables propos a des catéchumènes qui n'en ont pas été ébranlés. Ils ont représenté aux détracteurs de la religion catholique et de son ministre, qu'ils étaient libres de penser et qu'ils agiraient suivant leur conscience sans s'inquiéter que leur conduite leur plût ou non.

Le seul sauvage que le ministre avait baptisé au lac Lapluie, vint me trouver, le soir de mon arrivée, et me demanda ce que je pensais de la doctrine protestante, et s'il pouvait se sauver en s'y conformant, &c. Je répondis à ces questions ; mais comme je soupçonnais en lui plus d'hypocrisie que de sincérité, plus de désir de recevoir quelque faveur temporelle que de se procurer la grâce du salut, je lui dis de réfléchir sur le parti qu'il avait à prendre, et que, s'il persévérait dans le désir de connaître la vérité, sans autre intérêt que celui de se sauver, il pourrait m'en parler à mon retour au poste, l'année prochaine.

Mon séjour au lac Lapluie ayant eu si peu de succès, je me hâtai d'en partir pour retourner à Wabassimong, où j'arrivai le 21 juin. Un grand nombre de jeunes gens vinrent de suite m'offrir leurs services pour couper le bois de la chapelle, sans demander de récompense pour leur travail. Le chantier se trouvant à plus d'un mille plus haut que Wabassimong, ils tirèrent à bras sur le rivage et mirent ensuite en cajeux tout le bois nécessaire pour une bâtisse de 40 pieds de longueur sur 25 de largeur. Le bois rendu au pied de la côte de Wabassimong, chacun se mit à le monter sur la colline, au pied de la croix que j'y avais plantée, deux ans auparavant. Les enfans, les jeunes gens, les vieillards, les femmes mêmes voulurent prendre part à la bonne œuvre ; mais je crus devoir remercier ces dernières. Il y eut jusqu'à des vieillards infirmes qui se joignirent aux travailleurs et qui montèrent sur leurs faibles épaules les parties les plus légères du bois de la chapelle.

Nos provisions venant à manquer, nous fûmes forcés d'abandonner notre ouvrage le 22 juillet, après avoir levé le quarré de la chapelle et scié le bois de la couverture et du plancher de bas. Je me propose de pratiquer dans le haut une chambre où pourra se retirer le missionnaire, et faire à part une petite maison où se fera la cuisine. Pendant un mois de temps que je suis demeuré à Wabassimong, j'ai fait tous les jours le catéchisme à 47 personnes sauvages des deux sexes ; j'ai fait 64 baptêmes dont 10 d'adultes, trois mariages de sauvages, deux de métis et un de canadiens, et j'ai entendu 50 confessions. J'ai cru devoir différer la grâce du baptême à

plusieurs jusqu'à l'année prochaine, pour leur donner le temps de fortifier leurs bonnes dispositions. Chose remarquable, c'est que trois des quatre chefs du lac Sale sont venus me trouver pour me faire baptiser leurs enfans et me dire qu'il voulaient faire ce que les *vrais* prêtres leur diraient de faire, et cela malgré la défense que leur avait faite le ministre de descendre à Wabassimong, et l'ordre qu'il leur avait intimé de se rendre au lieu où ils se proposait de bâtir une chapelle. D'après ce trait, on peut conjecturer qu'un prêtre qui visiterait les sauvages du lac Sale, et qui de là se rendrait jusqu'au fort *Albany* (*), arracherait beaucoup de victimes à l'infidélité et à l'hérésie.

Il est de la dernière importance de soutenir sur un bon pied la mission naissante de Wabassimong, qui est dans un poste central. Si les sauvages qui vont s'y établir réussissent à s'acquérir une certaine indépendance par la culture et par la fabrication de l'étoffe, il est certain que toutes les nations avoisinantes suivront leur exemple, et qu'en un instant on verra changer de face à cette vaste partie du nord du l'Amérique. J'espère qu'avec l'aide de la généreuse distribution qui nous est faite, chaque année, des deniers de l'œuvre de la propagation de la foi, je pourrai procurer à cette nouvelle chrétienté des instrumens d'agriculture, des semences de grains et de légumes et quelques animaux.

(*) Le fort Albany est situé sur la baie d'Hudson à environ 400 milles du lac Sale, et à environ 500 milles de Wabassimong.

Il est aussi d'une grande importance de former une mission permanente à la rivière *au castor*. Le fort *Ellice* qui est situé sur cette rivière est le rendez-vous de plusieurs mille sauvages qui y sont attirés, tous les étés, pour le trafic de leurs pelleteries avec la compagnie. Il serait facile de vivre à ce poste, parce que des troupeaux de bœufs sauvages viennent paître pour ainsi dire à ses portes. J'ai baptisé les enfans d'une grande partie des sauvages qui le fréquentent. Ces enfans grandissent et ne sont pas instruits. Leurs parens les amènent rarement à mon village, ou, s'ils le font, c'est presque toujours dans le temps que je suis absent pour mes missions.

Le bruit s'était répandu à la rivière *du pas*, sur la route du lac des *esclaves*, que je devais pousser mes courses jusque-là. En conséquence, m'a-t-on dit, les sauvages en grand nombre avaient refusé d'entendre le ministre et m'attendaient en grande hâte. Il est facile de voir, Monseigneur, qu'il faudrait nous multiplier par quatre pour faire face à tous les besoins qui se présentent, et qu'aucun de nous ne demeurerait oisif. Mgr. de Juliopolis est seul à la Fourche, Mr. Mayrand à la prairie du Cheval blanc, Mr. Darveau au lac Manitooba, à la baie des canards, et Mr. Thibault dans le vaste département qui s'étend du lac Winipeg aux Montagnes-rocheuses. Comment un si petit nombre d'ouvriers peut-il suffire à une besogne si immense ? Cependant le temps presse, la lenteur peut tout perdre : l'hérésie a des ailes : elle a ici des protecteurs qui l'aident à voler de poste en poste :

bientôt elle aura fait le tour du territoire du nord-ouest, et rendra plus pénibles les travaux des missionnaires catholiques pour amener les sauvages à la connaissance de la vérité.

....

J'ai l'honneur, &c.

G. A. Belcourt, Ptre. Missionnaire,

Extrait d'une lettre de Mgr. l'évêque de Juliopolis à Mgr. l'évêque de Québec.

S. Boniface, 2 janvier 1843.

Monseigneur,

....

Mr. Thibault est arrivé de sa mission le 20 octobre dernier, six mois après son départ. Il n'a couru aucun danger dans sa route ; mais il a éprouvé bien des misères dont il est difficile de se garantir dans de semblables voyages. Tous ceux qu'il a eu occasion de rencontrer, canadiens, métis et sauvages, se sont montrés très contens de le voir, et ont profité de son ministère autant que les circonstances l'ont permis. Tous les métis et la plupart des sauvages ont abandonné les ministres méthodistes pour écouter le prêtre catholique. Malgré les mensonges et les calomnies que le fanatisme et la haine ont fait débiter contre lui et contre la doctrine qu'il venait enseigner,

il a réussi à faire triompher la vérité. Il a baptisé 353 personnes, fait faire à quatre la première communion, et célébré 20 mariages. Il doit écrire une petite relation de son voyage et l'envoyer à Votre Grandeur dans le cours de l'été prochain.

M. Darveau est arrivé ici hier en bonne santé. Sa mission n'est pas encore très nombreuse en chrétiens ; mais il a espérance qu'elle s'augmentera à mesure qu'il se perfectionnera dans la langue de ses sauvages, et qu'il pourra leur expliquer plus facilement les vérités de la religion. Il a fait 12 baptêmes dans sa dernière excursion et fait faire à deux personnes la première communion.

M. Belcourt, après son retour de la mission du lac Lapluie, a bâti une maison de trente pieds de long sur vingt-cinq de large, où il pourra recevoir les nouveaux missionnaires que vous serez, j'espère, bientôt en état de nous envoyer, pour les initier aux difficultés de la langue des sauteux. M. Mayrand, qui a été malade ces jours passés, est parfaitement bien maintenant. Il continue de desservir les gens de la Prairie du Cheval blanc, lesquels sont très contens de ses soins.

J'ai l'honneur, etc.,

† J. N. Ev. de Juliopolis.

Mission de la Colombie.

Nous avons maintenant la certitude que MM. Langlois et Bolduc sont enfin rendus dans cette mission (*). Partis de Boston le 12 septembre 1841, ils ne sont arrivés que le 15 septembre de l'année suivante au fort Vancouver, ayant été obligés de faire de longues pauses le long de leur route, surtout à Valparaiso et aux isles Sandwich, en y attendant des occasions. Voilà donc que le nombre des missionnaires de la Colombie se trouve doublé. Mais qu'est-ce que quatre prêtres pour les milliers de tribus sauvages qui habitent cette vaste étendue du pays? Nous croyons pouvoir annoncer avec confiance que bientôt plusieurs membres de cette société généreuse, qui a fourni des apôtres et des martyrs à toutes les missions du monde, voleront à leur secours, pour les aider dans la pénible mais noble tâche de retirer de l'infidélité et de la barbarie tant de peuples malheureux, et de les faire participer aux bienfaits du christianisme.

Les relations suivantes nous apprennent qu'à la Colombie comme à la Rivière-rouge, les missionnaires ont à lutter sans cesse contre l'erreur, qui s'efforce, par toutes sortes de moyens, de s'opposer aux progrès de la vérité parmi les sau-

(*) Voir le rapport No. 4, page 77.

vages. Mais il est facile de voir que la lutte est toute en faveur de la religion catholique, ainsi que des protestans qui ont été sur les lieux en ont fait la remarque. Aussi paraît-il que plusieurs ministres méthodistes, désespérant du succès, ont quitté la partie avec leurs familles, pour aller exercer leur zèle ailleurs, et que ceux qui restent, perdant peu à peu leur influence, n'auront rien de mieux à faire qu'à suivre l'exemple des premiers, ou à se borner, faute de mieux, à exploiter les ressources temporelles qu'offre le pays.

Lettre de Mr. Blanchet à Mgr. l'évêque de Québec.

St. Paul de Wallamette, 17 février 1842.

Monseigneur,

Privé de l'avantage inestimable de voir Votre Grandeur et de m'entretenir avec elle, je me trouve cependant heureux dans mon éloignement de pouvoir faire par lettre ce que d'autres ont le bonheur de faire en personne.

- -

Nous n'avons pu nous rencontrer, Mr. Demers et moi, que deux fois depuis un an, la première fois dans le mois de mai, et la seconde au commencement de décembre dernier. Votre Grandeur peut juger de la peine que nous éprouvons de nous voir si long-temps éloignés l'un de l'autre, nous qui aurions si souvent besoin de nous réunir pour nous consulter dans nos embarras, et

pour ranimer notre courage que des difficultés continuelles tendent à paralyser. A notre dernière entrevue, M. Demers ne se plaignait plus de l'engourdissement qu'il ressentait auparavant à un bras. Quant à moi, j'avais conçu de l'inquiétude au sujet d'une pesanteur de tête que j'éprouvais depuis plusieurs mois et qui par fois me faisait craindre de chanceler. Le mal me parut assez sérieux le 1er. du courant ; mais le lendemain, jour de la Purification de la Ste. Vierge, m'étant recommandé d'une manière spéciale à cette bonne mère, j'en ai été délivré, et je ne m'en suis pas senti depuis.

J'ai la douleur d'informer Votre Grandeur que ce bon M. Kitson, bourgeois du fort Nesqualy, qui se montrait toujours si obligeant à l'égard des missionnaires, lorsqu'ils allaient visiter son poste, est décédé le 25 décembre dernier, à Vancouver, où il s'était fait transporter pour y recevoir les soins réclamés par l'etat de sa santé depuis long-temps chancelante. Il était un des principaux membres de notre troupeau, auquel il donnait l'exemple de la plus sincère piété. Sa mort, comme sa maladie, a été des plus édifiante.

J'ai eu le plaisir d'entretenir plusieurs fois sur nos missions sir George Simpson qui a été député ici par l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, pour prendre connaissance de l'état du pays : et il a compris que c'est l'intérêt de cette compagnie de les favoriser de tout son pouvoir, comme vous le verrez dans le rapport qui accompagne la présente.

L'établissement de Wallamette à été favorisé d'une riche récolte l'année dernière, et je crois qu'on peut porter à 25000 minots la quantité de blé qu'il a produit. Les colons vendent ce grain 3s. le minot à la compagnie, qui l'exporte aux isles Sandwich. On peut juger par là des avantages qu'offrirait notre colonie à ceux qui viendraient s'y établir.

Nous avons tâché depuis un an d'étendre les bornes du royaume de J. C. parmi les infidèles, et d'affermir son empire dans le cœur des domestiques de la foi et des néophytes de nos établissemens. Grâce à Dieu, nous avons réussi, malgré les obstacles sans nombre que nous avons eu à vaincre pour y parvenir. Un des grands obstacles que nous éprouvons à Wallamette et à Cowlitz vient de la grande dispersion des habitations, laquelle ne permet pas aux femmes et aux enfans, s'ils sont un peu éloignés, de venir tous les jours aux instructions à la chapelle. Les hommes sont retenus dans la saison des semences et des récoltes et dans celle des pluies ; et les femmes qui ont le ménage à faire, leurs vaches à traire, &c. ne peuvent guère abandonner leurs maisons dans la belle saison. Nos courses nuisent encore au progrès que nos catéchumènes et nos néophytes pourraient faire dans la voie du salut. Pendant notre absence, plusieurs oublient ce que nous leur avions enseigné, et notre troupeau sans pasteur est exposé à la fureur des loups. Voilà un des grands sujets d'inquiétudes qui nous assaillent dans nos voyages.

Quoiqu'il en soit, pour arrêter ou pour prévenir les ravages de l'erreur parmi les sauvages, nous nous sommes mis en route pour voler à leur secours. Votre Grandeur apprendra avec consolation que Dieu a daigné bénir nos travaux et donner de l'accroissement au grain de la parole de vie. Le nom adorable de Jésus a été annoncé à de nouvelles peuplades vers le nord : Mr. Demers a porté ses pas jusqu'au fort *Langley*, sur la rivière *Fraser*, et il a donné le baptême à plus de 700 enfans dont plusieurs jouissent déjà du fruit de la grâce qui les a régénérés. D'un autre côté, l'hérésie a été forcée dans ses retranchemens et obligée de nous laisser le champ libre au village de la rivière *Tlackémas* qui résiste, depuis le mois de mai de l'année dernière aux efforts et aux insinuations perverses d'un faux apôtre. Le village de la chute de Wallamette et celui des Cascades ont aussi entendu la voix de notre mère, l'église catholique. J'envoie à Votre Grandeur une relation des visites que j'ai faites à ces trois villages et ailleurs. Elle y verra les difficultés que nous avons à surmonter du côté des ministres méthodistes, et aussi du côté des sauvages qui sont, la plupart du temps, d'une indolence désespérante.

C'est à la puissance et à la miséricorde de notre Dieu ; c'est à l'intercession toute puissante de la sainte Vierge que nous sommes redevables de nos faibles succès. Et vous membres de la pieuse et admirable association de la propagation de la foi, voilà votre ouvrage. La ferveur de vos prières et le mérite de vos bonnes œuvres ont touché le cœur de Dieu. Vous leviez les

mains au ciel, pendant que nous combattions dans la plaine ; et comme d'autres Moyses, vous avez fait pencher la victoire de notre côté. Continuez sans vous lasser de prier pour nous, de nous soutenir au milieu de nos combats ; car nos ennemis sont nombreux et infatigables; et nous, nous ne sommes que de faibles roseaux exposés à de grands dangers, et à nous perdre au milieu de la mêlée, en voulant sauver les autres.

Monseigneur, nous avons planté et semé ; c'est à Dieu qu'il appartient de donner l'accroissement. Nous espérons que le grain de sénevé produira dans son temps un grand arbre à l'ombre duquel viendront se reposer les différentes peuplades sauvages du pays, quand des hommes apostoliques pourront demeurer au milieu d'elles et y entretenir le feu de la charité qu'ils y auront une fois allumé. Quelque consolans que soient les petits avantages que nous avons obtenus parmi les blancs et les sauvages, nous n'espérons retirer de fruits durables de nos travaux que lorsque quelque prêtre pourra se fixer auprès d'eux pour les fortifier dans leurs bonnes dispositions. Les sauvages auxquels nous avons affaire ici ne sont pas aussi zélés et aussi dociles que le sont ceux de quelques autres coins du pays. Cependant les bonnes dispositions dans lesquelles nous les voyons, nous donnent l'espoir qu'avec de la persévérance et le secours de la grâce de Dieu, nos efforts pour leur conversion ne seront pas inutiles.

J'ai l'honneur, &c.

F. N. Blanchet, Ptre. Mis.

Mission au village sauvage de la chute de Wallamette.

Votre Grandeur sait déjà (*a*) comment le Seigneur m'ouvrit la porte de la rivière *Tlakémas* par la conversion subite du chef Pophoh, en février 1841 ; comment je fis mon entrée chez les sauvages de ce poste, en me rendant à Vancouver le 11 mars suivant. J'avais baptisé 11 enfans et un adulte : j'avais distribué des croix, des chapelets, des images, &c. ; car un sauvage ne se croit des nôtres et attaché à notre foi que lorsqu'il est couvert de ces insignes. C'est lorsqu'il les demande qu'il commence à se convertir.

Pophoh était revenu à Wallamette au commencement d'avril, tant pour s'affermir dans ses principes que pour obtenir quelques priviléges qui lui donnâssent de l'importance dans son village. Il partit fort content avec un pavillon rouge, ayant une croix au milieu. Les sauvages aiment singulièrement à voir flotter au milieu de leurs villages l'étendart de la croix, au grand regret des ministres protestans qui voudraient l'abattre.

Le 29 avril, je descendis au village de Wallamette, que je n'avais visité encore qu'en passant. Je désirais y donner une mission pour y allumer le divin flambeau de la foi. Ce village est situé au bas de la chute qui se trouve à mi-chemin entre Vancouver et l'établissement de la vallée de

---

(*a*) Monsgr. n'a reçu aucune relation sur cet événement.

Wallamette. Sur la rive droite s'est établi, depuis l'automne de 1840, le prétendu ministre Waller, qui réclame le pays d'alentour comme celui de son apostolat. Il avait fait peu de progrès au village de la chute ; mais il était un peu mieux gouté à l'autre village où Pophoh, adepte du ministre Perkins, établi aux grandes dalles sur la Colombie, cherchait à primer, par le moyen de la doctrine, des habits et des livres de ses ministres, dont il était abondamment fourni.

Ce fut la croix à la main et la prière dans le cœur, que je m'approchai de l'empire de Satan. En haut et en bas de la chute se voient les emplacemens des grands villages que les fièvres de 1830 ont entièrement dépeuplés. Arrivé au village de la chute, qui consiste en 4 à 5 loges, je fis connaître le but de ma visite, et désirai voir le chef Weramus ; mais il me fit répondre que je pouvais aller faire visite ailleurs ; que pour lui e les siens leur parti était pris, et qu'ils pouvaient se passer de moi. J'appris bientôt que choqué de ce que j'avais visité le village de Tlakémas avant le sien, ce chef s'était fait méthodiste : ce qui lui avait valu pantalons, capot, chemises, de la part du ministre Waller.

Cependant les sauvages me paraissaient assez bien disposés. Je leur exprimai la peine que j'éprouvais de la conduite de leur chef qui s'était vendu comme un esclave. Mes paroles furent rapportées au chef qui, blessé au vif, vint, la dague à la main, pour s'expliquer avec moi. Je le reçus bien et le plaignis du malheur qu'il avait eu de vendre son cœur. Sa réplique me fit com-

prendre qu'une foule de calomnies avaient été lancées contre moi par un esprit de jalousie que les faux apôtres appellent, eux, *esprit évangélique.* Il s'appaisa cependant, et me demanda des habits et des croix, &c. Je lui promis qu'il serait satisfait ; il partit content, et je bénis la providence du résultat de cette entrevue. Le soir, je n'avais que 5 à 6 individus pour réciter la prière, suivie de chant et d'une instruction en jargon *tchinouck.*

Le second jour, je ne pus célébrer les saints mystères, tant à cause de la pluie, que faute d'un local ; mais je préparai un autel pour le lendemain, dimanche. Je reçus et je fis des visites, distribuant du pain avec les paroles du salut. Il fallait étudier les caractères, sonder les dispositions et ne rien presser. Il y eut instruction et chant de quelques cantiques que quelques-uns avaient appris de Pophoh. La foule ne fut pas grande.

La célébration de la messe du dimanche rendit le 3e. jour de ma visite plus solennel. Les ornemens de l'autel et les cérémonies imposantes du culte catholique étaient bien plus propres à captiver l'attention des sauvages que la froide et insignifiante cérémonie du ministre Waller. La création du monde, la chute d'Adam, la promesse d'un Sauveur, sa venue, sa vie, sa mort pour notre salut, furent expliqués ce jour-là et les suivans, au moyen de l'interprète Weramus. En vain le ministre tenta-t-il d'attirer les sauvages. Il était venu mesurer ses forces ; sa défaite fut complète. Comme un autre David, je

n'avais pas reculé devant ce nouveau Goliath, car *je marchais au nom du Seigneur*. Mais que cette opposition de sa part me fit faire de bien tristes réflexions sur les suites funestes de la prétendue réforme et sur l'aveuglement d'hommes, estimables d'ailleurs, qui se perdent eux-mêmes, et cherchent à entraîner tant d'âmes dans leur chute.

Le quatrième jour, ainsi que les suivans, il y eut messe, instruction, prières, &c. Popholı arriva avec quelques-uns des siens, et raconta qu'il avait arboré un pavillon, les dimanches, jusqu'à ce que Mr. Waller l'eût fait abattre, *dans un saint emportement*, disant qu'il ne voulait plus l'avoir sous les yeux. Cet assaut sur la propriété indienne, *le jour de la paix*, lui attira des contretemps. Cette conduite du ministre a été blâmée même par les siens. Un zèle aussi fanatique contre le signe de la rédemption, scandalisa ces infidèles auxquels il avait à prêcher le mystère d'un Dieu mort pour nous sur la croix. Je consolai mon sauvage en lui faisant voir ce que cet acte renfermait d'indignité et de contradiction.

Mes sauvages, quoique difficiles à rassembler, commençaient à faire quelques progrès dans le chant et les prières. Les heures s'écoulaient à expliquer *l'échelle catholique*, à montrer le signe de la croix, l'oraison dominicale, les commandemens de Dieu, &c., ainsi que le chant des cantiques, les noms des sacremens et la manière de baptiser. Mais peu touchés des vérités saintes que je leur annonçais, mes pauvres sauvages se rendaient avec nonchalance aux instruc-

tions. Il fallait renouveler l'appel, les aller chercher : encore n'aimaient-ils pas à être forcés : *Vas-t'en*, disaient-ils, *j'irai tantôt.* Je priais le Seigneur de jeter sur ces pauvres infidèles des regards de compassion, d'éclairer leur esprit et de convertir leurs cœurs, de ne pas permettre que des âmes créées à son image, le prix du sang de son Fils, devinssent la proie des flammes éternelles. Cette prière dans la bouche d'un St. François-Xavier aurait eu bientôt son effet. Le zèle ardent, la parole de feu de ce modèle des missionnaires eussent embrâsé du feu de l'amour divin ces cœurs durs et insensibles ; mais moi, ma prière etait si faible, si languissante, mon zèle si peu ardent ! Avant mon arrivée, on avait répandu le bruit, parmi les sauvages, que s'ils m'écoutaient, la chute allait s'abîmer, qu'ils allaient mourir, &c. Ces bruits s'accréditaient parmi eux, sans doute par le zèle du ministre ; en sorte qu'un grand nombre n'osaient plus venir m'écouter, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je réussis à dissiper ces craintes et à les attirer à mes instructions. Ils finirent par se moquer de ces bruits, disant : " Ils ne sont pas bons ceux qui nous menacent de la sorte."

J'eus bientôt la consolation de voir ces pauvres sauvages faire le signe de la croix, l'offrande du cœur, nommer les sacremens, réciter ou plutôt chanter le *benedicite* et les grâces, réciter les paroles du baptême. Ils paraissaient répéter avec satisfaction : " Dieu, notre père au ciel, le prêtre, notre père sur la terre." ***Sahalé tayé nsaïka Papa sahalé nsaïka Papa Tropa Eléhé.*** Je fis mes recommandations sur les

prières à faire chaque jour et sur les réunions du dimanche. Ils me parurent assez disposés à suivre mes avis pendant mon absence. C'était le dernier jour de ma mission.

Au milieu d'une instruction, je vis entrer des sauvages étrangers qui furent frappés de l'appareil de l'autel, des ornemens, de mes vêtemens, &c. Leur ministre, M. Frost, disaient-ils, était loin de leur montrer des choses pareilles. Ils me prièrent de visiter leurs terres. Je leur dis que je tâcherais de les satisfaire : ce que je n'ai pas encore pu accomplir. J'appris ce jour-là que le grand chef Kainso, dont les sujets résident en bas de Vancouver, avait dit à ses gens : " Suivez le prêtre, vous autres, si vous " l'aimez ; pour moi j'ai été trop mauvais ; je " ne suis pas capable de changer ; je mourrai " de même." Celui qui me fit ce rapport ajouta que 17 de sa nation étaient pour nous. On me donna aussi des nouvelles consolantes du chef des cascades qui faisait auprès des siens l'office d'un apôtre. C'était *Tamakoun.* Il avait reçu nos instructions à Vancouver, et le temps me manquait pour aller visiter sa tribu.

Le lendemain, avant mon départ, je fis le recensement de la tribu, et j'y trouvai 10 familles, dont une pour M. Waller, et deux hommes indécis. Le tout donne environ 40 âmes. Je distribuai, avant mon départ, toutes mes provisions, au risque de m'en passer.

Tel fut, Monseigneur, le résultat de la mission de 7 jours que je fis aux sauvages de la chute de

Wallamette, où je baptisai 11 enfans. Et voilà 10 mois que je n'ai pu leur donner de mission. Pendant ce temps, ils ont été exposés à mourir sans baptême, à oublier ce qu'ils avaient appris et à retomber dans l'infidélité. C'est un malheur dont nous aurons à gémir, jusqu'à ce qu'on puisse établir une mission permanente parmi les sauvages. Ceux de la chute sont généralement bons et pacifiques. Je ne les crois pas voleurs, comme quelques-uns le disent. Leur amour pour la religion perce à travers l'indolence qui fait le caractère des Indiens. Ils aiment la justice et se plaignent beaucoup quand on en manque à leur égard. Ils aiment aussi les présens et ne cessent de demander.

Mission au village de la rivière Tlackemas.

J'avais le cœur serré, Monseigneur, d'être obligé de quitter des catéchumènes aussi barbares que ceux que je laissais à Wallamette; car ce n'est pas en si peu de temps qu'on peut leur apprendre la religion qui doit les changer. Weramus me donna un guide et un canot pour remonter la rivière Tlakemas, qui n'est qu'à 2 milles de la chute sur la rive droite de la Wallamette. A mon arrivée dans cette autre partie de l'empire de Satan, je m'attendais bien qu'il ferait jouer tous les ressorts de son infernale malice pour me nuire ici comme à la chute. J'avais plus à gagner et aussi plus à combattre. Le ministre Waller me voyait entrer dans sa ber-

gerie ; j'en avais le droit, puisqu'il n'était pas le véritable pasteur.

Le village est situé sur la rive gauche de la rivière qui n'a guères qu'un arpent de large. Sur la rive droite on voit la trace d'un grand village que la fièvre de 1830 a fait disparaître. Celui que je visitais ne contenait plus que 15 loges longues d'environ 24 pieds sur 20. Autrefois les maisons étaient hautes et solides ; mais depuis que les fièvres ont fait ravage, on s'attend à mourir de jour en jour ; et voilà pourquoi, disent ces pauvres sauvages, on ne prend plus la peine de bâtir. On voit encore en arrière du village des traces de longues files de loges qui couvraient ce terrein : la plus longue en arrière mesurait 157 pas de longueur. Les sauvages étaient alors nombreux, vindicatifs, s'égorgeant les uns les autres, pendant le sommeil, le repos, &c. Tel était le village de Tlakemas avant 1830.

C'était le 6 mai 1841. La prière se fit le soir chez Pophoh. Le lendemain matin, un grand nombre de sauvages assistèrent à la messe. Le fermier de Mr. Waller, qui suivit mon instruction, convint que ce que j'avais dit était bon, quoiqu'il s'agit de crucifix, d'images, &c., dont lui et ses maîtres blâment fortement l'usage. Je fis des visites et des présens pour m'attirer la confiance, et il fallut en faire jusqu'à manquer de provisions.

Le second jour de ma mission était un samedi, jour de l'apparition de St. Michel. J'avais besoin de la puissante intercession de la Ste.

Vierge et du glorieux Archange, pour soutenir le combat ; mais aussi mon jeûne corporel devait donner des forces à mon âme. Après la messe et l'instruction, comme j'étais environné de plusieurs sauvages, je vis entrer le ministre Waller suivi de son fermier. Il me témoigna son mécontentement de ce que je venais, en intrus, disait-il, prêcher les sauvages de sa juridiction, qu'il instruisait *tous les dimanches.* Ma réponse fut que ma mission dans la Colombie n'exceptait aucune partie du pays ; que, ne le considérant pas comme véritable envoyé, mon devoir était de désabuser les sauvages des fausses doctrines qu'il leur enseignait. On passa d'un point à un autre ; je lui répondis patiemment ; mais je m'aperçus qu'il était sérieux et blessé. Les sauvages nous entouraient et écoutaient avec intérêt, étant bien aises, disaient-ils, de connaître une bonne fois quelle était la meilleure route. Le chef Katamus va chercher l'*échelle évangélique* (*) de son ministre, et l'étend à côté de la mienne : les sauvages voient de leurs yeux que la religion de ce pauvre M. Waller ne commence pas à J. C. Ils lui reprochèrent de les menacer sans cesse de la fièvre, de la maladie, de la mort, &c. Ne voulant pas convenir d'avoir fait ces menaces, tous le démentirent. Alors ne se possédant plus, il prend son chapeau et sort brusquement, laissant les sauvages fort scandalisés de son emportement et de la faiblesse de ses raisons. Plusieurs l'abandonnèrent dès lors et lui firent dire de venir chercher son échelle....Je rendis à Dieu bien

(*) Le ministre Waller s'était servi de l'échelle composée par Mr. Blanchet, pour en faire une de sa façon.

des actions de grâces du résultat de cette conférence.

M'étant aperçu que les principaux de la tribu étaient jaloux de ce que je donnais les instructions dans la loge de Pophoh, qui était étranger dans le village, je préparai l'autel à côté de ma tente, et l'on n'eut plus d'objection à m'écouter. Cependant le mécontentement éclata de nouveau, parce que j'avais chargé Pophoh de distribuer des provisions et d'arborer le pavillon, et je fus sur le point de perdre tout le fruit de mes travaux. Je me recommandai instamment à Marie, et parvins à rétablir le calme, en faisant consentir Pophoh à ne rien recevoir en public, l'assurant qu'il aurait sa bonne part en particulier et la première place dans mon cœur. Je fis ainsi peu à peu renaître cette confiance qui devait m'aider à conquérir les âmes.

Dès le quatrième jour de ma mission, j'avais gagné 12 loges. Je bénissais le Seigneur d'un succès si inespéré. La conduite du ministre y avait coopéré. Cependant le cinquième jour, dès 9 heures du matin, mes sauvages se mirent au jeu avec des sauvages *Molalis* qui, quoique peu éloignés, parlent une autre langue, et ne finirent qu'à 5½ heures de l'après-midi. Dans la passion que ces barbares ont pour le jeu, ils jouent leurs habits, ceux de leurs femmes et de leurs enfans. Il m'était impossible de maîtriser cette fureur pour le jeu. Un vieux chef du nom de Wikaïte vint se mêler au petit nombre de ceux que j'instruisais, à ma tente, pendant les jeux, et s'obstina, pendant trois heures, à ne vouloir entendre aucune

raison ; mais enfin il abandonna les drapeaux du ministre auquel il ne resta plus que trois loges.

La tiédeur et l'indifférence de mes sauvages m'allarmaient beaucoup. La passion pour le jeu les détournait de mes instructions. Mr. Demers à qui j'avais écrit, pour qu'il vînt me remplacer, n'arrivait pas. Etant obligé de remonter à St. Paul, je m'affligeai profondément de ce que j'étais forcé de laisser mes chers sauvages si peu instruits et exposés aux séductions du ministre qui cherchait à les gagner, à force de présens.

Enfin il me fallut partir le 15 mai, sans avoir vu Mr. Demers à qui j'avais pourtant bien des choses à communiquer. Je lui laissai quelques notes et je me rendis à St. Paul assez tôt pour y faire l'office du dimanche. Mr. Demers étant arrivé, le mardi suivant, au village de la chute, y continua ma mission jusqu'au dimanche, et alla ensuite au village de la Tlakemas, où je pus aller le rencontrer le 24. Nous réussîmes à gagner le chef Katamus qui résista long-temps malgré les instances de Kainso, son beau-frère, et de ses amis. Ce chef était le coryphée du parti du ministre Waller à qui il ne restait plus qu'une loge sans influence. Je repartis pour St. Paul, laissant Mr. Demers pour continuer la mission.

Mission à Vancouver.

Le 1er. septembre, commença la mission de Vancouver, qui consistait à dire la messe tous les

jours dans la chapelle du fort, à faire le catéchisme, le matin, aux filles et aux femmes qui y résident, et l'après-midi, à celles du dehors, y compris nos enfans de l'école. La prière publique se faisait tous les soirs, et était accompagnée d'exhortations, de lectures et du chant des cantiques. J'avais en outre des sauvages à recevoir, des enfans à baptiser, des adultes à instruire, des malades à visiter, &c.

Dans une visite que je fis au commodore Wilkes, qui commandait l'escadre américaine envoyée pour explorer la rivière Colombie, j'appris qu'il avait appelé *Cross Island* une isle où il avait trouvé une croix plantée. Le Dr. Holmes et M. Walden, l'un chirurgien, et l'autre trésorier de l'escadre, prenaient plaisir à assister à la prière du soir. Ces messieurs pouvaient ignorer quels progrès faisaient les ministres ; mais les nôtres étaient apparens. Dans une de leurs visites, ils me laissèrent chacun un billet de 10 piastres pour la mission.

Le commodore se rendit le dimanche à la messe, avec le gouverneur McLaughlin, accompagné de plusieurs de ses officiers, ainsi que du Dr. Holmes et de Mr. Walden. Ces MM. ne se retirèrent qu'après le baptême donné à un enfant de Mr. Douglass.

Mr. Kitson, toujours attaché à son lit de douleur, eut la consolation d'entendre la messe et de recevoir la sainte communion. Le samedi suivant, le ministre Hins arriva au fort. Je le croyais appelé pour donner l'office à l'escadre

américaine; loin de là, il ne fut pas même invité au dîner donné au commodore et à ses officiers.

Le dimanche suivant, à part l'absence du commodore, fut aussi solennel que le précédent. Ayant réussi à traduire les prières en grand *Tchinouk*, je rendis des actions de grâces au Seigneur pour le succès d'un travail que j'avais tant de fois essayé en vain. Je possédais, en cette langue, le signe de la croix, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le symbole des apôtres, les commandemens de Dieu et de l'église. Le temps me manqua pour traduire les autres prières. Mais j'en avais assez pour m'encourager à monter aux Cascades, visiter le bon chef Tamakoun et sa tribu qui n'avait pas encore vu de prêtres chez elle.

Mission aux Cascades.

Ayant acheté un canot d'écorce, je partis le 14 septembre pour les Cascades. Le 16, nous fûmes assaillis par une violente tempête qui nous obligea de relâcher. Ce contre-temps me contrariait beaucoup. Cependant les vœux que j'adressais au ciel furent exaucés ; ayant pris une autre route, nous arrivâmes à 2 milles du campement sauvage. Dans l'empressement que j'avais d'évangéliser ces pauvres infidèles, je voulus me rendre à pied immédiatement ; mais ne connaissant pas la route, l'obscurité me força de revenir sur mes pas. Le lendemain, laissant mes gens monter les rapides en canot, je me

rendis au camp par un sentier tracé sur la rive droite. J'arrivai chez ces idolâtres sur les 8 heures du matin, armé du signe de notre salut. Le bon Tamakoun vint au-devant de moi pour me donner la main : d'autres l'imitèrent. Après cet accueil, je fis élever ma tente, et me mis en frais de visiter les loges éparses sur la grève. Le soir, je commençai à expliquer l'échelle catholique, &c., en présence de 40 personnes qui se rendirent auprès de moi au son de la cloche. Ce nouveau village, que je voulais conquérir à J.-C., se composait d'une trentaine de familles. Il ne s'y trouvait que des jeunes gens, tous les anciens ayant été moissonnés par les fièvres.

Le dimanche, la grand'messe se chanta au milieu d'un grand concours composé d'hommes, de femmes et d'enfans, qui se tenaient dans un silence respectueux, je devrais dire religieux, quoique la plupart vîssent un prêtre pour la première fois. Tamakoun me dit que ceux de la rive gauche qui avaient embrassé la secte méthodiste, l'avaient rejetée depuis un an. Ils étaient, sans doute, du nombre des 500 *convertis* que MM. Lee et Perkins avaient gagnés en janvier 1840, et qu'ils avaient signalés dans un journal de New-York ; comme si écouter quelques-unes de leurs paroles et assister pendant quelques jours à leur *prière*, était chose suffisante pour constater la *conversion* d'un sauvage. Mr. Ermatinger, arrivant du pays des serpens, me remit une lettre du révérend Mr. de Smet qui m'annonçait l'arrivée de trois Pères Jésuites chez les Têtes-plattes. Heureuse nouvelle !

Le 20, les sauvages firent les préparatifs pour le départ ; ils laissaient les campemens d'été pour aller hiverner sur les isles de Vancouver où le froid est moins rigoureux et la chasse plus abondante. Je suivis ces émigrés au bas de la chute, où ils devaient passer quelques jours avant d'avancer plus loin. Tous les jours il me fallait faire la visite des loges. Cette tâche m'était imposée par l'indifférence d'un grand nombre qu'il fallait aller chercher pour les amener à l'instruction. Les fièvres affligeaient cette tribu et je manquais de remèdes. Les malades avaient recours à une vieille femme qui passait pour habile à guérir. La vieille se chauffait les mains, les appliquait sur les malades, les approchait ensuite de sa bouche et produisait des sons et des sifflemens étranges. Le pus qui sortait de sa bouche était rejeté avec le même appareil ; c'était là, prétendait-elle, le mal du patient. Elle gagnait sa vie par ce métier qu'elle exerçait sans bruit ; mais on me dit que les charlatans faisaient ordinairement un tintamarre effroyable pendant des jours et des nuits entières, accompagné de mille gestes et contorsions qui doivent servir à la guérison du malade. Il sera difficile de faire cesser ce désordre ; car les sauvages ont foi dans les paroles des charlatans ; mais malheur au médecin si le malade meurt, car il est accusé de l'avoir tué, et sa vie est en danger

Tamakoun, dont j'admirais la docilité et la confiance, passait des veillées entières à parler de religion avec moi. Il me dit qu'il n'avait été que deux dimanches écouter le ministre Perkins, et qu'ayant vu notre échelle dès 1839, il s'était

constamment refusé ensuite à toutes les promesses du parti méthodiste.

Les sauvages étant sur le point de se remettre en route, il fallait terminer ma mission; en sorte que pour la rendre plus fructueuse, j'étais obligé de réitérer mes instructions et de les prolonger des trois heures de suite. Après avoir distribué plusieurs ***échelles chronologiques*** qu'il me fallait faire pendant la nuit, tant que j'eus de la chandelle, je fis mes recommandations ordinaires pour les prières, regrettant de n'avoir plus de chapelets à distribuer. Le chef qui déjà était depuis long-temps pourvu d'une cloche pour l'appel, reçut une échelle dont il était chargé de donner l'explication. Quoique peu fermes dans les prières, mes catéchumènes savaient au moins faire le signe de la croix en leur langue et réciter l'offrande du cœur. Ils nommaient les sacremens, récitaient les paroles du baptême, et avaient même appris à chanter 5 cantiques en jargon. Quelque faibles que fussent ces commencemens, j'avais cependant à remercier le ciel de ce que j'avais fait. Je me flattais que la prière ne ferait que fortifier le mur de séparation que ma mission avait élevé entre ces sauvages et le *méthodisme;* et que cette modique mais divine semence que j'avais jetée, en passant, produirait plus tard au centuple.

J'estime le nombre des sauvages de cette mission de 150 à 200. Je n'eus pas le temps d'en faire le dénombrement. Je laissais 34 enfans baptisés: les adultes n'étaient pas encore assez

instruits pour recevoir cette faveur. Tamakoun seul le méritait ; mais sa femme n'étant pas suffisamment instruite, je me réservai de les baptiser l'un et l'autre, et de les marier ensuite, dans le cours de l'hiver ; ce que je n'ai pas encore pu exécuter.

Le 27, qui était le dixième jour de ma mission aux Cascades, fut celui de mon départ. Je laissai aux malades toutes mes provisions : je distribuai de la poudre et des balles aux plus distingués, et je me mis en route. Sur la fin du jour, j'arrivai à Vancouver où j'eus le plaisir de rencontrer Mr. le gouverneur McLaughlin qui me montra une lettre qu'il venait de recevoir du R. P. de Smet ; et en retour de politesse je lui communiquai celle que j'avais reçue de ce respectable missionnaire.

Seconde mission à la Tlackemas.

Le 30 septembre, je faisais mon entrée au village de la Tlackemas aussi glorieusement que la première fois. Pendant que j'élevais ma tente, j'entendis des cris et des pleurs ; on me dit qu'un sauvage venait de mourir. Je n'étais donc venu que pour être témoin du seul malheur qui touche un missionnaire, la perte d'une âme ! Car cet homme n'avait jamais vu de prêtre. Je cours cependant vers la loge ; je m'approche du lit ; mais, grâces au ciel, en le découvrant, je m'aperçois qu'il respire encore. Je fais mettre tout le monde à genoux, et nous récitons le petit

chapelet : ***Jésus, Marie, Joseph,*** la réponse étant : ***beaucoup pauvres, nous,*** c'est-à-dire, ***ayez pitié de nous.*** Je dis les litanies de la Ste. Vierge et la prière de St. François-Xavier ; puis voilà que le malade commence à m'entendre : je l'instruis à la hâte, et je le baptise en glorifiant Dieu. Il vécut encore quatre jours après avoir reçu cette faveur.

L'ennemi du salut avait semé l'ivraie dans le champ du père de famille, pendant mon absence. M. Waller avait continué de visiter ce poste ***tous les dimanches.*** Je trouvai les chefs Katamus et Wikaïte mal disposés d'abord ; mais ils ne tardèrent pas à venir à de meilleurs sentimens. C'est ainsi que, faute d'ouvriers évangéliques qui puissent visiter régulièrement les différens postes, nous sommes exposés à perdre, pendant notre absence, les fruits d'une laborieuse mission.

Le 2 octobre fut un jour bien solennel par la plantation d'une grande croix en présence des sauvages. Après quelques mots d'explication, j'allai baiser le signe de notre rédemption ; quelques-uns m'imitèrent ; mais à leur air d'indifférence, il était facile de s'apercevoir que ces pauvres gens ne connaissaient pas le mystère d'amour d'un Dieu mort en croix pour nous.

Les jours suivans, les instructions furent peu fréquentées. Le 6, je rassemblai les chefs pour leur faire part de la menace qu'avait faite Mr. Waller de renverser ma maison si je bâtissais dans leur village. Ce fanatisme du ministre excita le zèle des sauvages qui se mirent à travailler

avec ardeur, transportant le bois de la chapelle sur leurs épaules, de 15 arpens de distance. Ce succès ranima mon courage. J'aperçus un renouvellement de ferveur chez mes catéchumènes qui assistèrent en plus grand nombre à mes instructions.

Mr. Waller apprenant que les sauvages bâtissaient, vint me trouver avec deux témoins, et me marqua son étonnement de ce que j'empiétais sur ses droits, disait-il, en bâtissant sur son terrein. Il me fut facile de le mettre en contradiction avec lui-même et aux prises avec les sauvages dont les chefs l'accusèrent hautement de les avoir trompés, et lui reprochèrent d'avoir enlevé toute la récolte sur un terrein qu'ils ne lui avaient permis d'enclore qu'à condition qu'ils en auraient leur part. Après avoir reçu bien des reproches de la part des sauvages, il se retira confus, mais non rebuté ; car il tâche de nuire à mon ministère, en toute occasion.

Le dimanche, il y eut peu de monde à l'office du matin; mais je parcourus les loges, et par mes instances et mes supplications, je réussis à en réunir un assez bon nombre pour l'instruction du soir. Ayant consulté *Pophoh* sur les causes de la négligence apparente des sauvages, il me dit que ce n'était rien ; que tous ses gens étaient fermement attachés à la religion, qu'ils l'aimaient et ne l'abandonneraient jamais. Cette réponse me rassura un peu ; et j'attribuai cet air d'indifférence, cette insouciance des sauvages pour les instructions, à leur caractère paresseux.

Cependant le chef Wickaïte, ayant fait une harangue pour blâmer les sauvages de leur négligence à travailler à la chapelle, fut écouté et ranima le zèle qui déja s'était refroidi. Katamus fit informer Wéramus et Tamakoun de sa conversion. M. Waller, se voyant tout à fait abandonné, menaçait de s'en aller chez les *Flatraps*.

Dans l'espace de onze jours, malgré l'indolence de mes sauvages, j'avais réussi, à force de visites et d'instructions, à leur montrer le signe de la croix, l'offrande du cœur, les paroles du baptême, le nom des sacremens et le chant de cinq cantiques. Ils avaient besoin d'être affermis sur le reste. Pophoh était chargé de diriger les exercices pendant mon absence. Mais hélas ! pouvais-je espérer que mes néophytes seraient plus actifs à s'instruire et plus fervens quand je serais parti qu'ils ne l'étaient en ma présence? Quoiqu'il en soit, j'avais à remercier Dieu du bien que j'avais opéré parmi ces infidèles. Je ne méritais pas d'avoir un plus grand succès.

Le 12, après avoir partagé entre les malades et les chefs ce que j'avais de provisions, je partis, laissant mes chers sauvages sous la protection de Marie. Je confiai aussi à cette bonne mère le soin des enfans que j'avais régénérés par le baptême. Le nombre de 11 baptisés pendant cette mission, joint à celui de 30 qui l'avaient été précédemment, donnait un total de 41. J'espérais que Dieu aurait pitié de cette famille pour le salut de laquelle son Fils avait bien voulu sacrifier sa vie. Je partis pour St. Paul, et je ne m'arrêtai qu'un

instant à la chute pour témoigner aux sauvages le regrêt de ne pouvoir alors leur donner de mission.

Depuis mon départ de la Tlackemas, Pophoh est venu passer 8 jours à St. Paul avec quelques autres pour se perfectionner dans la chant et la récitation des prières, etc. J'ai eu la consolation de les voir partir possédant bien leurs prières et capables de réciter le chapelet de la Ste. Vierge. C'est dans le mois de janvier 1842 que les sauvages ont commencé à louer Marie par la récitation du chapelet en son honneur.

Voila, Monseigneur, où nous en sommes avec les infidèles, malgré le peu de temps que nous avons à leur donner. Que serait-ce si nous pouvions les suivre comme les heureux habitans du Canada? On en ferait bientôt de parfaits chrétiens. Leurs mœurs ne sont pas dissolues. Les femmes sont fidèles à leurs époux et les jeunes gens assez retenus. La longueur des instructions les fatiguait ; mais il fallait bien les prolonger : j'avais si peu de jours à passer parmi eux. Ils les suivront avec plus de goût, dès que les circonstances me permettront d'en agir autrement. De tout côté la moisson est mure et abondante. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Nous attendons en grande hâte de nouveaux ouvriers pour nous aider à étendre le royaume de N. S. J. C.

" *Regi sæculorum immortali......honor et*
" *gloria in sæcula sæculorum. Amen.*"

Voyage à Cowlitz.

Ce ne fut que le 15 novembre que je pus laisser St. Paul pour me rendre à Cowlitz. Ce voyage fut de 39 jours. Sir George Simpson me rendit visite le 17 à Vancouver, et m'annonça qu'il y aurait un passage pour 2 prêtres sur les canots de 1843. Il manifesta le désir de visiter le Wallamette, pour y rencontrer les habitans, ses anciens serviteurs. Le dimanche, il entendit messe et vêpres, comme aurait fait un bon catholique. Il me parut satisfait du bon état de notre petite colonie et des progrès que nous avions faits. Il dîna chez moi, et j'allai souper à sa tente. Le lendemain j'étais en route avec lui dans une berge montée par 16 nageurs. Le 22 nous fûmes rendus de bonne heure à Vancouver. Je tâchai de le convaincre de la nécessité des prêtres catholiques dans le pays et de l'inutilité des ministres : ce qui n'était pas difficile a apercevoir par la comparaison de nos progrès avec les leurs. Il me pria de lui donner un état de la population de Wallamette et de Cowlitz. Voici l'état que je lui donnai :

A Wallamette :

100 familles, dont 60 catholiques et 40 protestantes.

500 âmes, dont 350 catholiques et 150 protestantes.

A Cowlitz :

12 familles, 60 ames catholiques.

Sir George me promit qu'il allait écrire à Londres pour recommander le passage de deux

prêtres et de huit engagés pour le service de nos missions (*).

Je mis trois jours à monter à Cowlitz où Mr. Demers me reçut à bras ouverts, le 1er. décembre, et d'où je repartis le 7. Après bien des contre-temps et des dangers, j'arrivai, le 18, à la Tlackémas. Ayant appris que Mr. Perkins était arrivé chez Mr. Waller, je me hâtai d'aller visiter mes sauvages que je réunis au nombre d'une quarantaine au pied de la croix, tandis que MM. les ministres Perkins et Waller priaient debout sur un petit tertre, n'ayant avec eux que deux ou trois sauvages. Le contraste était frappant. Tous les chefs étaient de mon côté. Aussi les ministres, voyant qu'il n'y avait rien à gagner pour eux, se retirèrent-ils, après avoir été témoins du triomphe de la croix sur leur insignifiante et froide cérémonie. Ils ont inutilement employé ***tous leurs talens et tous leurs moyens de persuasion***, pour entraîner Pophoh dans leur parti ; mais il est demeuré ferme. " Non, leur a-t-il répondu, c'est fini ; je ne puis " changer ; maintenant mes yeux et mes oreilles " sont ouverts, depuis que le prêtre m'a parlé. " Vos pères autrefois n'étaient-ils pas catho- " liques ? Qui a fait votre chemin (religion) ? " N'est-ce pas des hommes comme moi ? " Quel droit avaient-ils de changer ce que J.-C.

(*) Un passage a été offert à deux prêtres, à six hommes devant être employés les uns comme ouvriers et les autres comme fermiers, et à deux femmes capables d'enseigner à filer, à carder et à fabriquer l'étoffe. Il a été accepté avec reconnaissance pour les engagés ; mais il n'a pas été possible d'en profiter pour des prêtres qui sont malheureusement trop rares en Canada pour qu'on en puisse détacher un nombre proportionné aux besoins de cette mission lointaine.

" avait fait long-temps auparavant, et d'abolir ce
" qui était bon ?" Une autre fois il leur disait :
" Eh bien ! prenez-moi, faites-moi mourir en croix
" comme les Juifs ont fait mourir J.-C. ; mais je
" ne changerai jamais."

Je me remis en route le 20, fort satisfait de mes sauvages, mais l'esprit extrêmement inquiet à cause des dangers que nous avions à courir. Les eaux s'étaient considérablement accrues depuis le 16 ; je redoutais beaucoup les isles de pierre dont les courans étaient devenus extrêmement rapides. Nous avions vu défiler 4 à 5 arpens de branches et de troncs d'arbres entraînés par les eaux avec un fracas épouvantable. Pendant que je montais par terre pour alléger le canot, mes gens cotoyaient le rivage en saisissant les branches d'arbres pour s'aider contre le courant. Tout à coup la branche que tenait le conducteur casse : les autres lâchent prise : le canot embarde : la pince de derrière s'étant embarrassée sous un arbre penché au-dessus de l'eau, le fait chavirer, et dans un clin d'œil les huit hommes qui le montent disparaissent à mes yeux, au milieu des eaux, emportés par le courant et faisant entendre des cris lamentables. Un seul était baptisé ! je tombe à genoux, la face contre terre ; je prononce les saints noms de Jésus, Marie, Joseph ; je fais vœu de cinq grand' messes. Bientôt j'aperçois un Canadien nommé Bernier, sortant de l'eau avec un sauvage ; il saute aussitôt dans l'autre canot, avec un des sauvages qui étaient restés à terre, pour voler au secours de ses compagnons. Enfin, grâce à la divine providence, tous furent sauvés.

J'avais perdu par cet accident des effets pour la valeur de £25, y compris notre canot qui n'était pas en état de servir. Des ballots de commissions et une cassette contenant les vases sacrés, mes livres, &c., furent heureusement sauvés. Nous demeurions sans vivres: Wéramus nous apporta du saumon; je l'invitai à venir me voir pour être payé de sa générosité; c'est ce qu'il ne manqua pas de faire peu de temps après avec un bon nombre des siens qui s'en retournèrent chargés de farine et de pois. Après avoir mis deux grandes heures à faire 20 arpens à travers les rochers, les rapides, les arbres et les embarras de toute espèce, nous arrivâmes, sans autre accident, en haut des isles de pierres, auprès d'un bon feu qui nous avait été préparé sur la rive gauche du Wallamette. Le 23, à quatre heures de l'après-midi, j'étais heureux de me retrouver dans ma chapelle, pour remercier le Seigneur de nous avoir protégés si merveilleusement à l'heure du danger.

C'est avec bien de la répugnance que je laisse partir ce rapport; mais le temps ne me permet pas d'en faire une seconde copie. Veuillez donc, Monseigneur, user d'indulgence envers son auteur, et croire que c'est pour obéir à vos ordres que je me décide à l'envoyer tel qu'il est. Puisse-t-il être de quelque utilité, et faire connaître à Votre Grandeur le poids du fardeau dont nous sommes chargés à la Colombie. Je ne demande pas à en être déchargé, mais d'être soutenu par le secours de vos prières, afin de pouvoir en supporter toute la pesanteur pour la plus grande gloire de Dieu et l'avantage de la

sainte église catholique, dont je suis un membre si pauvre, si faible et si infirme.

Lettre de Mr. Demers à Mgr. l'évêque de Québec.

Fort Vancouver, 18 mars 1842.

Monseigneur,

J'ai reçu, le 26 novembre dernier, la lettre que Votre Grandeur m'a fait l'honneur de m'écrire le 17 avril précédent. Je suis tout confus des sentimens qu'elle veut bien entretenir à mon égard, et je ne saurais trop lui en témoigner ma reconnaissance. Ces paroles d'un père tendre ont porté la consolation dans mon cœur, et ont renouvelé mon courage qui avait besoin de ce secours pour ne pas faillir au milieu de nos travaux et de nos difficultés.

Ces travaux, Monseigneur, qui intéressent si vivement votre sollicitude, vont devenir bientôt moins pénibles pour nous, puisque des confrères pleins de zèle sont déjà probablement en route pour venir les partager. Le ciel a enfin exaucé nos vœux et nos prières : je l'en bénis de tout mon cœur.

Je n'ai pas été exposé à me perdre dans les prairies, cette année, comme je l'ai été dans la mission que je fis, il y a deux ans, dans le haut de la Colombie. J'ai dirigé mes pas vers des peuples auxquels la bonne nouvelle du salut

n'avait pas encore été annoncée, et je me suis rendu jusqu'à la rivière Fraser, sur laquelle est bâti le fort *Langley*, où je fus reçu avec tous les égards possibles par Mr. James Yale qui en est chargé. Chez tous les sauvages que j'ai rencontrés, j'ai trouvé un empressement et un zèle admirables pour les choses du ciel. Plus d'une fois j'ai gémi sur la pénurie où se trouve cette mission d'ouvriers évangéliques. Que de bien s'y ferait si les prêtres s'y trouvaient en assez bon nombre pour profiter des bonnes dispositions des pauvres sauvages qui l'habitent ! Je ne répéterai pas ici les détails de mon voyage. Les ayant envoyés, en décembre dernier, à Mgr. l'évêque de Juliopolis, j'ai lieu de croire qu'ils seront transmis par ce prélat à Votre Grandeur, quelque peu présentables qu'ils soient.

Les succès dont le Seigneur a bien voulu favoriser ma mission à la rivière Fraser sont plus que suffisans pour m'engager à y retourner encore en juin ou en juillet prochain. Peut-être irai-je un peu plus loin, s'il n'y a pas d'imprudence à le faire ; car je sais qu'il y a du danger de ce côté-là. J'ai conçu quelque espérance pour les *Yougletas*. Qui sait si cette nation feroce ne viendra pas à s'humaniser ? et qui peut les amener à cet heureux changement, sinon la vertu toute puissante de la parole de Dieu et la connaissance de son saint nom.

Je termine, Monseigneur, en sollicitant votre bénédiction pour votre pauvre missionnaire, et en vous suppliant de redoubler vos prières en sa

faveur, afin qu'il se soutienne au milieu des dangers auxquels il est exposé.

J'ai l'honneur, &c.

M. Demers, Ptre. Mis.

Extrait d'une lettre de Mr. Demers à Monseigneur de Juliopolis, datée de Cowlitz, 10 *novembre* 1841.

....

Je saisis encore cette occasion pour rendre compte à Votre Grandeur d'une mission que j'ai faite dans la baie de Nesqualy et sur la rivière Fraser, au fort Langley, situé sur le 50e. degré de latitude. Je quittai ma résidence de Cowlitz le 11 août, accompagné d'un canadien vieux et infirme qui m'avait prié de le prendre à mon service pour le voyage. Je ne fis qu'un court séjour à Nesqualy, où je ne trouvai d'ailleurs qu'un petit nombre de sauvages, et je me rendis chez les Sokwamishs, où je passai quelques jours à les évangéliser. Mr. Blanchet avait naguères visité cette nation, dont le chef Tslalakum est si distingué par son esprit, sa générosité et sa franchise. Cette mission de l'année précédente avait produit d'heureux résultats, et j'éprouvai beaucoup de consolation à cultiver cette vigne, encore brute, à la vérité, mais qui promet beaucoup de fruits pour l'avenir.

Je désirais rencontrer plusieurs nations, qui se réunissent d'ordinaire dans le cours de juin ou de juillet sur l'isle à la croix, autrement appelée *Widbey Island*, pour y faire la récolte d'une racine qu'ils appellent *karnace*; et d'autres peuplades occupées alors à la pêche du saumon, ou restées dans leurs forts. Mais, ô faiblesse humaine! comment suffire à la culture d'un si vaste champ? D'un autre côté, l'esprit de ténèbres qui voyait son empire attaqué et chancelant, faisait jouer ses batteries. C'est ainsi que j'explique les rumeurs sinistres qui s'élevaient sur l'issue de mon entreprise. Les *Kawitshins*, qui habitent le bas de la rivière Fraser, devaient tuer le prêtre aussitôt qu'ils le rencontreraient. Les Yougletas étaient sur le point de faire une de leurs cruelles incursions. Vous savez que cette nation fort nombreuse, qui habite le bord de l'océan, proche de l'embouchure de la rivière Fraser, est féroce et antropophage. Elle est la terreur des autres nations, qu'elle pille, massacre et réduit en esclavage. Plusieurs fois même, ces sauvages poussèrent l'audace jusqu'à tenter de s'emparer du bateau à vapeur que la compagnie emploie à la traite le long des côtes. On disait en sauvage que les Yougletas *avaient limé leurs canots,* pour fondre dans la baie.

Quoiqu'il en soit, le brave Tslalakum voulut m'accompagner et me conduire même dans son grand canot de bois. Nous traversâmes donc la baie, pour visiter les Snohomishs, qui avaient eu le bonheur de participer aux instructions de Mr. le grand-vicaire Blanchet, l'année précé-

dente, sur l'isle à la croix. A peine avions-nous mis pied à terre, que tout fut en mouvement dans la bourgade. La réjouissance fut universelle; on s'empressa de nous apporter du saumon et des patates en abondance. Tant de beaux sentimens dans un peuple sauvage, à la vue de l'humble représentant de Jésus-Christ, me faisaient gémir sur moi-même. Choisi par le Seigneur pour annoncer la bonne nouvelle aux gentils, je n'avais pas, comme l'apôtre, un aréopage à convertir, et des savans à instruire; mais un pauvre peuple docile et ravi d'ouvrir les yeux à la lumière. Dieu voulait tout opérer par la puissance seule de sa grâce, et montrer à l'homme qu'il n'a pas besoin de son ouvrage. J'avais baptisé 17 enfans chez les Sokwamishs, j'en baptisai 38 chez les Snohomishs, et je me séparai d'eux le jour suivant; après avoir distribué des médailles et des croix d'étaim, que j'avais faites, faute d'autres plus convenables. Trois chefs témoignèrent le désir de se joindre à nous pour le reste du voyage, et je ne demandais pas mieux. La bienveillance de mes bons sauvages se manifesta encore d'une manière bien sensible pour mon cœur, au moment du dé ait. Le rivage fut bordé d'une foule immense dont la piété naïve adressait des vœux au ciel pour le succès du voyage. " Allez, nos frères, criaient-" ils à mes compagnons, ne craignez pas; notre " papa le prêtre est avec vous. Il va parler au " grand chef d'en haut (Dieu). C'est pour lui " que vous exposez votre vie. Si vous perdez la " vie, vous serez heureux de la perdre pour lui, " et avec notre papa." Nous étions loin du rivage, et nous entendions encore ce concert tou-

chant de bénédictions, dont les accens auront sans doute monté jusqu'au trône du tout-puissant. C'était le soir du 21 août, et nous jugeâmes prudent de marcher pendant la nuit, pour dérober notre passage aux ennemis que nous redoutions. Nous fîmes quelques heures d'une navigation fort ennuyeuse ; et le sommeil s'emparait de mes yeux, lorsque nous entendîmes, à une certaine distance, un cri menaçant, qui nous fit craindre d'être tombés dans une embuscade. Bientôt un second, puis un troisième cri, partirent de différentes directions. Mon équipage électrisé se dispose à tout événement ; les fusils sont chargés et placés sous la main ; les rames effleurent l'eau sans bruit ; nous voguons avec rapidité dans un morne silence pendant quatre heures éternelles, et nous en fûmes quittes pour la peur ; au jour nous étions chez des amis, au fort des *Skadjats.*

Ce poste est comme les autres forts, entouré de pieux fort longs, pour le préserver des incursions des Yougletas. Nous y fûmes reçus avec empressement. C'était le dimanche ; une place fut choisie pour le lieu des assemblées ; une chapelle dressée et ornée, et le saint sacrifice offert pour la première fois sur cette terre, en présence des sauvages agenouillés et chantant des cantiques, qu'ils avaient appris des nations voisines. Je les instruisis, comme les autres, par interprètes et à l'aide d'une vaste échelle historique que je déployai à leurs regards étonnés. *Dabit fructum in tempore suo.* Je baptisai 132 enfans, sur l'un desquels Dieu voulut faire éclater sa grande miséricorde. Cet enfant, agé

d'environ sept ans, était tombé du haut d'une loge, et s'était blessé dangereusement. Ses parens, en me le présentant, me dirent qu'il n'avait pas été baptisé, et je leur fis entendre que je le baptiserais bientôt. Cependant, après quelques instans donnés à l'instruction, j'entendis des cris et des chants qui me firent présumer, comme il n'était que trop vrai, que ces malheureux se livraient à leur superstitieuse *médecine*, pour guérir ce petit malade. Je cours vers eux, et tout en ménageant leurs préjugés, je leur exprimai ma peine et mon indignation de ce qu'ils avaient commencé la *médecine* sans m'en prévenir. Malgré ce que je pus dire pour leur en prouver l'impiété et l'absurdité, la *médecine* continua, et je fus obligé de m'éloigner. Le lendemain, comme j'allais voir l'enfant, j'appris qu'il était mort. Mon pauvre cœur fut comme écrasé et moulu sous un énorme poids. Mon Dieu, que vos jugemens sont terribles! Je m'en retournais plongé dans une amère douleur, lorsqu'une voix intérieure sembla me dire que tout n'était pas désespéré. Je reviens sur mes pas, et en effet, l'enfant était encore à l'agonie! Je manifestai alors mon indignation sans ménagement; je parlai en maître, et sans attendre le consentement des parens, je versai l'eau régénératrice sur la tête du moribond, et quelques minutes après il était dans les bras de son Sauveur. Puisse-t-il se souvenir de l'indigne instrument dont Dieu s'est servi pour lui ouvrir les portes du ciel!

Avant de quitter ce poste, je rassemblai les petits enfans que j'y avais baptisés, dans l'intention d'édifier leurs parens, et pour faire renouveler

à ceux qui en étaient capables les promesses de leur baptême. Je leur demandai s'ils étaient contens d'avoir été faits enfans de Dieu? s'ils oublieraient et rejeteraient la parole du prêtre quand ils seraient devenus grands? s'ils rejeteraient le mal pour toujours? Ils répondirent avec un bon sens et une naïveté touchante: " Oui, " nos cœurs sont contens. Jamais nous ne re- " jeterons papa le prêtre; il a lavé nos cœurs. " Nous rejetons le mal pour toujours; nous " sommes fiers de porter la croix; nous ne lui " ferons point honte." Heureux habitans des déserts, puissiez-vous en effet révérer toujours cette religion sainte qui a civilisé le monde! Puisse-t-elle recevoir au milieu de vous le tribut d'honneur et de respect que lui refuse trop souvent la science orgueilleuse et abâtardie de la civilisation!

Après avoir distribué les présens d'usage, je quittai ce poste sur la fin du jour, et le lendemain, à six heures du matin, j'étais chez les Wholerneils. Deux des premiers chefs Skadjats s'étaient joints à nous, et mon équipage se composait alors de sept grands chefs, animés d'un entier dévoûment à mes ordres. Une si noble escorte était bien propre à inspirer aux sauvages une haute idée du caractère distingué du grand chef des français, de *papa lè plête*, comme ils l'appellent. J'en augurais de grands avantages pour le salut des âmes, et j'en bénissais la divine providence.

Nous fûmes reçus par les Wholerneils avec des transports inusités, et un enthousiasme qui m'hu-

miliait. Le poisson frais, fumé, seché, et même tout cuit tombait à nos pieds, comme un averse. On se pressait, on se poussait pour voir le *prêtre*, tout était en mouvement. Ah ! monseigneur, *surabundo gaudio.* Je n'ai pas le mérite des tribulations de la terre. Saints missionnaires de la Chine, que ne puis je baiser vos pieds, et cette terre arrosée de vos sueurs et de votre sang ! C'est bien vous qui êtes des agneaux envoyés au milieu des loups ; et vous avez les caractères des apôtres de Jésus-Christ. *Tribulationes vos manent.* Ici l'on m'honore, on me fête, et je n'aurai pas à offrir au Père éternel une seule goute du calice amer dont a été abreuvé son Fils mon divin rédempteur.

Les femmes n'étaient pas encore toutes sorties du bois où elles se refugiaient pendant la nuit, dans la crainte d'une surprise de la part des Yougletas : ce qui fait comprendre la terreur que ces sauvages féroces inspirent aux autres nations. Les Kawitshins, qui ne sont qu'à une faible distance des Wholerneils, ayant eu connaissance de mon arrivée chez cette nation, me députèrent un de leurs chefs, dont les bienveillantes dispositions me rassurèrent parfaitement sur le prétendu complot de m'assassiner dont on les avait soupçonnés. Ainsi se dissipaient les nuages qui me présageaient des tempêtes. Tous ces sauvages n'avaient jamais vu de missionnaires, et cependant ils savaient faire le signe de la croix, et chanter des cantiques qu'ils avaient appris des nations de leur voisinage. Je baptisai 71 enfans que les parens me présentèrent avec empressement. Vous voyez, monseigneur, combien la moisson est

grande! *Parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.*

Quand nous quittâmes ce poste, un chef des Skadjats avait pris le devant pour avertir les habitans du fort Langley de l'arrivée prochaine du missionnaire. Nous avions quitté le rivage, et notre esquif était emporté rapidement sur l'eau par le bras vigoureux de mon illustre équipage, lorsque nous fûmes accostés par un autre canot qui conduisait un grand chef des Tlalams, tribu nombreuse qui habite le long de la baie, proche de l'océan. Personne ne m'ayant dit le rang de ce personnage, je ne fis que peu d'attention à lui, et il en fut piqué. Il s'éloigna même en murmurant assez haut contre mon défaut de politesse. " Son " cœur n'est pas bon, disait-il ; je suis venu ex- " près pour le voir, et il ne daigne pas me sa- " luer, ni m'adresser un mot de politesse. " Soupçonnant quelque mal-entendu, je questionnai mes guides, et sur leurs explications je le rappelai sans être certain qu'il voulût revenir sur ses pas. Il revint pourtant, fut satisfait de mes excuses, reçut mes présens, et me présenta le plus beau saumon qu'il eut dans son canot. Cette aventure me fit comprendre l'importance de ménager la susceptibilité des chefs et de m'attirer leur considération, pour gagner à Dieu les tribus qu'ils gouvernent. J'arrivai sur le soir à l'entrée d'une anse ou vaste baie, appelée Biret-bay, où mes guides me dirent que nous avions à faire un pénible portage avant d'arriver à une prairie où se trouve la ferme du poste ou fort Langley. En effet, le jour suivant, nous marchâmes péniblement pendant dix heures, et nous arrivâmes

épuisés de fatigue à l'entrée d'une prairie où je rencontrai un canadien qui m'attendait avec un cheval. La ferme est à trois milles du fort, et j'y fus reçu avec des témoignages touchans d'affection et de respect par un autre canadien, nommé Lafleur. La vue d'un prêtre produit toujours sur nos braves compatriotes réfugiés dans ces régions lointaines, un effet magique qui réveille en eux le souvenir chéri de la religion et de la patrie, et remue leurs cœurs, comme si le Dieu qu'ils ont connu autrefois venait les chercher, pour les ramener au berceau de leur enfance. Mr. Yale commandant du fort envoya des hommes avec des chevaux pour transporter notre bagage, et j'arrivai enfin à ce poste où je fus reçu avec pavillon hissé et au bruit de sept coups de canon. Ce fut une solennité brillante. Je reçus de Mr. Yale un accueil tel qu'on peut attendre d'un homme de mérite et d'un esprit élevé. Cinq ou six cens sauvages m'entourèrent à l'instant, et j'eus peine à m'arracher du milieu d'eux pour entrer dans le fort, qui, détruit en 1840 par un incendie, fut depuis rebâti sur un plan plus vaste et plus beau. Une vingtaine d'hommes y sont employés à des travaux d'agriculture, dont huit canadiens, un iroquois, et les autres Kanaks, habitans des îles Sandwich ; tous ayant femmes et enfans à la façon du pays. J'y baptisai 15 enfans, y compris ceux de M. Yale, et je donnai des instructions aux autres plus âgés qui ne savaient pas même l'oraison dominicale.

Cependant je me devais principalement aux sauvages qui arrivaient de tout côté. Aussi je consacrai tout mon temps à leur instruction. En

arrivant ils venaient me saluer à leur façon, avec respect et une crainte manifeste, qui prouve la haute idée qu'ils ont des missionnaires. Presque tous savaient faire le signe de la croix et chanter quelques cantiques. Admirable effet de la bonté divine! Ces nations éparses dans ces vastes contrées s'étaient communiqué mutuellement ce qu'elles avaient appris, et retenu des instructions de l'année précédente; et ainsi je trouvais des âmes préparées et avides du royaume des cieux. J'eus la satisfaction de connaître un des chefs des Yougletas, qui, par une alliance récente, se trouvait alors parmi les différentes nations que j'instruisais. C'est un homme d'une stature remarquable, et distingué parmi tous les autres par son regard élevé, son front haut et large, et sa chevelure longue et rejetée en arrière. Il fut assidu à toutes les instructions, et fit baptiser même un de ses enfans. " Je suis méchant, me disait-" il un jour, comme ceux de ma nation, parce " que nous ne connaissons pas le grand chef " d'en haut, dont j'entends parler ici pour la pre-" mière fois. Mais je ne rejeterai pas la parole " que tu m'annonces, et je te promets que je la " porterai à mes gens, quand je serai de retour " parmi eux." Il disait bien la vérité en avouant qu'il était méchant, car les sauvages m'ont assuré que dans les guerres avec les autres nations, couper une tête, et la porter à sa bouche pour s'abreuver du sang qui en découle, est une action tout-à-fait de son goût. Puisse le Seigneur toucher ces cœurs féroces, et leur faire savourer les douceurs du christianisme! J'espère que Dieu a des intentions de miséricorde à leur égard,

qu'il exécutera bientôt par le moyen même de ce chef.

Les assemblées se tenaient à une petite distance du fort, dans une prairie basse et unie. J'étais entouré continuellement de quinze à seize cents sauvages en âge de comprendre mes instructions, et tous écoutaient avec une attention et une ardeur incroyables. Dieu nous bénissait tous ensemble ; car le 3 septembre, je baptisai 99 enfans, le 4, j'en baptisai 56, et le 5, j'en baptisai 136. Le 6, j'étais entouré d'une multitude que je puis estimer, sans exagération, à 3000 personnes, et je baptisai 71 enfans. Je sentais des douleurs dans mon bras. Toutes ces nations avaient oublié leurs haines et leurs projets de vengeance pour venir écouter en commun la parole sainte. Plusieurs injures n'avaient pas été réparées, et la vengeance n'était que suspendue. C'est pourquoi l'on vint d'abord aux instructions avec méfiance et armés de fusils que je fis bientôt déposer à mes pieds, puis abandonner entièrement. C'est un fait extraordinaire, et l'effet d'une protection visible du ciel, que dans un rassemblement si nombreux de nations différentes par leurs intérêts, leur langage et leurs mœurs, il ne se soit élevé aucune altercation, aucun souvenir des injures passées. La présence seule d'un ministre de Dieu calmait toutes les aversions, effaçait les rancunes et unissait tous les cœurs. " O scab lè plête ! (ô chef le " prêtre !) disait l'un, j'ai été méchant, et je le " suis encore, ne connaissant pas la parole du " grand chef d'en haut. J'en ai tué trois, pour " me venger de cette nation qui avait tué mon

“ père, ma femme et mes frères. A présent je “ regrette le mal, je ne le ferai plus.” Un autre me disait : “ Cette nation a pris ma femme, “ ma fille et mon fils, pour en faire des es- “ claves. Je voulais me venger ; j'ai eu long- “ temps mauvais cœur, mais à présent je re- “ nonce à la vengeance, et je rejette le mauvais “ cœur.” Je leur demandais s'ils donnaient leurs cœurs à Dieu. Ils répondaient par un cri général : “ Oui, nous lui donnons notre cœur : ” et en même temps ils élevaient les deux mains au-dessus de leurs têtes, en signe d'une entière approbation.

Une tribu nombreuse du haut de la rivière Fraser, était attendue d'heure en heure, et son absence me contrariait beaucoup. On me rapporta que la crainte d'une embuscade de la part des *Miskiwins*, les retenait ; qu'un certain nombre de canots s'étaient mis en route, mais que ceux qui les montaient, ayant appris que le missionnaire était parti, avaient rebroussé chemin, affligés jusqu'aux larmes de n'avoir pas eu le bonheur de le voir. Ne pouvant me résoudre à quitter ces lieux sans récompenser ces bons sauvages de leurs bienveillantes dispositions à mon égard, je leur députai un chef, avec invitation de venir sans crainte, et je différai mon départ en leur faveur. Le soir suivant, 306 personnes de la tribu des *Têïts*, portées dans 40 canots, annoncèrent leur arrivée par de nombreuses décharges de mousqueterie. C'étaient des cris, des chants, un enthousiasme, une ivresse extraordinaire. Tous se rangèrent en file pour le salut de rigueur, et il me fallut présenter une main à ces 306 per-

sonnes, pendant que je tenais l'autre élevée au-dessus de ma tête ; double cérémonie pour les femmes qui avaient leurs enfans sur le dos : je n'en pouvais plus.

Pendant le temps que durèrent ces formalités de la civilité colombienne, les autres nations étaient autour de mon échelle historique, à chanter des cantiques et à se rappeler les unes aux autres les vérités saintes que je leur avais expliquées. Cependant les nouveaux arrivés, après les premiers épanchemens, retournèrent à leurs canots, et revinrent bientôt pour m'offrir les présens d'usage, qui furent deux peaux de castor qu'un chef jeta à mes pieds, avec cette harangue : " Chef, voilà bien peu de " chose que nous t'offrons ; mais tu vois notre " pauvreté. Si nous avions plus, nous te le " donnerions avec le même cœur. Nous te " faisons ce petit présent, afin que tu connaisses " notre cœur, et pour t'exprimer la joie que " nous avons de te voir." Alors chaque chef de famille me présenta deux saumons séchés, et quelques-uns y ajoutèrent une espèce de gateau fait de poires pilées. Je les fis asseoir, leur distribuai du tabac, et il y eut *grande fumerie.* Ce fut un jour brillant qui fera époque dans leurs annales. Ce même jour, 7 septembre, je baptisai 36 enfans, et le jour suivant j'en baptisai 81, formant un total de 758 enfans baptisés dans cette mission. Il était beau le spectacle de tant de nations différentes réunies sous les auspices de la religion, vivant dans l'intimeté la plus parfaite, et déposant au pied de la croix leurs sujets de rancune, pour n'avoir qu'un même cœur, et offrir

pour la première fois à leur Père commun l'encens de leurs prières. Ce spectacle les étonnait eux-mêmes, et ils ne savaient comment exprimer leur admiration. Ils fumaient ensemble, se donnaient des festins où régnait l'ordre le plus parfait, et il n'y avait plus d'ennemis. L'ardeur pour les choses du ciel ne se ralentissait point ; les heures du soir ne se passaient pas en d'inutiles conversations. Jusqu'à onze heures, on entendait le chant des cantiques, et par intervalle, la voix élevée d'un chef qui prononçait des harangues édifiantes à ses gens. On faisait le signe de la croix ; on répétait ce qu'on avait compris et retenu des explications de l'échelle historique. Enfin c'était un zèle, une ardeur, un entraînement universels.

Cependant une action de cruauté de la part d'un chef à l'égard de son esclave, qui se passa à l'écart, pendant que j'étais occupé à l'instruction, m'affligea sensiblement. Pour un acte d'insubordination, ce malheureux esclave avait reçu de son maître trois coups de dague dont il fut presque blessé à mort. J'y cours, et je trouve cet infortuné baignant dans son sang, pendant que son maître étendu sur une natte le regardait avec un visage courroucé où sembla pourtant se peindre la honte et le regret à ma vue. Je lui témoignai toute l'indignation que j'éprouvais de sa brutalité, et lui dis que je ne m'attendais pas à être témoin de semblables horreurs ; que sa conduite me faisait honte, et que j'avais hâte de quitter ces lieux souillés par de tels forfaits ; puis je le laissai à lui-même. Quelques instans après, je ne fus pas peu surpris de le voir, couvert de honte,

écouter derrière les autres, sans oser se montrer. Je continuai et finis mon instruction sans lui témoigner d'attention, et je me retirais au fort, lorsque ce malheureux, ne pouvant plus supporter le poids de ses remords, perce la foule qui m'accompagne, tombe à genoux devant moi, avoue son crime, déplore avec larmes le malheur qu'il a eu d'abandonner ses résolutions, et me demande pardon avec de grandes promesses pour l'avenir. Je lui fis en versant des larmes et en présence de l'assemblée émue, de sérieuses remontrances sur les tristes effets de la colère, et je le quittai tout consolé, admirant ce trait de grandeur d'âme, dans un sauvage qui n'avait encore que des notions imparfaites de la loi divine. Je conjurai le Dieu des miséricordes d'envoyer des hommes apostoliques pour achever d'éclairer ces pauvres peuples qui ne soupirent qu'après la lumière de l'évangile.

Je me séparai enfin de ces bons sauvages, après leur avoir distribué tout ce qui me restait de croix et de médailles, en leur promettant un plus long séjour au milieu d'eux, aussitôt que la providence me permettra d'y retourner. Mr. Yale eut la politesse de m'accompagner jusqu'à la ferme du fort, et je me souviendrai toujours de l'accueil libéral qu'il me fit. Nous suivîmes le cours d'une petite rivière assez désagréable, qui nous conduisit à la baie, en nous évitant le portage que nous avions fait avec tant de fatigues, quelques jours auparavant. En passant par les différens postes, je baptisai encore quelques enfans, de sorte que le nombre total des baptêmes faits dans le cours de cette mission, fut de 765.

J'arrivai enfin chez moi, le 24 septembre, après une absence de quarante-quatre jours. De sinistres rumeurs avaient couru sur mon sort. J'avais péri misérablement ; on m'avait assassiné ; et par conséquent on m'avait pleuré comme mort, et l'on avait prié pour le repos de ma pauvre âme. Grande fut la joie de mes bons néophytes, et mon retour fut célébré par des actions de grâce.

Les ministres américains sont dans un discrédit dont ils ne se relèveront pas facilement. Les jésuites ont frappé d'un coup terrible ces professeurs intéressés de fausses doctrines, et il n'y a pas d'apparence qu'ils tiennent long-temps contre la force de leurs adversaires. Le loup couvert de la peau de l'agneau ne saurait cacher long-temps son caractère de loup, et il fallait que les calomnies vomies tant de fois contre les prêtres de la Colombie produisissent leurs fruits. Les sauvages de Wallawalla ont donné, dit-on, un exemple de justice sommaire que nous sommes pourtant loin d'approuver. Un soi-disant ministre fut attaché à un poteau ou à un arbre où il resta suspendu pendant plusieurs jours. Les sauvages voulaient l'y laisser mourir ; mais, réflexion faite, ils se contentèrent de le souffleter, de lui tirer les oreilles et de lui tordre le nez. Il fut heureux encore de s'échapper en cette état et de se refugier dans le fort. Le crime qui lui valut ce châtiment était d'avoir calomnié les prêtres. Ceux des dalles ayant appris cette action brutale, qui est si bien dans le goût des sauvages, avertirent les ministres méthodistes, qui étaient au milieu d'eux, d'avoir à s'éloigner promptement, sinon qu'ils procèderaient de la même ma-

nière à leur égard. Ces actes de violence sont réprouvés par la charité chrétienne, et nous les condamnons ouvertement ; mais ils ne sont qu'une conséquence inévitable des procédés ignobles de ces colporteurs de bibles, dont les calomnies enfin confondues devaient amasser des orages menaçans pour leurs têtes et leurs doctrines.

J'ai l'honneur, &c.

M. Demers, Ptre. Mis.

Extrait d'une lettre écrite à M. C. par M. Demers.

Vancouver, 17 mars 1842.

Mon cher et respecté confrère,

Vous voyez que l'hérésie est fidèle à maintenir l'esprit qui lui donna le jour, et qu'elle mène toujours à sa suite ce cortége de vices, qui désola et déchira la chrétienté dans tous les siècles passés, je veux dire l'orgueil, la mauvaise foi, la calomnie et la persécution. Armée de la haine et du mensonge, elle affecte de prêcher un Dieu de charité, un évangile de paix. Mais il n'y a pas de paix avec ces faux prophètes, parce que l'intolérance et le fanatisme sont leurs moyens de prosélytisme, et que toute la charité chrétienne se réduit à ces mots devenus leur symbole ; *accusation, mensonge*. Aussi Dieu ne permet pas que ces fruits amers de l'erreur prennent racine sur cette terre, où il se prépare sans doute un peuple

selon son cœur. Nous apprenons aussi avec consolation que l'hérésie est pareillement en retraite aux îles Sandwich, où elle s'était introduite avec toutes ses œuvres de scandale ; et nous sommes heureux d'espérer que l'autel de Baal ne subsistera pas long-temps devant celui du vrai Dieu : Dagon même a déjà mordu la poussière.

Nous savons, monsieur, que nos lettres ne renferment pas ce vif intérêt de détails, de connaissance approfondie des lieux, des hommes, du climat, du sol, et ces mille qualités qui font les écrits intéressans. Mais comment pourrions-nous nous livrer à de telles études, quand toutes nos heures sont absorbées par un travail incessant, des inquiétudes dévorantes et un état *financier* qui nous oblige d'entrer dans des détails minutieux de ménage, d'économie et de culture, et en différentes localités éloignées les unes des autres ? Il nous faut instruire à toute heure du jour. Nos logis sont continuellement envahis par des troupes de sauvages et d'autres qui reclament des secours spirituels et corporels. Nous ne sommes que deux prêtres pour desservir une immense région, et nous avons à lutter contre treize prédicans qui sement l'ivraie à pleines mains. Encore si nos antagonistes étaient des esprits distingués, capables de connaître et d'observer les convenances sociales.... mais plusieurs de ces ministres sont des hommes sans science, sans éducation, et vous comprendrez que des hommes de ce caractère, des anciens matelots, des anciens *conducteurs de cage*, ne peuvent observer dans leurs rapports sociaux,

cette libéralité généreuse qu'on se doit entre personnes mêmes de principes opposés, et comme il convient à des esprits cultivés. Avec eux, il nous faut sans cesse avoir les armes à la main. On conçoit les moyens dont ils peuvent se servir pour arracher à Dieu les pauvres sauvages, dont la légèreté naturelle et l'intérêt sordide offrent tant de prise à la séduction. Nous avons la truelle d'une main, et l'épée de l'autre, comme les juifs pour rebâtir leur temple, et quelquefois nous avons la douleur de voir arracher de l'édifice sacré des pierres posées avec des peines infinies. Non, vous ne connaissez pas notre situation.

Monseigneur de Juliopolis a dû transmettre à Québec un rapport bien diffus d'une mission que j'ai faite au fort Langley, sur la rivière Fraser. J'ai su, depuis mon retour, qu'un chef de la baie, dans la vue de s'attirer de la considération, s'est avisé de confesser les autres sauvages. Il leur disait que c'était une bonne chose, puisque les prêtres le faisaient. La logique des sauvages n'est pas très-profonde : ces pauvres aveugles se sont laissés persuader sans peine, et mon sauvage d'absoudre ! Cette momerie grotesque démontre après tout la docilité de ces peuples à accepter la foi avec ses œuvres les plus pénibles. Cependant les Canadiens qui se trouvent avec eux les détournent de ces pratiques sacriléges.

Le chef Yougletas, dont il est fait mention dans mon dernier rapport, deviendra, j'espère, un moyen de salut pour sa nation. Après avoir suivi avec beaucoup d'attention, au fort Langley, tous les exercices de la mission, il rapporta tout

à ses co-sauvages Yougletas, et revint quelques jours après au fort demander d'autres échelles historiques. D'après ce trait, j'irais sans aucune crainte trouver ce pauvre peuple chez lui, pour l'évangéliser. Quel immense bienfait de Dieu, si l'évangile adoucissait ces féroces enfans des forêts, devenus un fléau pour les autres nations de la baie ! Vers ce même temps, deux autres chefs à qui j'avais donné des échelles historiques, réconcilièrent deux nations sur le point d'en venir aux mains. " Vous avez promis, dirent-ils, à " notre père le prêtre, d'écouter la parole du " grand maître. Vous lui avez dit que vous re- " jetiez le mal. Voyez le papier qu'il nous a " laissé : plus de querelles ; retournez sur vos " terres." Ils furent écoutés.

Les sauvages de la Colombie sont sujets à une maladie terrible et fort semblable à la lèpre des Juifs. Cette maladie cruelle est contagieuse, et aussitôt qu'elle se déclare, la malheureuse victime est séquestrée sans pitié de sa famille, de ses parens et de ses amis, logée dans une case à l'écart, et n'a plus de communication avec ses semblables, que de voix et de loin. On ne touche pas à ce qui a servi à son usage. On lui donne avec circonspection des médicamens qui lui procureront quelquefois la guérison, si le mal n'est pas invétéré, et sans gravité alarmante. Une femme en est morte dernièrement dans un état difficile à décrire. Ses pieds, ses mains et surtout son visage, dans une putréfaction complète, répandaient au loin une odeur infecte et insupportable. Cette maladie a résisté jusqu'à ce jour à la science des médecins du lieu.

Pendant que les nations de la baie nous causent tant de consolation, et qu'elles se montrent si zélées à apprendre les choses du ciel, celles de Cowlitz, à une faible distance de ma demeure, se montrent insouciantes, sont arriérées, et nous causent peu de contentement. Ces sauvages, comme je l'ai déjà rapporté, sont légers, inconstans et surtout adonnés aux jeux de mains et de roulette, où ils perdent souvent tout ce qu'ils possèdent, et d'où s'ensuivent des haines et des querelles funestes. Dieu aura pitié d'eux, sans doute, et les prières ferventes des bonnes âmes du Canada, obtiendront pour la Colombie ces prodiges de miséricorde qui furent si fréquens au berceau du christianisme.

Parmi les coutumes plus ou moins bizarres que les sauvages tiennent de leur antique tradition, j'ai remarqué celle-ci comme étant féconde en désordre et en immoralité. Il est d'usage de percer les oreilles des enfans à l'âge de deux ou trois ans, et cette cérémonie se fait avec beaucoup de solennité et de pompe. Elle commence par un festin somptueux où le père appelle tout ce qu'il peut trouver de désœuvrés et de gourmands. On y fait pendant plusieurs jours des jeux, des danses et autres divertissemens; après quoi le père perce lui-même les oreilles de ses enfans, et y suspend de ses mains ensanglantées des ornemens *précieux* d'*aïkwa* ou d'autres matières. Après cette cérémonie, les convives se partagent et emportent tout ce qui lui reste de ménage et de comestibles, tels que poisson, fusils, couvertes, &c., et vous laisse

mon sauvage et sa famille dans une pénurie parfaite.

Les sauvages de la Colombie ont aussi leur sorcellerie ou jonglerie dont on rapporte des choses extraordinaires. Je ne vous en dirai rien, car j'ignore jusqu'à quel point la supercherie ou le démon peuvent entrer dans ces œuvres noires, qui sont pourtant un obstacle à la diffusion de l'évangile. Au reste, le rapport que je pourrais vous en faire ne serait qu'une reproduction plus ou moins rapprochée de ce que vous avez lu dans Charlevoix sur les jongleries des sauvages du Canada. Ils tiennent beaucoup à ces superstitions, et il s'écoulera bien du temps avant qu'ils n'y renoncent entièrement. Ces jongleries où ils croient à la présence d'un esprit malfaisant, ressemblent quelquefois à une obsession, et sont souvent la suite et la conséquence d'une mauvaise action. Un sauvage se présenta un jour devant moi, dans un accès de colère et de fureur réfléchie. Il avait un chapelet sur lequel je lui avais appris à réciter le chapelet de la Ste. Famille. Il m'avait fait les plus belles promesses, donné les plus consolantes espérances, même il avait renvoyé une de ses femmes. " Tiens, dit-" il, reprends ton chapelet, j'ai repris le mau-" vais cœur, et je suis déterminé à tuer, cette " nuit même. " Il me fut impossible de calmer ce cœur ulcéré, ni de le détourner de son projet de vengeance. Mais par un bonheur providentiel, un incident empêcha la consommation de ce crime. Cependant après quelques jours, la loge de ce furieux retentissait du bruit de la sorcellerie

qu'ils appellent *Tamanwas.* Dieu veuille avoir pitié de ce malheureux.

....

Je demeure, &c.

M. Demers, Ptre. Mis.

NOUS croyons faire plaisir à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux les extraits suivans d'un journal qu'a tenu Mr. Bolduc, de son voyage de Boston à Valparaiso, ainsi que des lettres écrites par ce Monsieur et son confrère, Mr. Langlois, le long de leur route, jusqu'à leur arrivée à la Colombie.

Extraits du journal de Mr. Bolduc.

" Le samedi soir, 11 septembre, Monseigneur de Boston m'invita à faire l'office public le lendemain, dans sa cathédrale ; ce à quoi je me prêtai volontiers : mais la providence en décida autrement. Peu de temps avant que l'office commençât, le vent s'étant élevé favorable pour sortir de la baie de Boston, notre capitaine mit à la voile et nous fit avertir de nous rendre à son bord en grande hâte. Il fallut laisser là l'office et partir sans mot dire. Par bonheur, il y avait encore un prêtre qui n'avait point dit la messe ; car les fidèles se seraient passés d'office ce jour-là. Nous nous rendîmes au port, où le vaisseau nous attendait à la voile. Nous fîmes deux lieues à l'aide d'un petit vent d'est qui nous manqua bientôt, et nous demeurâmes ancrés le 12 et le 13, près de la petite île St. George, que les Américains fortifient en ce moment. Ces deux jours, qui furent fort beaux, nous procu-

rèrent la vue intéressante de Boston et de ces environs, que nous n'avons pas eu le temps de visiter.

" Le 14 au matin, il s'éleva un fort vent de nord-est ; nous levâmes l'ancre et dirigeâmes notre course au sud-est. A midi, nous avions déjà perdu la côte de vue. Je ne pus alors me défendre de la mélancolie et des tristes pensées qu'elle me suggérait. Pour la première fois de ma vie, je me voyais en pleine mer : n'ayant pour fixer mes regards que la frêle embarcation qui devait me défendre contre tous les assauts de la mer que l'on peut attendre dans une navigation de plus de 4500 lieues, et dans des endroits aussi dangereux que le sont ceux qui avoisinent le cap Horn. J'avoue que si j'avais eu d'autres motifs d'entreprendre ce voyage que ceux de la religion, et qu'on m'eût proposé de retourner sur mes pas, je ne me serais pas laissé prier bien long-temps, et j'aurais revu le Canada en peu de jours. Ces sombres pensées me laissèrent bientôt pour faire place au mal de mer, qui heureusement ne dura que deux jours pour moi ; Mr. Langlois en eut pour trois jours. Le vent tint bon jusqu'au 17, mais le soir du même jour il devint un peu trop fort, du moins à mon jugement, et nous obligea de mettre à la cape et de nous faire battre par les flots d'une manière un peu nouvelle pour nous, qui n'avions jamais vu que le St. Laurent aux environs de Québec.

" Le 19 septembre, nous eûmes du calme. Depuis long-temps le capitaine m'invitait à monter dans les mâts. Je me laissai enfin gagner ;

mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'à la simplicité de la colombe je n'avais pas joint la prudence du serpent. Je n'étais pas à 20 pieds audessus du vaisseau, que je vis grimper après moi plusieurs matelots armés de cordes. Je voulus leur échapper, mais, votre serviteur....ils me saisirent par les jambes et m'attachèrent au milieu d'une échelle de cordes. Ce ne fut qu'en promettant de payer une bouteille de vin à mes bourreaux que j'obtins ma liberté.

" Le 20 septembre, étant par les 35° 40' de latitude nord, et 57° 10' de longitude ouest du méridien de Greenwich, nous fûmes favorisés d'un bon vent de nord-ouest, et nous commençâmes à apercevoir une grande quantité d'exocets ou poissons volans. Le 30, étant à 27° de latitude, nous éprouvâmes un calme parfait; mais, le soir, nous eûmes la pleine lune, et, avec elle, les vents alizés, que nous attendions depuis plusieurs jours.

" Depuis le 20 septembre, la température, qui s'était toujours maintenue entre 75° et 87° du thermomètre de Farenheit, devint, pendant quelques jours, un peu plus basse et très-humide, surtout le soir, ce à quoi nous ne nous attendions guère en passant dans la zône torride; car, suivant les rapports de quelques voyageurs, nous aurions dû éprouver des chaleurs excessives.

" Depuis notre départ de Boston, nous avions toujours dirigé notre course vers le sud-est, mais dans la nuit du 4 octobre, le vent changea un peu de direction, de manière que nous ne pouvions

plus tenir la marche ordinaire; notre capitaine voyant que nous n'étions qu'à 33° à l'ouest de Greenwich, et craignant, faute de connaissances suffisantes, de passer trop près du cap St. Roch, extrémité orientale de l'Amérique du Sud, changea notre course, et nous retournions sur nos pas par un vent de huit milles à l'heure, et cela devait durer jusqu'au moment où les vents deviendraient meilleurs. Rien ne pouvait nous contrarier davantage: nous étions déjà sur mer depuis près d'un mois, ayant encore plus de 4000 lieues à faire, et ce contre-temps devait nous retarder au moins de deux ou trois semaines. Nous entreprîmes de faire changer d'avis au capitaine; nous lui représentâmes qu'à mesure que nous approcherions de l'équateur, les vents deviendraient plus favorables, et qu'en deux jours seulement de bon vent il pourrait s'approcher de la côte d'Afrique autant qu'il le voulait. Là-dessus il se laisse gagner et nous voilà en route. Deux jours après nous avions du vent comme il en désirait.

"Le 7 octobre, ayant fait les calculs ordinaires pour déterminer notre position géographique, je trouvai que nous étions par les 31° 28' de longitude ouest de Greenwich, et 14° 39' de latitude nord. Ainsi, dans l'espace de deux jours seulement, nous avions rangé presque toutes les Indes occidentales à notre droite, et à notre gauche, les îles du Cap-vert et une partie de la Sénégambie, n'étant éloignés de la côte d'Afrique que de 260 lieues tout au plus, mais de plus de 300 des côtes de l'Amérique méridionale. Nous perdîmes espérance de voir la terre avant d'arriver aux côtes de la Patagonie. Le temps étant

toujours beau et le vent favorable, nous nous trouvâmes, le 10 octobre, à 7° 52' de latitude; mais le vent manqua sur le soir, et nous eûmes pendant quatre jours seulement tous les changemens possibles de temps et de température : le chaud, le froid, des coups de vent assez forts, puis des orages assez abondans de pluies presque toujours suivis de plusieurs heures de calme. Il se passa un jour, surtout, où nous éprouvâmes jusqu'à trois fois tous ces changemens. Le 14 octobre nous nous rendîmes à 4° 17' de latitude nord, où nous eûmes vent contraire pendant trois jours, après lesquels les vents alizés revinrent enfin à notre secours.

" Nous passâmes l'équateur le 19, à 9½ heures du soir, par 25° de longitude ouest de Greenwich. L'aiguille aimantée éprouvait une variation de 9° 30', et la plus haute température de la journée avait été de 82° de Farenheit. Suivant une ancienne coutume, nous nous attendions à recevoir le *baptême* dit de l'équateur, mais point du tout ; notre capitaine, ainsi que la plupart des gens de son équipage, étant encore infidèle, crut probablement, suivant une erreur du temps passé, que le baptême qu'il nous administrerait ne serait pas valide aux yeux des marins chrétiens auxquels nous aurions affaire dans la suite. La cérémonie fut donc autre qu'attendue, sans cesser d'être curieuse pour ceux qui ne furent point obligés d'y passer. Vers neuf heures du soir, tous les matelots au nombre de 7, de la bande principale, dans un équipage à faire peur, entourèrent ceux qui n'avaient pas encore passé la ligne équatoriale. Ils ne tar-

dèrent pas à s'emparer d'un jeune matelot qu'ils plongèrent jusqu'aux épaules dans une cuve d'eau, et, après lui avoir passé sur le visage un mélange de graisse et de goudron, ils le rasèrent avec un long rasoir de bois, puis le renvoyèrent après, lui ayant préalablement administré quelques seaux d'eau par la figure. Venait ensuite notre tour; mais voyant que nous avions fort peu de dispositions pour passer par cette triste cérémonie, ils se contentèrent de nous demander quelques bouteilles de vin, que nous fûmes forcés de leur payer sur-le-champ. Le second avait à subir le même sort, mais il ne fut pas si heureux que nous. Il lui passa par la tête de faire résistance; alors tous se précipitèrent sur lui, et l'ayant lié avec des cordes, ils lui firent chèrement payer les petites misères qu'ils avaient éprouvées de sa part. Vous les eussiez vus lui jeter de bon cœur des sceaux d'eau par tout le corps; et lui de faire la plus chétive mine que l'on puisse imaginer.

" Cette soirée fut pour tout l'équipage une véritable fête, et les chants de toute espèce furent prolongés fort avant dans la nuit. Le lendemain, la fête devait durer encore; aussi, avant cinq heures du matin, notre *cook* avait déjà assassiné plusieurs poulets et un jeune porc qui nous fournit bonne chair pendant plusieurs jours. La fête aurait été complète, si nous eussions eu de l'eau fraîche; mais celle que nous avions, étant exposée au soleil depuis un mois, était devenue tellement épaisse, qu'en plusieurs circonstances nous aurions eu besoin de la mâcher.

Cependant avec cela, il fallait faire soupe, thé, café, &c."

Mr. Bolduc, après avoir décrit le beau spectacle que présentent les nuits de la zône torride, et exprimé le plaisir qu'il avait de le contempler chaque soir, continue ainsi:

" Lorsque le temps était calme, mon confrère et moi, nous chantions, assis sur la poupe, quelques psaumes ou cantiques les plus propres à rendre grâce à Dieu des bienfaits qu'il nous accorde tous les jours. Nous n'oubliions pas celle que nous regardons comme notre mère et notre protectrice, celle que l'église salue du nom d'étoile de la mer, et plus d'une fois l'*Ave, maris stella*, ou quelques autres antiennes consacrées au culte de la mère de Dieu, furent la matière de nos chants. Vous concevez facilement que nos concerts étaient bien faibles, mais ils ne laissaient pas de faire sur nous des impressions que ne produisent pas toujours les chants les plus étudiés. Les gens de l'équipage nous écoutaient de loin et en silence. Quelquefois l'un d'eux s'approchait de nous, et si nous cessions, " chantez donc encore," nous disait-il; et nous nous rendions à sa demande. Oh! combien de fois ces circonstances m'ont rappelé saint Vincent de Paul en Afrique! lui aussi chantait les louanges du Seigneur et les gloires de Marie devant des personnes qui ignoraient les principes de la vraie religion. Ses chants produisaient sur les cœurs de ces infortunés des effets merveilleux, et opéraient des conversions. Mais il était saint; son cœur n'avait point connu le mal; ses pieds n'étaient point

sortis du sentier de la justice, et son âme brûlait de l'amour du bon maître qu'il servait. Que de retours salutaires ces pensées m'ont fait faire sur moi-même ! Je me prêtais volontiers à ces pensées et à mille autres réflexions ; c'étaient autant de grâces dont Dieu se servait dans sa miséricorde pour augmenter ma foi et mon courage.

" Le jour de la Toussaint, nous eûmes un vent de huit milles à l'heure ; malgré cela la mer n'était point grosse, et de grand matin je célébrai la sainte messe, m'unissant d'intention aux prières de mes amis du Canada. Ce fut pour moi une grande consolation de pouvoir me joindre ainsi par le plus auguste des sacrifices à l'église militante, pour honorer la mémoire et le triomphe de cette multitude de martyrs, de confesseurs et de vierges de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, que personne ne peut compter.

" Le 7 novembre, qui était un dimanche, nous eûmes du calme vers quatre heures du soir. Le grand nombre d'oiseaux qui environnaient le vaisseau me rappela ce que j'avais lu dans les *Annales de la propagation de la foi*, que deux missionnaires allant aux îles Sandwich, prenaient quelquefois plaisir à pêcher des oiseaux à la ligne. J'avais trouvé la chose curieuse ; cependant rien de plus réel. Je jetai à la mer quelques lignes, et en moins de dix minutes, j'avais en ma possession deux pièces de gibier de l'océan atlantique. Le premier qui eut la complaisance de se laisser capturer était une *satanique* ou *oiseau de tempête.* Cet oiseau est de la seconde famille

de l'ordre des *palmipèdes*, c'est-à-dire, oiseaux qui ont les pieds palmés, ce qui les rend propres à la natation. De tous les oiseaux aquatiques, ce sont ceux qui se tiennent le plus constamment éloignés des terres. Lorsqu'ils sont fatigués de voler, ils marchent sur l'eau en se soutenant de leurs ailes, ce qui leur a fait donner le nom de pétrels ou petits-Pierre, par allusion à la marche de St. Pierre sur les eaux. Lorsque ces oiseaux, qui ne sont pas plus gros que les hirondelles du Canada, cherchent un asile sur les vergues des navires, c'est un signe certain de tempête. Le second que je pris est du même ordre et de la même famille que le premier, quoique bien plus gros. Il porte le nom de *mouette* ou *goëland.* Ses dimensions sont plus grandes que celles du goëland du Canada. Cet oiseau a le bec comprimé et la mandibule supérieure arquée vers le bout et formant avec l'inférieure un angle saillant en dessous. Je n'ai jamais vu d'oiseaux si voraces au monde : ils se jettent même sur les flottans des lignes, et auraient le cœur de les avaler, si la largeur de leur gosier le leur permettait. Leur nombre est considérable. Les uns sont gris, les autres sont noirs et n'ont de blanc que le tour des yeux ; ces derniers sont presque de la grosseur d'une oie sauvage, et ont près de six pieds d'envergure.

" Le 12 du même mois, nous eûmes encore un jour de calme qui fut employé avec plaisir à pêcher des oiseaux. Pour cette fois, la pêche fut extraordinaire. Outre les mouettes blanches encore plus grosses que les noires, nous prîmes une *albatros*, oiseau de la même famille que les

mouettes, mais prodigieusement plus gros. Il est facile d'en juger par son envergure qui était de douze pieds ; son corps n'était pas aussi long que celui d'un mouton, mais il était aussi gros. Le bec de ces énormes oiseaux, qui a un demi-pied de long, est fort et tranchant, ayant à peu près la forme de celui des mouettes. Ils se nourrissent principalement de poissons qu'ils attrapent en rasant la surface de la mer, ou en plongeant à une petite distance. Leur belle couleur blanche leur a fait donner le nom de *moutons* du cap Horn ; car c'est surtout là qu'on les trouve en grand nombre. Les anglais leur donnent le nom de *frégate.* Le même jour, notre capitaine joignit la chasse à la pêche, et nous procura le plaisir d'une promenade en chaloupe. Nous fûmes suivis par un requin qui se laissa capturer à notre retour au navire.

" Le 13, la mer nous parut couverte d'oiseaux aquatiques, ce qui nous fit soupçonner que nous n'étions pas bien éloignés du Rio de la Plata. Les calculs vérifièrent nos soupçons. Cet endroit est très-redouté des marins à cause des tempêtes de vent d'ouest qui y règnent presque continuellement. Nous commencions à craindre ; car jusque là nous n'avions eu que des vents bien ordinaires. Dans la nuit du 14, le vent commença en effet à souffler avec force, et continua ainsi pendant deux jours, après lesquels nous eûmes un calme de vingt-quatre heures. Ceci se renouvela durant neuf jours qui furent perdus pour nous. Le temps revint ensuite au beau de pluvieux qu'il avait toujours été depuis le tropique du Capricorne.

“ Après quelques heures de calme, le 20 novembre, notre *cook* prit un superbe dauphin au harpon. Cet animal fournit d'excellente huile, et sa chair, lorsqu'elle est fraîche, est, à quelque chose près, aussi bonne que celle de l'esturgeon du Canada. Celui que nous prîmes avait environ huit pieds de long.

“ Depuis le tropique du Capricorne, nous avions vu quelques marsouins et peu de baleines. Mais lorsque nous eûmes atteint le Rio de la Plata, nous commençâmes à en voir quelques-unes ; le 20 novembre surtout, la mer en était remplie. Ces énormes cétacés, en rejetant leurs bouffées d'eau, font quelquefois entendre un bruit semblable à celui d'une machine à vapeur à haute pression. Nous eûmes ce jour-là l'image d'une des plaies d'Egypte. Pendant près d'un demi-mille, la mer nous parut couverte de sang. Je ne sais si l'on peut attribuer cela à quelques combats entre eux ou à quelque attaque de leur ennemi ; ce que je puis dire, c'est que la chose fut telle que je la rapporte.

“ Le 22 novembre, la mer changea de couleur : de bleue qu'elle était, elle revint blanche, ce qui nous annonçait la proximité de la terre. La chose continua ainsi pendant plusieurs jours, sans que nous aperçussions rien. Le 26 nous atteignîmes fond à 80 brasses, et le suif attaché sous l'extrémité inférieure de la sonde apporta de beau sable noir. En cas de tempête, le capitaine fit préparer une ancre.

"Le lendemain, étant par 45° 17' de latitude sud, nous aperçûmes, quoiqu'avec peine, le cap des deux baies, situé du côté nord de l'entrée de la baie saint Georges. Après quelques jours de vent contraire et de calme, il survint un bon vent de nord qui nous fit faire dix milles à l'heure pendant 24 heures, et nous jeta de l'autre côté de la baie. A six heures du matin, le 30 novembre, nous entendîmes le second s'écrier: "terre, terre." En effet nous n'étions tout au plus qu'à quatre lieues des côtes de la Patagonie, que nous rangeâmes en peu de jours, grâce au bon vent dont nous fûmes favorisés. Vous ne sauriez croire, cher ami, quelle joie nous éprouvâmes à la vue de cette terre que nous n'avions pas vue depuis 78 jours. Nous aurions bien désiré de mouiller quelque part pour faire de l'eau douce; car notre provision commençait à diminuer. Depuis le 15 novembre nous étions réduits à la ration. Il est vrai qu'elle était encore forte; nous en recevions trois bouteilles, dont presque deux étaient employées à l'usage de la cuisine. Cependant le capitaine ne le jugea pas à propos, et il fallut en passer par là.

"Les côtes de la Patagonie, qui s'étendent entre les 36e. et 56e. parallèles, se composent de montagnes, dont l'élévation surpasse quelquefois 650 et 700 pieds; on remarque aussi quelques endroits qui sont très-bas, ce qui présente une variété que l'œil ne saurait se rassasier d'admirer. L'escarpement de plusieurs les rend inaccessibles pour toute espèce de vaisseau. Le mauvais vent que nous éprouvâmes le 1 décembre nous força de renoncer au projet de

passer par le détroit de Le Maire, qui sépare la terre de Feu de l'île ou terre des Etats. Le 8 au matin, nous nous trouvâmes, au lever du soleil, tout près de la côte. Au nord, nous avions les hautes montagnes de la terre de feu ; au sud, la terre des états, composée aussi de hautes montagnes condamnées, comme les premières, à d'éternels frimas.

" Comme le vent était fort, nous ne jouîmes pas long-temps de la vue de la terre de Feu ; il n'en fut pas ainsi de la terre des Etats. Le vent devint très-faible vers midi, et le courant nous en approcha à la distance d'une lieue tout au plus. Toute cette terre, qui a plus de douze lieues de long sur quatre de large, n'offre pas une plaine ; le tout est occupé par une suite de montagnes gigantesques dont les têtes inégales en forme de cône et couvertes de nuages heurtent et découpent les nuages. Les parties basses paraissent couvertes d'une mousse longue et épaisse que les premières chaleurs de l'été commençaient à faire reverdir. A l'endroit où finissent les neiges, on voit plusieurs torrens prendre naissance, se précipiter en surmontant tous les obstacles, et finir par briser sur des masses inébranlables de roc, leurs eaux qui jaillissent dans les airs et sur lesquelles viennent se peindre les couleurs de l'arc-en-ciel. Pour une personne jouissant continuellement de la vue de la terre, ce spectacle n'aurait rien eu de bien admirable, mais il en était autrement pour nous, qui, pour la première fois depuis trois mois, contemplions la terre de très-près.

" La terre des Etats, la terre de Feu et les îles qui en font partie sont le refuge d'une nation très-peu nombreuse, à laquelle on donne le nom de Paicherais ou Ycanacus : c'est le peuple le plus méridional connu jusqu'à présent.

" Les eaux qui environnent ces contrées sont abondamment peuplées d'oiseaux. On y trouve, outre ceux dont j'ai déjà eu occasion de parler, une quantité prodigieuse de canards sauvages plus petits que ceux du Canada, dont ils diffèrent encore par le plumage. Les pigeons du cap Horn y sont aussi en grand nombre ; ils suivent les vaisseaux des jours entiers, afin d'attraper quelque chose à manger. C'est un oiseau assez joli et de la grosseur d'un pigeon domestique. Son plumage est un mélange de noir et de blanc sur les ailes et le dos ; le reste de son corps est couvert d'un beau duvet blanc. Ses pieds sont palmés, et lorsqu'il est fatigué du vent, il marche sur l'eau à la manière des pétrels. Quoique ce petit habitant des mers australes ne soit pas beaucoup exposé aux vexations de l'homme, il paraît néanmoins avoir un moyen de défense. En ayant pêché un à la ligne, je voulus le caresser, mais il n'entendit pas badinage, et paya mes caresses d'une bouffée d'huile très-désagréable par sa puanteur qu'il laissa échapper de son gosier : ce qu'il renouvela toutes les fois que quelqu'un voulut lui toucher.

" Lorsque nous eûmes doublé le cap St. Jean, qui forme la partie orientale de la terre des Etats, le vent tomba, et nous entendîmes le bruit lointain des flots. Je montai alors dans le grand

mât, afin d'apercevoir de plus loin la mer que nous entendions gronder. J'aperçus en effet à une petite distance des flots terribles se briser sur les roches de quelques petites îles. Dès le matin, le capitaine avait fait descendre les plus hautes voiles, de sorte qu'il n'en restait plus que deux de haut. Tout cela nous annonçait la proximité du fameux cap Horn. Notre crainte ne diminua pas, cher ami, lorsque nous vîmes s'élever un fort vent de sud-ouest. Il n'y avait aucun danger cependant, mais il dura trois jours de la sorte, et nous obligea de porter au sud-ouest ; aussi le 7 décembre nous nous trouvâmes à 59° 45' de longitude ouest de Greenwich et 56° 47' de latitude sud.

" Notre capitaine qui, jusque là, avait été si gai et si agréable, commença à devenir sombre. Enveloppé d'une longue redingotte, et la tête couverte d'un casque qui lui descendait jusque sur le milieu du visage, il se promenait en silence sur le pont ; puis descendant dans la chambre, il nous disait : " Bientôt vous allez voir quelque chose, oui, et quelque chose que vous n'avez pas encore vu." Le 8 décembre, jour de la Conception, le vent cessa de grand matin, et pendant deux heures il tomba de la neige fondante, après quoi le vent s'éleva favorable (*a*).

(*a*) La température, qui était considérablement diminuée depuis quelques jours, ne fut que de 38° de Farenheit à midi : le matin elle avait été à 32°. C'est la plus basse température que nous ayons eue. Le vent joint à la pluie, à la neige, et quelquefois à la grêle, ne laissait pas de faire passer de bien tristes nuits aux pauvres matelots obligés de demeurer sur le pont pour veiller à notre sûreté ; encore, s'ils eussent été bien vêtus ; mais pour la plupart, ils étaient nus.

« Plusieurs aussi assurèrent que s'ils mettaient le pied à terre, le cap Horn ne les verrait qu'une fois. Si tel est le climat de ces contrées dans les mois de décembre et de janvier, pendant lesquels a lieu leur été, que doivent faire les pauvres habitans des terres magellaniques et de la Patagonie dans les mois de juillet et de juin, alors que le soleil paraît à peine sur leur horizon.

« Quant à nous, nous n'eûmes guère à souffrir du froid, ni le jour ni la nuit, durant laquelle nous ne pouvions presque pas dormir. Bien que le vent ne fût pas très-fort, la mer était si grosse que nous étions à tout moment exposés à être jetés hors de nos lits. Le pire pour moi était le froid que j'éprouvais aux mains et aux pieds ; car dès le 3 décembre je ressentis une attaque de scorbut, maladie peu dangereuse, mais incommode et causée par le manque d'exercice, l'humidité du vaisseau et les viandes salées. Les mains m'enflèrent au point que je ne pouvais plier les doigts sans beaucoup de peine et sans de vives douleurs. Mes pieds ne furent pas si malades. Je fus donc obligé pendant quelque temps de prendre un exercice continuel : je marchais et sautais sur le pont du navire, je me battais les mains sur les épaules, puis quelquefois je fesais la manœuvre avec les gens de l'équipage. Je fus réduit aussi à ne manger que du biscuit avec des pommes de terre et de l'eau. L'exercice et cette nourriture que vous avouerez sans peine n'avoir rien eu de trop recherché, arrêtèrent les progrès du mal qui diminua même insensiblement, de sorte que le jour de Noël je

ne ressentais presqu'aucune douleur. Je perdis alors la peau de toutes les parties qui avaient été attaquées. Dieu m'a fait la grâce d'endurer avec patience cette petite incommodité, qui est la première que j'aie eu a lui offrir depuis que je suis à son service.

" Nous eûmes du calme le 9 et le 10. Dans la nuit il s'éleva un fort vent, mais il nous était contraire et il nous obligea de porter au sud jusqu'au 13, où nous nous trouvâmes à 58 ° 43' de latitude sud. Depuis le 5 décembre le jour ne s'était point couché, et il faisait aussi clair pendant la nuit qu'il a coutume de le faire en Canada, lorsque l'on a une belle aurore boréale. La nuit du 12 au 13 fut surtout remarquable par sa grande clarté. A minuit on pouvait lire avec autant de facilité sur le pont qu'on peut le faire à Québec à quatre heures du soir à pareil jour. Le 14, le soleil se leva à 2 heures et 48½ minutes du matin, et ne se coucha qu'à 9 heures 11½ minutes du soir. Nous doublâmes le cap Horn par un bon petit vent et par une température assez agréable (41 ° Farenheit). Je fis ce jour-là le calcul de notre marche depuis Québec, et je trouvai, en comptant les principaux détours sur mer, que nous avions fait une course de 4,269 lieues de 25 au degré. Si notre joie était grande, celle des gens de l'équipage ne l'était pas moins, et notre capitaine recouvrait sa gaîté.

" Le cap Horn, situé dans la petite île du même nom, est remarquable par sa hauteur et sa configuration extraordinaire. Il est regardé comme la terre la plus méridionale faisant partie du con-

tinent de l'Amérique et comme l'extrémité des Cordilières. Vous savez combien ce cap est redouté des voyageurs à cause des tempêtes qu'ils y éprouvent ordinairement, et dont, grâce à Dieu, nous avons été exempts. Quelques-uns pour n'avoir point à le doubler, s'exposent à la navigation périlleuse du détroit de Magellan, surtout lorsqu'il s'agit d'entrer dans l'océan pacifique, qui n'est pas toujours aussi pacifique qu'on le croit ordinairement; nous en eûmes la preuve le 16 décembre. Au lever du soleil, nous passâmes à la vue des îles de Diego Ramirez. Quoique le vent ne fut pas fort, la mer était très-grosse, ce qui augmenta avec le vent qui devint assez fort pour nous faire faire plus de dix milles à l'heure avec deux petites voiles qui n'avaient pas plus de quinze pieds carrés. Le vent nous était des plus favorables, aussi fîmes-nous cinq degrés de longitude en moins de vingt-quatre heures.

" La mer, lorsqu'elle est calme, a un degré de charme qui n'échappe pas au cœur sensible aux beautés de la nature ; il y a paix dans tout ce qui environne ; c'est une vaste solitude qui offre l'image d'une âme qui a remporté une victoire complète sur ses passions. Mais je ne sais si ce genre de beauté ne serait pas surpassé par la majesté de la tempête, si l'on pouvait toujours la contempler sans frayeur. De loin vous l'entendez s'annoncer par une voix semblable aux roulemens du tonnerre, les vagues se succèdent, se pressent, se poussent ; bientôt l'immensité de l'océan ne suffit plus à leur nombre, elles se heurtent et se brisent. L'image de la confusion

du chaos se présente à vos yeux. Au milieu de tout cela se jouent une multitude d'énormes cétacés auxquels le navire semble vouloir disputer la palme de la vitesse. " *Ceux qui descendent avec leurs barques à la mer, ceux-là voient les merveilles que Dieu opère dans la profondeur des flots ; c'est pour eux que les élans de la mer sont admirables, ils entendent la tempête sonore qui ébranle les montagnes sur leurs bases solides.*"

Mr. Bolduc, après quelques mots que lui inspire la vue des dangers de la mer sur l'amour des richesses, qui fait affronter à l'homme des périls de toute sorte pour se transporter jusqu'aux lieux les plus reculés du globe, poursuit ainsi : " Mais je m'arrête : à ces entreprises excitées par des motifs d'intérêt dans leur principe, vient se joindre un motif plus noble et non moins puissant que celui des richesses. La charité n'inspire pas maintenant moins de hardiesse que la cupidité ; la connaissance de l'évangile, voilà le précieux trésor que la piété des chrétiens exporte aujourd'hui chez les infidèles plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie et de la mort. Jusqu'à ces dernières années le démon avait exercé sur ces malheureux un empire absolu. Depuis des siècles, il les reconnaissait pour des victimes qui ne pouvaient lui échapper, il les foulait à ses pieds avec audace, et leur demandait avec insolence : où est donc votre Christ? Voici que la foi lui répond avec fermeté, et oppose une barrière puissante au cours de ses victoires. Grâce à la navigation, il n'y aura bientôt plus de nations assez reculées pour ne pouvoir pas participer

aux secours évangéliques que leur prépare la belle société de la propagation de la foi. Oh ! oui, la charité est de tous les temps et s'étend à tous les lieux. Ciel, faites-en éclater votre joie, et vous aussi, saints apôtres, parce que le Seigneur a vengé votre sang. Louez votre Dieu, vous tous qui êtes ses serviteurs et qui le craignez, petits et grands, parce que le Seigneur notre Dieu, le tout-puissant, est entré dans son règne ; réjouissons-nous tous et rendons-lui gloire, parce que sa miséricorde est éternelle. Réjouissez-vous, église d'orient, vous qui étiez stérile ; église d'occident qui étiez sans enfans, poussez des cris de joie. Peuples infidèles, la longue chaine de vos iniquités est enfin rompue, l'empire de satan va finir, sa condamnation est prononcée, vos terres encore dégoutantes des abominations de l'enfer vont être purifiées par la présence de votre Dieu. Sur vos montagnes va briller l'étendart du salut ; faites éclater votre jubilation, parce que le Seigneur vous appelle à une nouvelle vie, accourez à lui, venez au festin qu'il vous prépare, vous serez son peuple, et lui, il sera votre Dieu. Faibles créatures, sans autre appui que celui d'une frêle embarcation, sillonnez avec courage la surface des eaux sur lesquelles l'esprit de Dieu se reposa au moment de la création. Sans crainte, volez au secours de vos frères, ne le cédez pas en courage à ceux qui courent après les richesses. " Franchissez, franchissez les portes, préparez la voie aux peuples, aplanissez la route, écartez les obstacles, élevez l'étendard à la vue des nations." (*Isaïe.*) Vous qui êtes encore en paix sur la terre, invoquez chaque jour le Dieu qui porte le

trouble dans les entrailles de la mer et dans l'harmonie de ses flots. Priez-le, au nom de son Fils bien-aimé, qui doit avoir les nations pour héritage et dont la droite offrit un refuge à Pierre manquant de foi, et préserva plus d'une fois du naufrage l'apôtre des gentils ; conjurez-le au nom de Xavier, protecteur de la foi, d'avoir pitié du pauvre missionnaire, qui, sans prendre conseil de la chair ni du sang, a abandonné ce qu'il y a de plus cher, ses parens, ses amis et son pays. Attirez sur lui les bénédictions du ciel pendant les jours de sa navigation. Mais ce n'est pas tout, demandez encore à Dieu qu'il l'inspire lorsqu'il mettra le pied sur terre, que le champ rendu fertile par ses succès lui accorde le fruit de ses travaux et de ses peines, que son sang enfin, s'il doit être versé, ne retombe point sur ceux qui le feront couler, mais plutôt qu'ils deviennent une nouvelle semence de nouveaux chrétiens.

" Je reprends maintenant mon itinéraire. Depuis le 17 jusqu'au 27 décembre, nous eûmes des vents toujours très-favorables. Presque tous les jours nous faisions 190 ou 200 milles. Rien de plus consolant pour nous ; car nous soupirions depuis long-temps après la terre. Le 27, vers huit heures du matin, nous entendîmes notre capitaine s'écrier : " Terre ! terre ! " C'étaient les côtes du Chili, nous nous en approchâmes assez près pour distinguer les maisons. Le vent nous manqua, et nous ne pûmes pénétrer dans la baie de Valparaiso que le lendemain vers midi : encore ce fut avec beaucoup de peine et en remorquant le bâtiment avec des chaloupes à la rame. Le capitaine du port ne tarda pas à se

présenter, et, après l'exhibition de nos passeports, nous eûmes la liberté de débarquer. On nous indiqua la demeure des RR. Pères du Sacré-cœur, où nous fûmes reçus à bras ouverts. Comme je me propose de donner de plus longs détails sur cette communauté, qui est toute française, ainsi que sur les coutumes et mœurs des fidèles de ce pays, je passerai un peu rapidement sur tout. Après quelques heures sur terre, nous songeâmes à faire débarquer nos effets; mais quel embarras avec la douane! Il nous fallut passer par trois ou quatre bureaux, afin d'en obtenir la permission. Nous nous en retirâmes cependant sans payer un seul sou, malgré tout le papier que nous fîmes dépenser; aucun de nos effets n'était soumis aux droits de douane. Les livres ici ne paient rien pour leur entrée, non plus que les ornemens d'église, pourvu qu'ils soient à l'usage de ceux qui les transportent. Les douaniers examinèrent un peu nos malles, et ayant aperçu un bréviaire dans mon sac de voyage, ils dirent entre eux, *esta padré*, c'est un prêtre (*a*), et nous laissèrent tranquilles à l'instant. Le lendemain nous sortîmes dans la ville, revêtus de soutane et portant le rabas. Partout nous voyons tous les yeux se tourner sur nous; nous fussions venus de la Cochinchine, qu'on ne nous aurait pas examinés de plus près. Tous ces curieux avaient cependant pour nous beaucoup de respect; on nous saluait de toutes parts, en disant: ***Padrès francès***, des prêtres français. Quelques jours après notre arrivée, nous visitâmes la

---

(*a*) Au Chili, on donne aux prêtres ce titre, qui littéralement signifie *père*.

ville et les églises qu'elle renferme. Valparaiso est encore une nouvelle ville ; il n'y a pas plus de quinze ans, ce n'était qu'un petit village, aujourd'hui on y compte plus de 30,000 habitans. Elle est agréablement située, en partie sur le penchant de quelques montagnes qui bordent l'océan et en partie sur la petite lisière de terre qui se trouve entre les montagnes et les bords de la mer. Dans presque toute sa longueur qui est environ d'une demi-lieue, la ville n'a qu'une seule rue bordée de chaque côté par des maisons qui n'ont pour la plupart qu'un seul étage en bois entrelassé de branches de bambons et enduites de terre. Le toît qui est très bas est recouvert de tuile. Si on excepte les maisons de quelques bourgeois, je puis dire que celles des plus pauvres campagnes du Canada feraient ici assez belle figure, et se vendraient fort cher à cause du bois qu'elles contiennent ; car ici le bois est plus rare que le pain. Il n'y a que l'archipel de Chiloë qui en possède une certaine quantité. Une centaine de méchantes planches se vend 30 à 40 piastres. Au milieu de la ville on rencontre un grand nombre de petites cabanes en terre qui n'ont pas plus de 10 ou 15 pieds de haut et qui sont couvertes en paille. Quoiqu'il y ait ici beaucoup de pierre, on ne s'en sert point pour bâtir, car les tremblemens de terre qui arrivent presque toutes les semaines renversent tout. Deux jours avant notre arrivée, il y en avait eu un assez considérable, et le 25 janvier nous en donna encore un, mais très-faible.

" Les églises ne sont pas bien nombreuses, on n'en compte que deux principales dans toute la

ville. Elles ont à peu près la grandeur et la forme de l'église de St. Roch de Québec; mais la forme seulement, car on n'y voit aucune trace d'architecture régulière. L'église paroissiale, qui n'est pas encore achevée, sera un peu passable. Elle est soutenue intérieurement par deux rangées de colonnes qui ne sont pas sans défauts. On ne voit point de bancs dans les églises, elles sont pavées en briques et recouvertes d'un peu de sable à mortier où les puces fourmillent.

" Les habitans du Chili sont aussi noirs que les sauvages du Canada. Leur malpropreté est remarquable. Les hommes portent une culotte assez large, ordinairement blanche, même pour les travailleurs, et par-dessus les épaules un morceau carré de drap, ayant au milieu un trou dans lequel il se passe la tête. Tout cela leur donne une apparence sauvage très-marquée."

Extrait d'une lettre de Mr. Bolduc à Mr. T.

Tahiti, 12 mai 1842.

" Bien-aimé confrère,

" Pour le coup vous allez m'accuser de prendre plaisir à parcourir les mers; il n'y a que huit mois que nous nous sommes séparés, et me voilà presqu'aux antipodes. Non, ce n'est pas un plaisir pour moi, vu que notre mission en éprouve un retard considérable, c'est une nécessité qui cependant a ses agrémens, et j'en profite.

" De Valparaiso, je vous ai adressé une lettre particulière avec un extrait de mon journal, jusqu'à cette ville. Cette lettre vous apprendra que mon séjour à Valparaiso a été de 63 jours, que j'ai passés avec mon confrère, Mr. Langlois, chez les RR. Pères du Sacré-cœur, missionnaires de l'Océanie orientale. Après ces jours bien longs, vous pouvez m'en croire, une occasion s'est présentée pour les îles Sandwich ; elle devait toucher à l'archipel de Gambier et à Tahiti. C'est la meilleure route à suivre, car le cabotage de la côte, outre qu'il est fort dangereux, est presqu'impossible pour ceux qui ont des effets à leur suite. Partis à bord de la goëlette française ***La Rose***, commandée par le capitaine Rouffis, nous sommes parvenus à Gambier après 35 jours d'une navigation assez monotone, mais heureuse. Notre réception eut lieu (le 8 avril) au milieu des acclamations de toute la population de l'île d'Akéna, qui se rendit sur le rivage avec le missionnaire, Mr. Laval. Je renvoie à mon journal à vous parler de ce peuple, du pays qu'il habite, et surtout de sa foi et de sa ferveur dans le service de Dieu qu'il vient de connaître. Je vous avouerai néanmoins en passant que j'ai vu ici ce que je n'ai pas eu le bonheur de voir dans nos pays civilisés, où l'on se pique d'avoir de la religion et d'être fort dans la foi. Les beaux jours de la primitive église ne sont pas terminés pour tous les lieux de la terre ; ils existent ici. Ce n'est pas l'enthousiasme qui me fait parler, vous connaissez mon caractère. Malheureusement je n'ai été que quatre jours au milieu de ce peuple fortuné. J'ai célébré au milieu de ces bons insulaires le Patronage de St. Joseph, dans la

grande église de Mangaréva, desservie par le père Cyprien, auprès duquel j'ai voulu passer deux jours. Je me séparai de ce bon père les larmes aux yeux, et je priai le Seigneur de répandre sur lui et sur son peuple, qui m'accompagnait au port, ses plus abondantes bénédictions....

" Le trajet des îles Gambier à Tahiti n'est ordinairement que de 8 ou 10 jours ; mais pour nous il a été de 24 ; la providence a voulu nous éprouver par plusieurs petites contrariétés....

" Notre entrée à Tahiti eut lieu le jour de l'Ascension (5 mai) dans l'après-midi. Nous n'étions pas encore à terre que les missionnaires nous ayant reconnus à notre costume, nous saluèrent et vinrent nous recevoir à bord. Mr. Caret, préfêt apostolique de l'Océanie orientale, nous reçut à bras ouverts, ainsi que ses collaborateurs, les P. P. Armand Chausson, Colomban Murphy et Saturnin Fournier. Ce dernier et le père Caret ne sont ici que depuis le mois de janvier, ayant échappé au martyre dans les îles Marquises. La mission de Tahiti n'est pas encore établie, et personne ne peut écouter les missionnaires sans s'exposer à être dépouillé de ses biens, et tout cela, en vertu d'une loi portée par les Tahitiens, à l'instigation des ministres méthodistes qui dominent ici depuis 45 ans. Notre arrivée ici a été pour eux un sujet de tristesse et d'affliction. Mr. Darling, un de ces missionnaires, était aux abois et s'épuisait à courir de tout côté, pour savoir où nous allions : ce que nous cachâmes pendant plusieurs jours. Un

autre de ces missionnaires disait publiquement que le meilleur parti à prendre pour eux était de lever le pied par la première occasion. Mais ce qui a mis le comble à leur découragement, c'est l'arrivée de la frégate française l'*Aube*, deux jours après nous. Elle vient réclamer l'exécution du traité conclu entre le gouvernement français et la reine Pomaré: traité qui permet aux missionnaires le libre exercice de leur religion et donne la faculté de prêcher l'évangile aux peuples de Tahiti; traité violé dans la force du terme, et dont les résultats auront des suites fâcheuses pour le gouvernement tahitien, et par la suite, pour les ministres protestans. Les réclamations sont tellement graves que l'on parle même de s'emparer de l'île. Comme tout cela n'est pas encore terminé et que l'occasion presse, je remets ces détails à mon journal, car j'espère que dans huit jours tout sera fini, et je partirai aussitôt pour Sandwich....

"Notre passage par Tahiti ne sera peut-être pas sans quelque heureux résultat pour la mission française que l'on veut établir ici; c'est l'opinion même du préfêt apostolique. Depuis l'arrivée de ces messieurs plusieurs pamphlets ont été publiés contre eux. L'on y disait qu'ils étaient des prêtres chassés de leur pays, qui est le seul qui soit catholique; qu'en Angleterre et en Amérique il n'y avait jamais eu de papistes, &c. &c.

"Nous sommes allés chez la reine Pomaré, accompagnés du préfêt apostolique qui nous servait d'interprète; nous lui avons déclaré que nous étions sujets anglais, que nous allions évangéliser

sous la protection de la reine d'Angleterre, et dans un pays soumis à Sa Majesté ; que ce que les ministres lui disaient n'était que de pures calomnies. Le premier ministre de Sa Majesté Tahitienne, nous rendant un jour visite, fut fort surpris d'apprendre que nous étions sujets anglais. " Comment, disait-il, ils viennent d'un pays anglais et ils sont *pôpise !* (terme dont se servent les Tahitiens pour désigner les catholiques). Assurément Mr. Darling et Mr. Pritchard nous ont grossièrement trompés."

" Dans le moment où je vous écris, on parle beaucoup de nous, et les insulaires se rendent en foule auprès de notre demeure, qui est en même temps celle des missionnaires français.

" Hier est arrivé le brick américain le *Delaware*, venant de la Colombie et se rendant à Boston. Nous apprenons par lui de bonnes nouvelles de notre mission et de nos confrères, MM. Blanchet et Demers, qui *font de grandes choses*, suivant l'expression du capitaine. Il y a à bord du même vaisseau un ministre méthodiste avec armes et bagage, femme et enfans, qui laisse la mission de la Colombie et nous cède sa place.

" Le gouverneur de la compagnie, Mr. Simpson, est arrivé heureusement, et après lui, plusieurs familles canadiennes, avec un prêtre, si je puis m'en rapporter au témoignage de Mr. le ministre. Dans la supposition que la chose serait vraie, ce prêtre serait Mr. Darveau (1)."

....

(1) Mr. Bolduc a été mal informé ; car Mr. Darveau est encore à la Rivière-rouge.

Autre extrait d'une lettre du même au même, datée de

Honolulu (île de Wahou), le 5 août 1842.

" Bien-aimé confrère,

" En partant de Tahiti, j'ai eu le plaisir de vous écrire par le *Delaware* qui partait pour Boston (1) ; aujourd'hui trouvant une occasion pour le Mexique, j'en profite pour vous faire connaître quelle est, en ce moment, ma situation. Partis de Tahiti sur le même navire qui nous avait portés de Valparaiso à Gambier et de là à Tahiti, nous sommes arrivés aux îles Sandwich le 21 juin, après 32 jours d'une heureuse navigation. Le lieu de notre débarquement fut à Honolulu, ville d'environ 10,000 habitans, et située dans l'île de Wahou. C'est ici la résidence de l'évêque de Nilopolis, autrefois résidant aux îles Gambier, et qui dans ce moment est à Rome pour les affaires de son vaste diocèse. Le préfêt apostolique, Mr. Maigret, nous reçut à bras ouverts, et nous mit aussitôt en possession d'une vaste maison appartenant à la mission, et que personne n'habite. Nous apprîmes que le navire la *Sylphide* était parti pour la Colombie depuis six jours ; mais Mr. Pelly, agent de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson, nous dit que dans deux mois il en attendait un second, chargé de bois, de saumon et de farine. Encore deux mois !....c'est un peu long pour des missionnaires, qui depuis onze mois parcourent les mers, et désirent entrer dans la terre pro-

(1) Voir la lettre précédente.

mise. N'importe, je n'étais pas plus découragé qu'à mon départ de Québec, vu surtout que je pouvais être utile ici, en aidant les missionnaires dans leurs travaux, et en apprenant la langue *sandwichoise* qui me sera d'une grande utilité, même à la Colombie, puisqu'il s'y trouve plus de 500 *Sandwichois* au service de la compagnie, lesquels sont tous païens. Mr. Blanchet luimême en a trois que Mr. Maigret lui a envoyés dans le mois de mars dernier. Incontinent donc, je commençai à parcourir les différentes peuplades chrétiennes, et à leur dire ou chanter la messe le dimanche. Je baptisai plusieurs enfans qu'on me présenta.....

"Je vous dirai, en passant, quelques mots sur les missions qui se font ici. Dans tout l'archipel, il y a neuf missionnaires, dont quatre dans l'île d'*Owaihi*, deux à *Kawai* et trois à *Wahou.* Le nombre des chrétiens dépasse 8,000, sans compter un nombre considérable de catéchumènes. Les progrès du christianisme sont rapides. Il n'y a guère plus de six mois que les deux missionnaires de *Kawai* s'y sont rendus, et déjà ils comptent plus de 500 chrétiens et beaucoup de catéchumènes. Les ministres dits *congrégationalistes*, qui se trouvent ici au nombre de près de 100, tant hommes que femmes, sont aux abois et poussent de hauts cris contre l'*invasion du papisme.* Comme ce sont eux qui ont entre les mains les affaires du gouvernement, (car le roi n'est qu'un mannequin qu'ils conduisent à leur gré) les chrétiens sont persécutés de la manière la plus criante. On les dépouille de leurs terres, et défense leur est faite de

prendre du poisson dans la mer, souvent même sans aucun prétexte on les met aux fers. Ces persécutions n'ont pas lieu dans toutes les îles; mais il est à craindre qu'elles ne s'étendent davantage. On cherche à entraîner les enfans aux écoles protestantes; mais en cela, il n'y a presque rien à craindre: on ne gagne rien avec ce peuple-ci quand on veut le forcer; il faut le persuader. L'école la plus nombreuse est celle de Mr. Maigret. Il compte plus de 200 élèves, parmi lesquels plusieurs étaient autrefois partisans des ministres congrégationalistes; et il ne se passe guère de semaine sans que quelques brebis égarées ne rentrent dans le sein de l'église. Dans la seule île de Wahou, il y a 22 ou 23 églises catholiques. Celle de Honolulu, commencée depuis deux ans, n'est pas encore entièrement terminée. Elle est en pierre de taille; sa longueur est de 150 pieds, et sa largeur de 50. Celles des différentes baies sont, comme les maisons du pays, construites en foin et revêtues intérieurement d'une espèce de tapisserie faite ici, et dont je vous enverrai quelques échantillons........ J'ai parcouru presque toute l'île de Wahou, tantôt à pieds, tantôt à cheval. Le 18 juillet, Mr. Maigret m'envoya à la mission de ***Kaou-Kou*** pour y résider et y faire l'école, comme tous les autres missionnaires. Après deux jours de route faite à cheval, j'arrivai au milieu de la peuplade qui m'attendait à grande hâte. Aussitôt on m'apprêta un copieux repas consistant en une espèce de scorpions de mer très-délicieux, en pommes de terre et en ce que les indigènes appellent *poi*; c'est une bouillie faite avec la racine du taro, laquelle ressemble à

de la crême très-épaisse : c'est la grande ressource des insulaires. Dès le lendemain, je commençai l'école en langue sandwichoise et en latin. Mes élèves au nombre de 40, composés de garçons depuis 7 jusqu'à 25 ou 30 ans, de femmes mariées et de filles de tout âge, étaient assis par terre, ainsi que leur professeur. Les femmes étaient bien vêtues ; mais parmi les garçons deux seulement avaient des pantalons ; les autres n'avaient qu'une chemise ordinaire, et une petite ceinture autour des reins. Voilà quelle était mon occupation, et je ne l'aurais pas volontiers changée pour la chaire d'un professeur de belles-lettres. Mais je reçus, le 1er. août, une lettre qui m'apprenait l'arrivée du navire le *Cowlitz* à Honolulu : ce navire venait de la Colombie et devait y retourner sous peu de jours. Il me fallut donc laisser là les chrétiens de Kaoukou, dont je commençais à entendre le langage et à qui je pouvais me faire entendre moi-même un peu. J'arrivai à Honolulu le 3 août au soir, et j'appris avec douleur que le fils de Mr. M'Laughlin avait été tué. Une lettre de Mr. Blanchet, adressée à Mr. Maigret, nous apprend plusieurs nouvelles de la Colombie, entr'autres, celle que trois Révérends Pères Jésuites se sont joints à lui et à Mr. Demers pour convertir les infidèles du sud de la rivière. Pour nous, nous étions attendus par la voie des navires américains qui étaient dans le port de Vancouver au moment où Mr. Blanchet écrivait. Maintenant on nous attend par la voie de St. Louis du Missouri, avec la caravane du mois d'août : nouveau déboire pour Mr. Blanchet qui désespèrera peut être de nous voir arriver. Car,

en supposant que nous partions d'ici seulement le 15 août, nous ne serons rendus que vers la fin de septembre, puisque, d'ici à l'embouchure de la rivière Colombie, les passages sont ordinairement de 25 ou 30 jours, et qu'il faut encore 15 jours pour remonter la rivière........

" Le passage de Mr. Simpson à la Colombie a été très-favorable à la mission. Il a reconnu l'utilité des missionnaires catholiques dans ces contrées, et a accordé *gratis* plusieurs passages pour l'an prochain, tant pour des prêtres que pour d'autres hommes destinés au service de la mission, et pour deux femmes capables d'enseigner aux jeunes *sauvages* la couture, la manière de faire la toile et autres étoffes, &c., &c.

" Mr. Blanchet doit passer l'hiver à Wallamette, et Mr. Demers hiverner avec les sauvages de la Calédonie. Le premier se plaint beaucoup de ce que lui et Mr. Demers vont être obligés de passer près de 10 mois sans se voir, et de demeurer ainsi seuls si nous n'arrivons pas bientôt. J'espère que nous serons rendus d'assez bonne heure pour qu'un de nous puisse accompagner Mr. Demers dans ce long voyage. Je serai heureux que le choix tombe sur moi. Le but de l'établissement de cette nouvelle mission est de fermer la porte aux ministres méthodistes qui n'y ont point encore pénétré........

" Au moment de fermer cette lettre, j'apprends que Mr. Dudoit, consul de France pour cet archipel, vient de recevoir la nouvelle que les Français se sont emparés de l'archipel des îles

Marquises. J'ignore encore pour quelle raison cette capture a été faite. Elle ne pourra qu'être très-favorable aux missions qui y sont déjà établies. Mr. Dudoit lui-même est, dit-on, nommé gouverneur de cette place.

J. B. Z. Bolduc, Ptre. Mis.

Extraits de diverses lettres de Mr. Langlois à Mr. C.

" *Valparaiso,* 2 *janvier* 1842........Enfin, le 31 décembre, nous sommes arrivés à Valparaiso. Nous y avons été reçus comme des frères par la communauté française du Sacré-cœur.—Elle comprend onze prêtres et une douzaine de frères lais qui exercent toutes sortes de métiers. Les prêtres font l'adoration perpétuelle du St. Sacrement. Le collége est sous leur direction. Ils aident aussi les trois prêtres chargés de la desserte de la ville qui compte 30,000 âmes. Ils vont faire des missions aux îles Sandwich et ailleurs, accompagnés des frères dont les services sont très-précieux dans les nouvelles missions.—Nous regrettons de ne pouvoir profiter plus longtemps de leur expérience. Le consul anglais nous a bien accueillis, et nous a procuré un nouveau passeport devenu nécessaire............"

" *Iles Otahiti,* 11 *mai* 1842........Il n'y a que huit ans que cette mission est commencée, et déjà ce petit peuple a des connaissances religieuses qui feraient honneur à plus d'une paroisse

en Canada. Presque tout le monde sait lire et écrire la langue du pays et connaît le plain-chant. Il y a un petit collége où le latin est enseigné avec beaucoup de succès par Mr. Urbain, vicomte de la Tour, français d'origine..... Nous étions prêtres et missionnaires, c'en était assez pour nous attirer les respects et la confiance de ces bons naturels. Ils fallut embrasser les chefs des deux joues; les femmes nous baisèrent les mains. Le missionnaire leur ayant fait connaître le but de notre voyage, le lieu d'où nous étions partis et le nom de Mgr. de Québec, on répéta dans l'église le nom de cette ville et celui de Mgr. à plusieurs reprises.... Il y a plusieurs églises de bâties. Dans une d'elles, la voûte est soutenue sur deux rangs de colonnes en pierre."

" *Wahou* (*îles Sandwich*), 2 *août* 1842.... ....Nous sommes ici depuis le 21 juin, attendant avec impatience l'occasion de nous acheminer vers notre chère Colombie. Il s'en est présenté une pour le nord de la Californie; de là nous nous serions rendus à cheval en suivant la côte jusqu'à notre poste. Mais on nous a dissuadés de prendre ce parti, en nous en montrant les difficultés et les dangers. Enfin hier est arrivé le *Cowlitz*, qui doit retourner bientôt en Angleterre. Le capitaine a apporté deux lettres de Mr. Blanchet, l'une pour Mr. Maigret (préfêt apostolique des îles Sandwich), et l'autre pour Monseigneur de Québec......Mr. Blanchet dit à Mr. Maigret qu'il attend ses deux missionnaires par St. Louis...... Nous n'avons encore qu'à nous louer de l'accueil que nous ont fait les Révérends Pères du Sacré-cœur.......

Ils ont converti ici 8,000 insulaires, et en convertissent tous les jours, malgré les obstacles qu'on leur suscite. Il n'y a pourtant que deux ans qu'ils sont ici.... Comme à Otahiti, ils enseignent le latin aux jeunes naturels qui s'y appliquent même en pêchant le poisson qui fait leur nourriture principale. Plusieurs sont assez instruits pour tenir des écoles et faire le catéchisme. Pour faire la même chose dans notre mission, il faudrait que nous eussions dès le commencement plusieurs catéchistes habiles, capables d'enseigner nos jeunes Colombiens...... Tout le monde ici fait de grands éloges de Mr. McLaughlin, gouverneur des établissemens de l'honorable compagnie de la baie d'Hudson à la Colombie. Nous apprenons avec chagrin qu'il a perdu un de ses fils, tué dans un poste dont il avait le commandement......... Un jeune homme de la Colombie m'a appris une centaine de mots de la langue Tchinouk, qui renferme certaines syllabes gutturales très-difficiles à prononcer.... Ce peu de connaissance ne me sera pas inutile, lorsque je serai rendu à ma destination."

" *Océan Pacifique*, 10 *septembre* 1842...... Nous sommes enfin à la vue de la rivière Colombie et au moment de toucher au but de notre longue course. Mr. Pelly, agent de la compagnie aux îles Sandwich, et les officiers du Cowlitz, à l'exemple de Mr. Brochy, leur capitaine, nous ont montré beaucoup de politesse, et nous n'avons qu'à nous louer de la délicatesse de leur conduite à notre égard."

“ 11 *septembre.* Nous sommes encore sans vent. Nous l'attendons à l'entrée de la rivière.. ....Nous allons la remonter en canot de bois, tant nous avons hâte d'arriver.

“ *Fort Vancouver*, 16 *octobre* 1842........ Deux ou trois petites bourgades sauvages sont les seules traces d'habitations que l'on voie dans les forêts qui bordent la Colombie depuis son embouchure jusqu'à Wallamette. Le gibier y abonde..... Nous avions trente lieues à faire : il fallut coucher deux nuits sous une tente qu'un employé de la compagnie avait eu l'obligeance de nous prêter..... Le premier soir, nous vîmes des sauvages occupés à débiter, à cuire et à manger des ours qu'ils avaient tués. Ils tournèrent un instant la tête pour nous regarder, et continuèrent leur repas sans faire plus d'attention à nous. Plus loin, j'en rencontrai plusieurs qui me firent comprendre qu'ils savaient *la prière, le baptême*, les noms de MM. Blanchet et Demers.— Je baptisai un enfant qu'ils me présentèrent, et lui donnai mon nom. Son père répéta plusieurs fois avec un air de joie, Antoine ! Antoine !........ Dans un autre village, deux hommes témoignèrent le désir de connaître le *maître d'en-haut*, pour être bien traités après leur mort. Le second soir, nous campâmes vis-à-vis l'embouchure de la rivière Cowlitz. A peine étions-nous établis, que le chef et deux jeunes gens d'une tribu campée sur cette rivière vinrent nous trouver en canot. Je leur dis : *klahaviam* (bon jour). Le chef montra de la surprise, puis me rendit mon salut de la même manière. Je lui demandai s'il était catholique ; il me répondit

que non. Mr. Blanchet lui avait donné un grand papier (un tableau chronologique). Je lui dis que je lui montrerais à connaître Dieu, s'il le désirait : il me répondit : *Un hun* (oui), en haussant le ton sur la dernière syllabe et en l'aspirant fortement. Je lui promis de revenir dès que je saurais sa langue. *Kloshe, kloshe, kakoua*, dit-il plusieurs fois, (bon, bon, très-bon). La soirée était magnifique, le silence des forêts, le calme de la rivière, le souvenir de nos longues courses, l'espoir de les terminer bientôt, tout contribuait à nous plonger dans une douce mélancolie. Nous ne pouvions toutefois noús défendre d'une certaine inquiétude vague sur l'avenir. Comment attirer tant de peuples? Comment les fixer et les conserver dans la foi?....

" Le lendemain nous partîmes de grand matin, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Vancouver, où Mr. McLaughlin nous reçut à bras ouverts.. Nous nous hâtâmes, après une journée de repos, d'aller trouver Mr. Blanchet à Wallamette. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie nous fûmes accueillis par cet estimable missionnaire....Il y a à ce poste un bon nombre de Canadiens qui vinrent nous saluer. Le lendemain, qui était un dimanche, je leur fis connaître combien l'on s'intéresse à leur salut en Canada....Il y a beaucoup à faire même parmi eux ; il faut que leur conduite serve de modèle....Je vais passer l'hiver avec Mr. Blanchet. Je suis très-content de mon nouveau sort.

ANT. LANGLOIS, Ptre. Mis.

Dans une lettre datée du 30 octobre dernier, Mr. Blanchet, après avoir exprimé à Mgr. l'évêque de Québec, la joie qu'il a ressentie de l'arrivée de ses deux nouveaux collaborateurs, lui donne les détails suivans sur la mission de Mr. Demers dans la Calédonie, située dans la partie nord du territoire de la Colombie :

" Une lettre de Mr. Demers m'apprend qu'il va passer l'hiver au fort *Alexander*, sur la rivière Fraser, après avoir été visiter le fort de *Stuarts' lake* (*a*). Partout, sur son passage, les sauvages sont venus en foule pour voir la *robe noire.*— Déjà le nombre des enfans qu'il a baptisés se monte à 280. Les sauvages du fort Alexander doivent bâtir une grande chapelle, et témoignent beaucoup de zèle à apprendre leurs prières. Mr. Demers a couru de grands dangers dans certaines rivières qu'il a rencontrées sur sa route, et dont plusieurs renferment des rapides qui ne sont pas moins périlleux que ceux de notre Colombie. Les fatigues du voyage l'ont fait beaucoup souffrir, et cependant sa santé s'est assez bien soutenue, grâce à la divine providence qui protège d'une manière visible ceux qui se dévouent à la conquête des âmes. Il doit revenir ici dans le mois de mai prochain (*b*), après avoir remporté une victoire glorieuse sur le démon, étendu le royaume de J. C. et assuré à notre mère la sainte église catholique la conquête de

(*a*) Le fort Alexander est situé à environ 300 lieues au nord du fort Vancouver et celui de Stuarts' lake est à une distance assez considérable au nord du fort Alexander.

(*b*) Mr. Demers étant parti au commencement de juillet 1842 pour sa mission, il s'ensuit qu'il aura été pendant dix mois séparé de ses confrères.

cette partie importante du vaste champ qui nous est confié. Aidez-nous, Monseigneur, et veuillez bien engager les bons fidèles du Canada qui composent l'association pour la propagation de la foi à rendre à Dieu de solennelles actions de grâces pour ce nouveau bienfait, et à le prier d'accorder la persévérance à ces pauvres infidèles, et à nous, les moyens de conserver les avantages que nous avons obtenus, en attendant que le R. P. de Smet nous amène de nouveaux auxiliaires.

"Les ministres méthodistes ont construit une maison spacieuse où ils se proposent de donner une éducation supérieure aux enfans sauvages.—Il est probable qu'ils ne réussiront pas plus dans ce nouveau projet que dans tous ceux qu'ils ont formés pour attacher les sauvages à leur secte."

Nos missionnaires continuent de se féliciter de la protection constante qu'ils éprouvent de la part de MM. McLaughlin et Douglass qui sont à la tête des affaires de la compagnie au-delà des montagnes rocheuses. Le premier a été plongé dans la plus vive affliction par la mort d'un de ses fils qui a été tué au fort *Stekin*, dans les possessions russes, par des scélérats attachés à la garde de ce fort qui appartient à la compagnie.

Mission du lac Abbitibbi.

Messieurs Poiré et Olscamps, partis le 3 mai de l'année dernière du lac des deux montagnes, arrivèrent à Abbitibbi le dernier jour

du même mois, après avoir couru bien des dangers dans les nombreux rapides qu'ils rencontrèrent le long de leur route. L'équipage de leur canot se composait d'un algonquin (guide), de trois iroquois et de trois canadiens engagés pour travailler à la construction d'une chapelle. Leur mission n'a eu que peu de succès par suite des entraves mis à leur ministère par les employés de la compagnie à ce poste. Nous ne doutons pas que cette conduite indigne de gens qui se disent civilisés, ne soit hautement improuvée par la compagnie qui, par la protection qu'elle accorde ailleurs à nos missionnaires, fait bien voir que ses subalternes agissent contrairement à ses ordres quand ils s'opposent à l'instruction religieuse des sauvages. Nos lecteurs vont voir par l'extrait qui va suivre de la relation que Mr. Poiré a faite de sa mission, combien lui et son confrère ont eu d'obstacles à vaincre pour remplir leur ministère à l'égard des sauvages qu'ils allaient visiter.

" Aussitôt après notre arrivée, nous allâmes saluer le bourgeois du poste qui nous reçut avec politesse, maissans nous offrir le logement qui avait été affecté aux missionnaires les années précédentes. La première nuit, nous campâmes sous notre tente, sur le rivage, après avoir refusé de prendre gît dans une maison qu'un canadien nommé Portelance nous offrait avec instances. Mais le lendemain, le froid que nous avions éprouvé nous rendit moins rebelles à de nouvelles instances de de la part de ce brave compatriote ; et nous acceptâmes avec reconnaissance sa petite maison d'environ douze pieds carrés, couverte en terre. Ce

fut dans cette humble demeure que nous célébrâmes le saint sacrifice de la messe, lorsque la violence du vent, le froid, ou la pluie, ne nous permettaient pas de le faire en plein air.

“ Nous ne sommes demeurés au poste d'Abbitibbi que dix jours, pendant lesquels nous avons exercé notre ministère en faveur des sauvages fidèles et infidèles que nous avons pu réunir, et des canadiens employés au service de la compagnie. Ceux-ci se confessèrent tous et se conduisirent d'une manière exemplaire, tout le temps de la mission. Mr. Olscamps se chargea de l'instruction de deux métisses anglaises protestantes, Madlle. Beads, fille d'un Sieur Beads, servant de guide, dont parle Mr. de Bellefeuille dans la relation de sa mission de 1837 (1), et une femme veuve, venue de Moose, l'année dernière. Celle-ci a fait abjuration avant la fin de la mission, et a été mariée le jour de notre départ. Quant à Mlle. Beads, elle désirait depuis long-temps embrasser la religion catholique. Les années précédentes, elle fréquentait nos instructions avec assiduité ; elle assistait au saint sacrifice de la messe et à toutes les prières avec un recueillement qui en imposait aux sauvages. Cette année, elle a tenu la même conduite, et Dieu lui a accordé la grâce qu'elle désirait avec tant de persévérance. Elle a fait abjuration, malgré l'opposition de sa famille, de son père surtout, et elle a ensuite épousé un canadien qui devait peu de temps après la conduire à Montréal, où sa foi sera plus en sûreté.

---

(1) Voir le rapport No. 1, page 47.

“ Les trois canadiens que nous avions emmenés avec nous avaient été engagés pour travailler à la construction d'une chapelle à Abbitibbi. Nous devions d'autant moins nous attendre à éprouver d'opposition à cette œuvre, que, trois ans auparavant, le bourgeois même du poste m'avait promis de faire transporter auprès du fort, pendant l'hiver, le bois que j'avais fait préparer à cette fin par mes hommes. Cependant le même bourgeois, dès que nous lui eûmes demandé la permission de bâtir, nous répondit qu'il ne pouvait nous le permettre ; et sur ce que nous lui représentâmes, que nous pourrions ériger notre chapelle de l'autre côté du lac, sur une pointe de terre qui ne peut être d'aucune utilité au poste, il ajouta que si nous bâtissions, sans avoir préalablement obtenu la permission de la compagnie, nous nous ferions de mauvaises affaires. Cette opposition inattendue nous fit renoncer, pour le moment, à mettre notre projet à exécution ; et il s'ensuivit que les ouvriers, que nous avions emmenés à si grands frais pour l'œuvre de la propagation de la foi, n'eurent rien à faire pendant le temps de la mission.

“ Quoique la compagnie ait fortement recommandé a ses employés de diminuer sinon de cesser la distribution de l'eau-de-vie aux sauvages, ceux d'Abbitibbi se sont montrés sous ce rapport, cette année, d'une libéralité plus qu'ordinaire, et il semble qu'ils ont profité plus particulièrement du temps de la mission pour l'exercer. Voilà ce qui explique pourquoi nous n'avons pu réunir à nos instructions qu'un petit nombre de sauvages, les autres aimant mieux se livrer à leur passion

pour les boissons enivrantes que de venir nous écouter. D'ailleurs, comme la plupart des sauvages avaient été engagés pour faire le voyage de Moose, et qu'ils devaient partir sous peu de jours, les préparatifs de départ les détournaient des instructions : leurs femmes même n'y pouvaient assister régulièrement, quoiqu'elles montrâssent assez de zèle à se faire instruire. Il nous fallut terminer au bout de dix jours une mission qui aurait duré un mois, si tous les sauvages fussent venus à nous avec le même zèle qu'auparavant.

" Le jour de notre départ, je les assemblai au pied de la croix, au nombre d'environ quarante avec leurs femmes et leurs enfans, et après leur avoir fait voir les suites funestes de l'ivrognerie, qui était cause qu'un grand nombre d'entre eux n'avait pas profité cette année de la mission, je leur donnai lecture d'une lettre que leur écrivait Mgr. de Québec pour les exhorter à éviter ce vice dégradant et à bien suivre les recommandations des prêtres qu'il leur envoyait. Je leur demandai ensuite si leur tribu aimait la prière, si elle était contente de voir des missionnaires les visiter tous les ans, et ce qu'ils avaient à répondre à la lettre que je venais de leur lire. Ils hésitèrent un instant ; puis ayant fait signe à un des principaux d'entre eux de parler, celui-ci m'adressa ce peu de paroles : " Mon père, tu nous " demandes ce que nous pensons de la prière ; je " vais te le dire. Tous ceux qui sont assemblés " ici respectent la prière, ils l'aiment. Tous tant " que nous sommes, les *prians*, nous serions " bien affligés si celui qui veille sur la prière " (l'évêque) dans votre terre ne nous envoyait

" pas de prêtres l'an prochain. Tu lui diras que " nous avons écouté sa parole avec attention et " que nous l'observerons. Mais vois-tu ceux-là " (montrant des sauvages occupés à tirer sur un " oiseau, au lieu de venir écouter le prêtre), " ils n'aiment pas beaucoup la prière, eux ; ceux " qui sont repartis hier pour la chasse ne l'aiment " pas beaucoup non plus. Pour nous, nous ai- " mons la prière."

" Nous récitâmes ensuite le chapelet, et après avoir imploré le secours de la Ste. Vierge et de St. François-Xavier, patron de la mission, pour la persévérance de ceux qui nous avaient accompagnés à la croix, et pour la conversion de ceux qui demeuraient dans l'indifférence, nous nous séparâmes des premiers, non sans voir couler quelques larmes qui nous consolèrent un peu des contradictions que nous avions éprouvées depuis notre arrivée au poste."

Pendant la mission, les missionnaires ont fait 21 baptêmes d'enfans, 3 d'adultes et célébré 2 mariages. Partis d'Abbitibbi le 9 juin, ils arrivèrent le 20 suivant au lac des deux montagnes, après une navigation assez heureuse, et le 23, ils étaient à Québec.

Il est question d'établir une mission permanente à mi-chemin entre le lac Temiscaming et celui d'Abbitibbi, afin que les sauvages de ces deux postes et des postes voisins soient plus constamment sous la surveillance des missionnaires. Nos Seigneurs les évêques de Québec et de Montréal ont ce projet fort à cœur ; et Mr.

Moreau et le père Duranquet (jésuite), qui sont partis récemment pour aller visiter ces sauvages, doivent préparer les voies à son exécution.

Mission du St. Maurice.

Mr. Payment, chargé du soin de cette mission, et Mr. Doucet, sous-diacre qui, faute de prêtre disponible, lui avait été donné pour compagnon de voyage, partirent des Trois-Rivières dans les premiers jours du mois de mai de l'année dernière, et ne purent parcourir qu'en vingt-six jours la distance de 150 lieues, qui sépare cette ville du poste de Warmontashing.— Le printemps ayant été tardif, les grosses eaux, la neige, la grêle, les vents contraires, tout contribua à retarder leur marche et à la rendre aussi incommode que possible. Laissons Mr. Payment nous raconter lui-même les détails de sa mission depuis son arrivée à Warmontashing.

" Arrivés à Warmontashing, plusieurs de nos sauvages nous y attendaient déjà, quoique le temps fixé pour la mission ne fût pas encore venu. Je passai quelques jours à ce poste, pour attendre les autres sauvages. Mon dessein, en m'y rendant d'avance, était d'employer nos hommes à préparer le bardeau nécessaire pour la converture de la chapelle de Kikendache, où le bois de construction est très-rare. Je fus malheureusement trompé dans mon attente ; car le

bois qu'on trouva à Warmontashing n'était nullement propre à l'usage auquel on le destinait ; et ainsi force me fut de m'éloigner du poste sans avoir réalisé mon projet.

" Nos sauvages étant arrivés, nous nous mîmes en route tous ensemble, et après deux jours d'une marche forcée, nous étions en vue de notre chapelle. Il ne me fut pas difficile de voir qu'elle avait eu à souffrir du mauvais temps ; en effet le vent de nord-est qui souffle presque continuellement dans l'endroit, l'avait fait pencher considérablement d'un côté. Dans quelques heures nos hommes la remirent à plomb, et la consolidèrent par des étais, en sorte que dès le lendemain je pus célébrer la sainte messe dans ce pauvre édifice.

" Tous les sauvages qui parcourent le pays au nord de Kikendache n'étaient pas encore arrivés ; je commençai néanmoins, sans plus attendre, les exercices de la mission. Mr. Doucet se chargea d'expliquer les vérités de la religion à trois ou quatre canadiens ou métis, tandis que de mon côté je remplissais le même office auprès des sauvages. Quoique peu avancé dans la langue des *Têtes de boule*, je ne laissai pas que de faire mes instructions en cette langue, sans me servir d'interprète, bien convaincu que le peu que je leur dirais leur serait plus utile que de longs discours sortis d'une bouche empruntée. Les sauvages furent agréablement surpris quand ils m'entendirent expliquer le catéchisme dans leur langue, et les progrès qu'ils firent me donnèrent l'assurance que mes faibles essais n'avaient

pas été inutiles. La récitation des prières, le catéchisme, le chant des cantiques et des psaumes, tout cela était un plaisir pour eux. Je n'avais qu'à montrer mon catéchisme, et tous se précipitaient aussitôt vers la chapelle afin de ne pas perdre une seule de mes paroles.

" Leur assiduité à se rendre aux exercices de la mission est au-dessus de tout éloge ; et quoique nous ayons passé près d'un mois et demi au milieu d'eux, ils étaient aussi empressés au dernier jour qu'au premier. Aussi ai-je eu le plaisir de voir, le dernier dimanche de mon séjour à Kikendache, une dizaine de ces bons sauvages s'approcher de la sainte table et s'y nourrir de la divine eucharistie avec des sentimens de piété qui feraient honneur aux fidèles élevés dans le sein de l'église. Un plus grand nombre auraient pu par leur conduite prétendre à la même faveur ; mais je n'ai pas cru devoir les y admettre, parce qu'ayant été obligés de s'absenter des instructions pour se procurer des provisions de bouche, ils ne s'y étaient pas suffisamment préparés. Ils se sont bien promis de jeûner une autre année plutôt que de se priver d'une telle grâce.

" Cette première communion à laquelle j'ai tâché de donner toute la solennité possible, a fait beaucoup d'impression sur l'esprit des sauvages tant infidèles que chrétiens. Plusieurs de ces derniers paraissaient attristés de ce que leurs fautes les empêchaient de participer à un si grand bonheur. Aussi quelques-uns vinrent-ils me dire : " Ah ! mon père, dans l'autre mission que

" tu nous feras, je te promets que tu me trouveras meilleur qu'aujourd'hui; et je pourrai peut-être, moi aussi, être un bon communiant." Enfin la cérémonie a eu l'effet que j'avais prévu. Que je regrettais de ne pouvoir exprimer en langue sauvage tous les sentimens que mon cœur avait peine à contenir!

" Dans le cours de la mission j'administrai le baptême à une vingtaine de sauvages, presque tous adultes, et je fis ou réhabilitai six mariages: il n'y eut qu'une sépulture, celle d'un enfant. Voici ce qui se passa à cette occasion. Les sauvages, toujours un peu attachés à leurs anciennes superstitions, se rendirent auprès du père de l'enfant qui venait de mourir, et lui demandèrent de leur permettre de faire quelques décharges de fusil, pour chasser bien loin de là, suivant l'antique usage, l'âme du défunt. Celui-ci eut assez d'empire sur lui-même en cette occasion pour se refuser à leur demande. " Allez trouver notre père, leur dit-il, et demandez-lui s'il consent à cela; autrement je vous le défends." Alors, sans se déconcerter, ils prirent le chemin de ma cabane; mais ayant fait part de leur dessein à un vieux canadien qu'ils rencontrèrent sur leurs pas, celui-ci leur dit sans autre préambule: " Vous serez donc toujours des étourdis. Ne voyez-vous pas que vous allez brûler votre poudre inutilement, et que c'est encore le mauvais esprit qui vous conduit. Allez dans la chapelle, et priez le grand esprit de donner du soulagement à cet enfant, s'il en a besoin." Tu as bien raison, lui répondirent-ils; en effet notre père nous avait

dit la même chose l'année dernière. Là-dessus ils renoncent à leur projet, ils entrent dans la chapelle et disent un chapelet en commun pour le repos de l'âme qu'un instant auparavant ils voulaient chasser bien loin à coups de fusil. Le jour de la sépulture, je pris de là occasion de leur rappeler assez sévèrement ce que je leur avais dit l'année précédente touchant leurs coutumes bizarres, et j'ai lieu d'espérer qu'ils n'en perdront plus le souvenir.

" Nous avons été bien édifiés, Mr. Doucet et moi, ainsi que nos canadiens, de la piété que les sauvages ont montrée pendant la mission. Depuis cinq heures du matin jusqu'à dix heures du soir, il y en avait toujours quelques-uns dans la chapelle. Hors le temps du catéchisme qui durait ordinairement sept heures par jour, et que je faisais dans la chapelle, on y entendait continuellement les voix de vingt à trente sauvages qui y adressaient leurs prières à Dieu et à la sainte Vierge, avec un recueillement qui nous touchait sensiblement. J'ai vu plusieurs fois, vers quatre heures du matin, des vieux sauvages encore infidèles conduire leurs jeunes enfans au pied de l'autel et leur y faire réciter toutes leurs prières; après quoi ces pauvres enfans baisaient le plancher du lieu saint et se retiraient tranquillement, tandis que leurs pères accomplissaient humblement la même cérémonie. Ah ! que l'on goûte de plaisir à voir de tels exemples de foi et d'humilité au milieu des bois !

" Je voudrais pouvoir rendre un aussi bon témoignage de tous nos sauvages ; mais je dois à la

vérité d'avouer que parmi eux il se trouve des faibles. Le chef de Warmontashing, dont les terres se trouvent dans le voisinage de celles des algonquins, s'est bien mal conduit cette année. Aussi ne s'est-il pas montré à la mission: il a même empêché les membres de sa famille de s'y rendre. Un chef des algonquins du lac des deux montagnes, qui n'a jamais donné que du mécontentement à son respectable missionnaire, Mr. Duroch r, s'est rendu, le printemps dernier, sur les terres des *Têtes de boule* avec quelques barils de boisson; et, à l'aide de ce moyen honteux de trafic, il a dépouillé leur chef et ses enfans de tout ce qu'ils possédaient de pelleteries. Après avoir bien bu, ceux-ci se sont trouvés sans ressource quelconque; la honte les a pris, et le père a décidé qu'il ne fallait pas se montrer au *père*, de peur de lui faire de la peine.

" D'un autre côté, un misérable canadien d'une paroisse du district des Trois-Rivières, et un sauvage de son village, pénétrèrent de bonne heure, le printemps dernier, dans les postes les plus reculés de la mission, pour le malheur des sauvages qui fréquentent notre poste de Kikendache. Comme ces deux individus avaient intérêt, pour leur commerce, de retenir les sauvages chez eux, afin de les faire chasser à leur profit, ils leur persuadèrent faussement que je m'étais rendu à la chapelle, et que, n'y ayant trouvé personne, j'étais reparti de suite pour les Trois-Rivières. C'est ce que m'a rapporté un jeune sauvage qui, ne voulant pas se fier à ces indignes chrétiens, prit le parti de venir s'assurer du fait

par lui-même, et qui n'arriva à Kikendache que trois jours avant mon départ de ce poste.

" Des plaintes que je reçus sur la conduite de quelques-uns de nos sauvages m'obligèrent d'imposer des pénitences publiques, après avoir bien constaté la notoriété des faits. Les pénitences furent reçues et accomplies avec la plus grande docilité, et elles auront l'effet de détourner les néophytes de bien des fautes dans lesquelles ils tombaient le plus souvent par respect humain. Ce qu'il y a à regretter le plus amèrement, c'est de voir de nos compatriotes venir jusqu'ici semer la corruption, et travailler à rendre inutiles les efforts des missionnaires pour retirer ces pauvres sauvages de la barbarie et les faire participer aux bienfaits de la religion. Je ne dois pas comprendre dans cette catégorie tous les canadiens qui sont employés dans nos postes, et j'aime à leur rendre cette justice qu'ils se conduisent généralement bien.

" La société de tempérance compte maintenant plusieurs membres parmi nos sauvages. Les anciens ne se sont pas encore senti assez forts pour donner leurs noms ; ils veulent s'éprouver jusqu'à l'année prochaine, et prendre place alors parmi les tempérans. Quant aux jeunes gens, ils s'y portent avec empressement. Maintenant j'espère qu'on ne verra plus parmi les Têtes-de-boule ces scènes de désordres que l'usage immodéré des liqueurs enivrantes occasionnait autrefois si souvent parmi eux, mais qui sont à la vérité devenues beaucoup plus rares depuis qu'ils

lumière

ıvent se
ɔagation
ɔien que
'cient-ils
s frères,
nandent
sur ces
ne autre
nt là les
converti
que ces
ɔhytes.

: passa-
possible
la char-
, toute
oins un
nps, et
uelques
éressent
décem-

Aubert-
qui de-
rapport

par lui-t
trois jou

" De
quelque
poser de
constaté
rent reç
cilité, e
phytes c
baient le
qu'il y a
voir de
corrupti
des miss
ges de la
faits de
dans ce
employé
cette ju
bien.

" La
plusieur
anciens
pour do
jusqu'à
parmi le
ils s'y p
j'espère
boule ce
déré des
fois si
vérité d

ont eu le bonheur d'ouvrir les yeux à la lumière de la foi.

" Enfin nos chrétiens sauvages ne peuvent se lasser d'admirer l'œuvre sublime de la propagation de la foi qui leur procure un aussi grand bien que celui du salut de leurs âmes. Aussi remercient-ils Dieu tous les jours d'avoir inspiré à leurs frères, les blancs, une idée aussi belle : et ils demandent de grand cœur au grand Esprit de veiller sur ces bons *prians* qui aiment tant des frères d'une autre nation qu'ils ne connaissent pas. Ce sont là les sentimens que m'exprimait un sauvage converti depuis peu à la foi, et je peux ajouter que ces sentimens sont partagés par tous nos néophytes.

" Les travaux de notre chapelle sont passablement avancés ; mais il nous sera impossible d'en faire une bâtisse solide, parce que la charpente en est défectueuse. Cette bâtisse, toute imparfaite qu'elle est, nous fournira du moins un abri convenable contre les mauvais temps, et à l'aide de présens que j'ai reçus de quelques personnes des Trois-Rivières qui s'intéressent aux missions, j'espère pouvoir en orner décemment l'intérieur."

Mission de Kennebec.

MR. Fortier, curé de St. Georges d'Aubert-Gallion nous a envoyé sur cette mission qui devient de plus en plus intéressante, un rapport

dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire que les extraits suivans :

" Je me suis arrêté pendant sept jours à Waterville, et j'y ai été constamment encouragé par l'assiduité des catholiques à assister aux instructions et leur affluence au tribunal de la pénitence. De tous les canadiens qui habitent ce village, il ne s'en est trouvé qu'un petit nombre qui ne se sont pas confessés. Espérons que Dieu les touchera et qu'ils reviendront comme ceux qui sont demeurés en arrière, l'année dernière, et qui se sont rendus à leur devoir, cette année, avec les sentimens d'un bien sincère repentir. A la fin de la mission, j'administrai la sainte communion à 36 personnes, et entre autres à deux mères de famille qui la recevaient pour la première fois ; je réhabilitai 4 mariages, et je donnai le baptême à 9 enfans, en présence d'un grand nombre de protestans qui, nonobstant l'éloignement de la nation américaine pour la religion catholique, avaient assisté fidèlement aux exercices de la mission, et s'y étaient tenus avec le plus grand respect.

" Un soir, pendant que j'étais à Waterville, au moment où je me préparais à donner mon instruction, je reçus la visite d'un jeune ministre qui s'annonça comme venant discuter avec moi sur la religion. Mon manque de pratique de la langue anglaise, la présence de plus de 40 américains qui accompagnaient ce ministre, rendaient ma position gênante. Néanmoins, comptant sur le secours d'un interprète, et surtout sur celui du ciel, j'acceptai la discussion qui dura quatre

heures, et qui tourna, grâce à Dieu, à l'édification des canadiens qui en furent témoins. Mon antagoniste, satisfait de ce que je lui avais dit, me demanda du temps pour réfléchir et se retira très humblement. Cette discussion remplaça l'instruction que je devais faire ce soir-là.

....

" Pendant que j'étais à Augusta je me rendis à *All-well*, village qui en est éloigné de quatre milles, pour y instruire une protestante nommée Charlotte Getchell, épouse de William Henderson, catholique. Cette femme était venue avec son mari faire baptiser un de ses enfans, dont j'avais consenti à être le parrain. Après le baptême, je lui demandai ce qu'elle pensait de cette cérémonie : elle me répondit qu'elle n'en avait jamais vue de si belle, puis se retira sans rien dire de plus sinon qu'elle me fit promettre d'aller chez elle dans l'après-midi. Je me rendis le même jour à son invitation, et, après un instant de conversation indifférente, je lui parlai de la doctrine catholique qu'elle connaissait déjà très bien et que je la trouvai disposée à embrasser. Mais une chose l'arrêtait ; c'était la confession qui lui répugnait beaucoup, et à laquelle elle ne se sentait pas la force de s'assujettir. Cependant la grâce avait tant d'empire sur cette femme que quelques mots d'exhortation suffirent pour la désabuser. Après un moment de silence, elle me dit qu'elle se sentait la force de se confesser ; et de suite elle se retira à l'écart pour faire son examen. J'entendis peu après sa confession qu'elle continua les jours suivans ; et quatre jours après elle recevait la grâce du baptême avec

une joie qui fesait couler ses larmes et celles des personnes présentes à la cérémonie. Le lendemain, j'eus le bonheur de communier la néophyte avec 24 autres personnes, au milieu d'une foule de protestans que la curiosité avait attirés à notre réunion. Après la messe, je baptisai une autre américaine bien instruite et bien préparée à recevoir la grâce de la régénération, et je bénis ensuite son alliance avec un catholique auquel elle avait été unie par un mariage civil.

....

" Le 25 juillet après la messe, je me mis en route pour Skowhegan, où je restai une journée, pour y entendre les confessions, et où je fis deux baptêmes. Pendant que je célébrais la sainte messe à ce poste, une américaine, ayant entre ses bras un enfant dont la figure annonçait une mort prochaine, s'était tenue, toute en pleurs, au fond de l'appartement qui me servait de chapelle. La messe finie, elle s'était approchée de moi pour être témoin des cérémonies du baptême que j'administrais à un enfant. Pendant le baptême on l'avait entendue dire au sien : " Oh, si tu étais catholique, que tu serais heureux ! " Quelques minutes après, on vint m'avertir qu'une personne désirait me parler : c'était cette américaine qui venait me dire en pleurant qu'elle voulait faire baptiser son enfant, mais que son mari ne voulait pas qu'il le fût. " Si tout le " monde voulait être secret, ajouta-t-elle, je le " ferais baptiser." Répugnant à baptiser cet enfant sans le consentement du père, je me contentai d'adresser quelques paroles à cette mère affligée, et je lui donnai deux petits livres

et deux images qu'elle reçut avec plaisir. Mais au moment où je venais de monter en voiture pour me remettre en route, j'aperçus encore cette pauvre femme à la porte de la maison que je venais de quitter, semblant me répéter par ses larmes ce qu'elle m'avait déjà exprimé par ses paroles. Ne pouvant plus résister à une foi si vive, je redescendis de voiture ; je rentrai dans la maison, comme si j'y eusse oublié quelque chose, et faisant signe à cette femme de me suivre, je me rendis dans l'appartement où j'avais célébré. Là je comblai de bonheur cette bonne créature en baptisant son enfant, et je me hâtai de me retirer, pour ne rien laisser soupçonner de ce que je venais de faire à plusieurs protestans dont ma rentrée dans la maison semblait avoir piqué la curiosité. Je fus heureux de terminer ma mission dans l'état du Maine par cet acte de charité. Le 30 juillet, j'étais de retour dans ma paroisse."

Notes sur quelques missions de l'intérieur du diocèse.

La mission de ***Drummondville*** a été séparée en deux, au 1er. octobre dernier, et est maintenant desservie par deux prêtres, dont l'un réside à Drummondville, et l'autre à Kingsey. Le premier a sous ses soins les townships de Grantham, de Wickam, de Durham, et une partie de ceux d'Acton, de Wendover et de Simpson ; et l'autre, les townships de Kingsey, d'Horton, de Warwick, de Tingwick, de Chester, de

Ham, et une partie de ceux de Shipton, d'Acton, de Wendover et de Simpson.

La mission d'*Halifax*, dont la population catholique s'accroît de jour en jour, possède maintenant deux chapelles, une à Halifax, et l'autre à Leeds. Les catholiques de cette mission ont été desservis jusqu'à présent par Mr. le curé de St. Sylvestre, qui, étant à la tête d'une paroisse très-populeuse, ne peut pas leur donner tous les soins dont ils ont besoin. En attendant qu'ils soient en état d'entretenir un prêtre résidant au milieu d'eux, il est question d'en placer un à St. Gilles, lequel, ayant peu à faire dans cette paroisse, dont la population n'est pas considérable, pourrait leur faire de plus fréquentes visites et travailler avec plus d'avantage à leur instruction religieuse.

Les missions de *Valcartier* et de *Stoneham* ont été réunies ensemble, depuis l'automne dernier, et ont été mises sous les soins d'un prêtre qui réside habituellement à Valcartier, et qui visite de temps en temps les catholiques de Stoneham. Ceux-ci ont bâti une chapelle qui fait honneur à leur religion.

Les messieurs du Séminaire de Québec ont bâti une chapelle commode et élégante dans la mission de *Laval*, qui se trouve dans leur seigneurie de Beaupré. Mr. le curé de Beauport continue de prendre soin de cette mission.

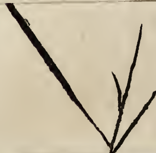
Un prêtre résidant a été placé à la Grande-Baie (*Baie des Ha ha*) dans le Saguenay, pour

prendre soin des canadiens qui y sont employés en grand nombre à la coupe des bois. Ce prêtre est aussi chargé des autres établissemens de même genre qui ont été formés le long du Saguenay jusqu'à son embouchure, et partout il a eu à se féliciter de la docilité avec laquelle les gens ont accueilli ses recommandations, et de leur empressement à profiter de son ministère. Il a en outre sous ses soins les sauvages montagnais de Chicoutimi et du lac St. Jean. Une chapelle assez spacieuse a été construite, dans le cours du printemps de l'année dernière, à la Grande-Baie, poste principal du Saguenay.

Il est souvent parlé dans ce rapport et dans ceux qui l'ont précédé, d'une échelle chronologique composée par Mr. Blanchet, chef de la mission de la Colombie, pour expliquer aux sauvages l'histoire de la religion. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré d'en joindre une copie à notre rapport, et de leur faire ainsi connaître cette ingénieuse invention, qui doit être d'une grande utilité à nos missionnaires pour l'instruction des sauvages, et dont le R. P. de Smet a dit qu'elle serait adoptée dans toutes les missions du monde. Pour l'intelligence de l'échelle, il suffit d'avertir les lecteurs que les signes ▬ désignent des siècles, et que les signes ● désignent des années : ils comprendront facilement le reste.

ÉCHELLE
Chronologique et Historique
DE LA
RELIGION.





ÉCHELLE

Chronologique et Historique

DE LA

RELIGION.

Luther

Réformation

Nouveau Testam

Marie Joseph

Jésus Marie Joseph

Les Trois Mages

Arche de Noé

Mort d'Adam

Hénoch

Caïn Abel

Le Ciel La Terre Adam Ève

Le Soleil La Lune Les Étoiles Les Anges



N. B.—Les [illegible] collecteurs [illegible] doivent donner communication [illegible] à leur [illegible] la propagande [illegible] en [illegible]